

PILE & FACE

©Philippe Mottu, 1999
Domaine de La Gracieuse
1027 Lonay

Diffusion:
Caux Edition
CH-1824 Caux

ISBN 2 88037 035-3

Philippe Mottu

PILE & FACE

Regard sur ma vie

Publications de l'auteur

Fondement spirituel d'un renouveau national, dans ***Pierres d'angle de la Reconstruction nationale***, Delachaux & Niestlé, 1940.

La Suisse forge son destin, avec plusieurs membres de la Ligue du Gothard, La Baconnière, 1942.

L'Occident au défi, La Baconnière, 1963.

Démocratie et totalitarisme, section Armée et Foyer de l'état-major de l'armée, 1964.

The Secret of Civilization, dans ***Modernizing America***, Pace Publications, Los Angeles, 1965.

Le Destin de l'homme face au monde moderne, Les conférences du Cénacle, Beyrouth, 1967.

Révolution politique et révolution de l'homme, La Baconnière, 1967.

Caux, de la Belle Epoque au Réarmement moral, La Baconnière, 1969. (Paru également en allemand et en anglais.)

Le Serpent dans l'ordinateur, essai sur le comportement de l'homme mis au défi par la modernité, La Baconnière, 1976.

La Dynamique des prix, essai sur le phénomène ondulatoire des marchés boursiers, Editions Georg, Genève, 1983.

Les de Trey, bourgeois de Payerne, Editions Cabédita, 1988.

Récit de mes contacts avec la résistance allemande (1940-1945), Feuille centrale de Zofingue, avril 1995.

Caux est l'endroit, conférence à l'occasion du cinquantième anniversaire du Centre du Réarmement moral, Caux Edition, 1996.

Regard sur le siècle, L'Age d'Homme, Lausanne, 1996.

A la mémoire de
Roger Faure
tombé pour la France le 27 mai 1940

Adam von Trott zu Solz
exécuté à Berlin le 15 août 1944

*Autant que j'ai pu, autant que Tu m'en as donné le pouvoir,
je T'ai cherché.
J'ai désiré voir par l'intelligence
ce que je croyais;
j'ai longtemps réfléchi et j'ai peiné.
Seigneur mon Dieu, mon unique espérance,
exauce-moi de peur que, par lassitude,
je ne renonce à Te chercher.
Saint Augustin, De Trinitate, 15*

Liminaire

Pendant des années, j'ai hésité à écrire ce récit. Il se trouve chargé de tant d'émotions que je craignais de réveiller de vieux souvenirs, d'ouvrir d'anciennes cicatrices aujourd'hui fermées. Au printemps de 1988, à la suite d'une longue conversation avec l'un de mes neveux, il m'a paru que je ne pouvais pas garder pour moi mon passé et qu'il fallait avoir le courage d'y revenir, afin de mieux comprendre l'itinéraire intérieur de mon existence.

Chaque vie contient une face d'ombre qui s'oppose à la lumière. J'ai essayé de montrer les deux côtés d'une même réalité qui reste bien souvent un mystère, autant pour soi-même que pour les autres. J'ai décrit un cheminement, fait de hauts et de bas, à la recherche d'une réalité qui s'évanouit dès qu'on la croit atteinte.

Ce récit personnel est donc entièrement subjectif et il n'engage que moi. Les mêmes événements, vus sous un autre angle, pourraient être interprétés autrement.

I

Soleil porteur de vie.
Bourgeons qui mûrissent
au bout des branches.
Fleurs qui s'épanouissent
et fleurs qui meurent.
Journées de grêle et de plomb
qui gèlent les espérances.
Vie qui triomphe.

1. Une enfance heureuse à Genève

Le destin m'a fait naître le 9 octobre 1913 au sein d'une famille genevoise enracinée dans notre petite république depuis de nombreuses générations.

Mon père, Henry Mottu, après ses études de théologie, fut pasteur de l'église française d'Edimbourg, puis de celle de Bâle, avant d'être nommé à l'église des Eaux-Vives à Genève. Il y rencontra ma mère, née Marthe Reverdin, qu'il épousa alors qu'elle n'avait pas vingt ans. Appelé en 1919 par la paroisse de Chêne-Bougeries, il devait s'y dépenser sans compter pendant son ministère, jusqu'à sa mort.

Je suis donc enfant de Chêne, comme mon père. Il avait été élevé dans la propriété de l'Ermitage, à Malagnou, avec ses trois frères et son cousin germain, Edouard Chapuisat, qui fut directeur du *Journal de Genève*. De son père, mon père ne m'a jamais rien dit. Mon grand-père était agent de change. Il semble qu'il avait fait de très mauvaises affaires au moment de la crise de 1896 et il fut exclu de la mémoire collective. Par contre, mon arrière-grand-père, le peintre Luc-Henri Mottu, élève de François Diday, avait fait grand honneur à la famille.

De mes grands-parents Reverdin, j'ai gardé un souvenir lumineux. La mort de ma grand-mère, née Amélie Mussard, alors que j'avais douze ans, reste pour moi le souvenir de mon premier grand chagrin. Mon grand-père, Frédéric Reverdin, m'emmena comme enfant dans son laboratoire à l'Ecole de chimie. Il était un savant et j'ai sans doute hérité de lui un esprit de recherche

scientifique. Lors de son septante-cinquième anniversaire, mon grand-père fut décoré de la Légion d'honneur pour sa participation à l'effort de guerre français. Il avait reçu également un doctorat honoris causa de l'Université de Heidelberg pour ses découvertes dans le domaine des colorants synthétiques. Cette carrière brillante fouetta mon ambition de jeune garçon. Je décidai, dans mon for intérieur, d'en faire mon objectif de vie.

Grâce à mes parents, j'ai joui d'une enfance très heureuse. Le presbytère de Chêne abritait notre grande famille de sept enfants. Nous disposions d'un jardin potager, d'un verger et d'un poulailler dont mon père s'occupait personnellement avec grand soin. Seule ombre au tableau, ma petite santé! Ainsi, l'école me parut une corvée jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans.

Pendant les vacances d'été, mes parents louaient un chalet aux Diablerets ou à Champéry et la famille s'élargissait de pensionnaires. Mon père nous emmenait tous en course et j'ai appris de lui à aimer la montagne et à apprécier la beauté de la nature.

Les fêtes de famille punctuaient le rythme de notre vie. A l'Ermitage, fief des Mottu, elles se terminaient souvent en concert. Mon oncle Alexandre se mettait au piano ou au clavecin pour notre bonheur. Ma mère jouait fort bien du violon et, dès mon enfance, la musique tint un rôle important dans ma vie. Mes grands-parents Reverdin nous réunissaient chez eux, rue Michel-Chauvet, pour de grands dîners de famille à la joie de tous.

Par mon père, nous étions liés aux familles Malègue, Leresche, Chapuisat et Audéoud; par ma mère, aux Reverdin, Mussard, Bordier et Naef. J'aimais beaucoup mon parrain Alexandre Mottu, dont j'ai beaucoup reçu dans le domaine artistique, et aussi ma marraine, Berthe Reverdin, dont le mari, Georges Foex, homme d'une très grande intégrité, était juge à la Cour de Genève.

2. Une rencontre décisive

Ma famille ne roulait pas sur l'or. Mon grand-père Reverdin avait perdu beaucoup d'argent à la suite de la première guerre mondiale. Du côté Mottu, la situation n'était pas brillante non plus. Vers l'âge de quinze ans, je décidai de reconstituer les réserves familiales et j'entrai à l'Ecole supérieure de Commerce pour me préparer à une carrière bancaire, secteur dans lequel plusieurs membres de la famille se trouvaient déjà engagés.

Après trois ans d'études, le 5 juillet 1932, je reçus mon diplôme. Cette date marqua mon entrée dans la vie adulte. J'avais été engagé par la Banque Hentsch & Cie et il était entendu qu'après mon service militaire, je serais envoyé à New York pour suivre un stage de deux ans chez Dominik & Dominik. Impatient de me lancer dans les affaires, je demandai de faire mon école de recrue avec une année d'avance. Je fus incorporé dans l'artillerie au cours de l'été. Nos canons de 75 étaient tirés par trois paires de robustes chevaux. Nous apprenions à monter et à conduire nos attelages sur la plaine de Bière et dans les chemins du Jura. J'avais à peine dix-neuf ans. La vie était belle, riche et pleine de promesses.

Au début d'octobre, je fus reçu à la banque par Gustave Roch, ami de mes parents, avec lequel j'avais longuement parlé de ma future carrière de banquier. La conjoncture financière se présentait fort mal. La Bourse de New York avait atteint son niveau le plus bas le 8 juillet de cette année, après la débâcle vertigineuse commencée en septembre 1929. En trente-quatre

mois, l'indice Dow Jones industriel avait perdu 89,5% de sa valeur. Inutile de dire que, rue de la Corraterie, les visages des banquiers ne rayonnaient pas l'optimisme.

La situation politique de la cité de Calvin était également préoccupante. Genève subissait de plein fouet la crise économique. Le fascisme montait en Italie, le national-socialisme en Allemagne. Le communisme militant dominait non seulement à Moscou, mais pénétrait certains milieux de l'Occident. Il régnait un climat d'incertitude et de tension que l'on a de la peine à imaginer aujourd'hui.

Quelques semaines après mon entrée chez Hentsch, de graves incidents éclatèrent à Genève. Une émeute opposa la droite et la gauche dans les rues adjacentes à la plaine de Plainpalais. Je fus le témoin de l'intervention de l'armée qui causa les morts et les blessés de cette nuit tragique. Le son lugubre d'un clairon résonne encore dans ma tête. Je vis, juste devant moi, le long du trottoir, le corps recroquevillé d'un mort. Assommé d'horreur et de tristesse, je revins à Chêne et réveillai mon père pour lui relater ce que j'avais vu et lui faire partager mon extrême désarroi.

Cette nuit-là, naquit dans mon esprit la conviction qu'il faudrait autre chose que la force brutale pour faire face au communisme. Ces événements redoublèrent mon zèle à la banque. Le soir, en étudiant des rapports financiers, je cherchais à comprendre le pourquoi du mouvement des prix.

Un livre sur l'ordre des Chartreux, fondé au 11^e siècle par saint Bruno, me tomba sous la main. Bien que fils de pasteur ayant reçu une éducation chrétienne, j'étais devenu peu à peu agnostique, non pas opposé à la foi mais dénué de toute expérience de la rencontre avec Dieu. Le choc de la nuit de Plainpalais m'incita pour la première fois à une recherche plus sérieuse. Fasciné par la pratique de la prière nocturne, je mettais

souvent mon réveil au milieu de la nuit. Dans la communion avec les moines, je cherchais un contact réel avec Dieu, mais en vain. Cette quête se poursuivit tout l'hiver, sans réponse.

Un soir, à la grande surprise de mes parents qui ressentaient douloureusement mon absence de l'église, je me rendis à la cathédrale Saint-Pierre pour un service du jeudi soir destiné particulièrement aux hommes d'affaires. Le pasteur Jean de Saussure avait choisi pour sa prédication le verset 23 du chapitre 9 de l'évangile selon saint Luc : « Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. » Il est difficile pour moi d'analyser ce qui s'est passé ce soir-là. Probablement une expérience mystique. Je sais seulement que la main de Jésus s'est posée sur mon épaule. Il était présent, derrière moi, aussi réel et vivant qu'un être humain. Lorsque je suis revenu à moi, la cathédrale était vide, les grandes orgues s'étaient tues. Je me suis dirigé vers la sacristie et j'ai posé au pasteur de Saussure cette simple question : « Que faut-il faire pour être chrétien ? »

Depuis lors, ma vie a connu beaucoup de hauts et de bas, beaucoup de peines et de joies, de souffrances et de bonheur, mais je n'ai jamais douté de l'existence de Jésus. J'étais ancré en Lui pour toujours. Au lendemain de cette expérience décisive, j'eus un long entretien avec mon père. Très sage et pondéré, il me conseilla de réfléchir longuement et de me mettre à l'épreuve pendant une année. Jean de Saussure m'avait remis un petit opuscule, *La pratique de la Présence de Dieu*, écrit au 17^e siècle par frère Laurent, moine convers, qui fut chargé pendant trente ans de la cuisine d'un couvent à Paris. Ce livre de chevet accompagna ma recherche.

Le charme discret de la banque genevoise m'avait quitté mais je ne voyais pas ce qu'il me fallait entreprendre. Le pasteur de

Saussure m'avait suggéré de suivre les traces paternelles en faisant des études de théologie. J'aurais préféré, quant à moi, me diriger vers la médecine afin de me préparer à partir en mission.

Au printemps de cette année-là la volonté de mon père et la mienne s'affrontèrent sur une autre question. J'avais décidé de faire l'école d'officiers d'artillerie et il s'y opposa fermement. Après une confrontation orageuse avec le colonel commandant de l'Ecole de recrues où je servais comme caporal, il fut décidé que je serais muté dans les troupes sanitaires. Ce fut sans doute une bonne manière de mater ma nature orgueilleuse. J'avais été contraint de céder mais j'ai compris beaucoup plus tard qu'en se soumettant à la volonté d'autrui on ne fait pas forcément acte d'obéissance à Dieu.

L'été suivant, mon père, apparemment rasséréiné par la fermeté de mon engagement, me proposa de faire une maturité, passage obligé pour des études universitaires. Il m'inscrivit à Lausanne dans un internat dirigé par un éminent pédagogue, Jules Rochat, qui s'était engagé à me faire ingurgiter le latin à forte dose pendant quelques mois et à me préparer aux examens fédéraux.

Le contact avec Jules Rochat dépassa largement l'étude des textes de Tacite et de Virgile. Sentant l'insistante recherche que je poursuivais, il m'indiqua un itinéraire de découverte. A ses yeux, la méthode comprenait deux versants complémentaires. D'une part, il fallait adopter des normes morales, des coordonnées qui me permettent de me repérer dans chacune de mes actions, de mes pensées et de mes sentiments. D'autre part, je devais prendre chaque jour le temps nécessaire pour faire le point, pour méditer, pour écouter la voix intérieure qui pourrait me conduire pas à pas au milieu des difficultés de la vie et me donner la force d'entreprendre et d'aller au devant des autres. Il me conseilla d'écrire mes pensées afin d'être plus concret et plus efficace.

Cette discipline de vie intérieure m'a accompagné toute ma vie. Les premières semaines au séminaire de l'avenue Vinet se transformèrent en un dur apprentissage de la connaissance de soi. A vingt ans, il n'est pas facile de faire face à sa propre nature, à la fougue de ses multiples désirs. Pendant cette année lausannoise, j'ai mené une existence spartiate. Levé à quatre heures du matin après quelques heures de sommeil, je travaillais assidûment jusqu'au soir, après quoi je marchais d'un pas rapide pendant une heure afin de me maintenir en bonne forme physique.

J'allais de temps à autre à Genève pour voir mes parents qui semblaient impressionnés par la transformation de leur fils. Dans nos familles genevoises, à cette époque, on ne parlait jamais de certains sujets tabous. Lorsque pour la première fois, j'ai abordé avec mon père un problème lié à la sexualité, il me conseilla d'aller voir un médecin. Lui ne voulait pas en entendre parler. Cependant, ces interdits s'effondrèrent peu à peu, et il s'installa entre nous une relation de confiance, de partage et d'ouverture.

3. Engagement

En mai 1934, l'épreuve s'abattit sur notre famille. A la suite d'une banale opération d'appendicite, mon père mourut d'une embolie pulmonaire. Il avait tout juste cinquante-six ans et laissait à ma mère sept enfants s'échelonnant entre vingt-trois et onze ans. La foudre avait frappé un grand chêne.

C'est, je crois, sous le choc de la mort de mon père que je décidai de faire des études de théologie. Le face à face avec la mort m'avait profondément ébranlé mais j'étais heureux qu'en parlant librement à mon père de ce qui me tenait le plus à cœur, j'avais pu rétablir un pont entre nous deux.

A Lausanne, j'avais fait la connaissance d'une jeune fille qui avait éveillé en moi un grand amour. Anne-Marie Souverain était une violoniste accomplie et la musique joua un rôle important dans notre relation. Elle me fit connaître Maurice Ravel et Gabriel Fauré. Pendant cinq mois, nous avons vécu très proches l'un de l'autre. Il me semblait avoir trouvé ma compagne de vie. Un an plus tard, elle mourut en Lituanie où elle enseignait le violon. Je pus la rejoindre la veille de sa mort et recueillir ses dernières paroles. Au soir de son enterrement dans un cimetière orthodoxe, il m'apparut que cette perte irrémédiable signifiait la fin de ma vie sentimentale.

Mon travail acharné d'une année fut couronné par la réussite des examens de maturité. En réalité, m'y présenter si tôt avait été une véritable gageure. Les résultats donnaient un diagnostic révélateur de mes facultés intellectuelles. En latin, allemand et

anglais, j'atteignais la note minimale pour passer, alors qu'en mathématiques, sciences, histoire, géographie et français je décrochais les notes les plus élevées.

La faculté de théologie de l'Université de Genève m'accueillit en octobre. Le latin, le grec, l'hébreu – auxquels il me fallait me mettre sérieusement – constituaient de véritables cauchemars pour mon esprit. Les cours de littérature française de Thibaudet, ceux d'anthropologie d'Eugène Pittard ou ceux de philosophie du professeur Charles Werner me fournissaient une heureuse compensation.

Ces années de théologie ont donné une assise solide à ma foi et ont élargi mon esprit. Je ne les ai jamais regrettées. Cette période était aussi marquée par la montée de grands périls pour l'Europe. Le séjour que j'avais fait à Berlin en été 1935 m'avait permis de toucher du doigt la réalité allemande d'alors. L'année suivante, je trouvai Vienne déchirée par des factions, ce qui conduisit à l'Anschluss en 1938.

Qu'opposer au fascisme et au communisme ? La démocratie parlementaire pratiquée en Occident n'était-elle pas dérisoire face aux forces montantes du totalitarisme ?

En septembre 1935, Frank Buchman, qui avait donné son impulsion au mouvement connu sous le nom de Groupe d'Oxford, fut invité à Genève par des délégués à la Société des Nations. C'est alors que je l'ai rencontré pour la première fois mais son message me passa par-dessus la tête. Je ne compris pas du tout où il voulait en venir.

A la faculté, je me liai d'amitié avec Jacques de Senarclens et André Biéler. Un des mes professeurs, Auguste Gampert, devint un ami. Il avait été profondément marqué par le Groupe d'Oxford. Je me souviens d'un sermon qu'il prononça à la cathédrale de Saint-Pierre sur la parabole de l'enfant prodigue. De manière

émouvante, il se compara au frère aîné et gagna tous les cœurs par son humilité et sa sincérité.

J'appartenais à la section genevoise de Zofingue. La vie intellectuelle intense qui caractérisait alors cette société d'étudiants m'a profondément marqué. Les cercles de discussion animés par Olivier Reverdin, Marc Chenevière, Jacques de Senarclens et bien d'autres me cultivèrent prodigieusement. Nous étions à la recherche d'une identité nationale qui donnerait un contenu à notre patriotisme. Une conférence de Gonzague de Reynold à notre section genevoise sur la mission de la Suisse m'ouvrit l'esprit. Face aux idéologies étrangères, il proposait que la Suisse adopte une authentique position helvétique à défendre.

En juin 1935, je participai pour la première fois, à Zofingue, à une fête centrale de notre société. Lors du cortège aux flambeaux sur la place de la ville, j'éprouvai une intense émotion à me trouver à l'endroit même où mon père et mon grand-père s'étaient tenus avant moi. Ce sentiment de la continuité des générations me frappa vivement.

Les discussions avec nos camarades de Zurich, Berne et Bâle me permirent de comprendre la mentalité des Suisses allemands. Zofingue fit de moi un Suisse, solidement attaché à ses racines genevoises. Au lieu de continuer à comparer les sensibilités latine et germanique, j'apprenais à apprécier les qualités de ceux qui pensent autrement que moi.

La présidence de la section genevoise m'échut pendant le semestre d'hiver 1936-1937. Jean-Pierre Weber assumait la charge de vice-président et Roger Dürr celle de *fuchs mayor*. Je retrouvai l'un et l'autre au département des Affaires étrangères à Berne pendant la guerre.

La vie universitaire permettait de nombreux loisirs : haute montagne en été, ski en hiver. Mes camarades de l'Allobrogia et

moi avons fait, au cours des ces années, de superbes courses dans les Alpes. L'effort physique, le risque assumé, la camaraderie d'une cordée, mais surtout le contact avec la nature sauvage et la beauté insolite de la montagne forment un tout qu'on ne comprend que si on l'a éprouvé. L'hiver, je partais avec mes camarades du Ski-Club académique. Les entraînements à Mürren avec Rominger, notre champion national d'alors, ou les courses à Saint-Moritz contre l'équipe de l'université d'Oxford restent gravés dans ma mémoire. J'ai fait du ski avec Jacques de Senarclens que je vois encore s'élançant du sommet du Mont d'Arbois dans un retentissant : « Merde et à la grâce de Dieu! » Il devint professeur de théologie.

Les rencontres du Groupe d'Oxford m'ont permis de nouer des amitiés indélébiles. Paul Tournier, Henri Mentha et Julien Lescaze, chacun à sa manière, m'aidèrent à mieux saisir les réalités du monde et à comprendre que les décisions politiques et économiques dépendent de la qualité des hommes qui les prennent.

L'aversion envers la Russie soviétique dominait alors notre milieu. Depuis plusieurs années je gardais un ressentiment contre Léon Nicole, chef charismatique de la gauche genevoise, que je tenais pour responsable des émeutes de novembre 1932. J'ai finalement trouvé le courage d'aller à la rédaction de *La Voix Ouvrière* pour m'excuser auprès de lui de mon attitude. Cet acte de contrition me libéra. J'ai appris, bien des années plus tard, que Léon Nicole avait été vivement touché de mon geste.

Après la mort de mon père, ma mère avait loué, non loin du presbytère de Chêne, une ancienne demeure appelée Grange-Bonnet, qui avait beaucoup de cachet. Pour nouer les deux bouts, elle prenait des pensionnaires. Au cours des repas, toute la maisonnée résonnait du rire de ces jeunes. Un beau jour, un grand

jeune homme qui préparait sa thèse de doctorat en droit arriva de Schaffhouse sur sa grosse moto. Très vite, nous sommes devenus proches amis. Les liens noués à Genève avec Erich Peyer devaient durer notre vie entière et nous amener plus tard à une étroite collaboration.

Au printemps 1937, Roger Dürr m'avait invité avec deux autres amis de Zofingue à l'accompagner en voiture à Assise pour les vacances de Pâques. Je me réjouissais beaucoup de ce voyage. Ma mère me suggéra un contre-projet : pourquoi ne pas aller à Birmingham pour participer à un rassemblement de jeunes hommes du Groupe d'Oxford ? A contrecœur, je me laissai convaincre et partis sans enthousiasme. Le ciel toscan avait plus d'attrait que celui d'Angleterre.

La rencontre de Birmingham me déconcerta. Elle fut comme un mauvais rêve. Les responsables anglais de ce rassemblement semblaient s'être inspirés des méthodes de discipline qu'imposaient alors les mouvements de jeunesse allemands et italiens. J'étais rebelle à cette forme de militantisme. Ayant subi, aligné en formation, une inspection de type militaire, je décidai de rentrer sans demander mon reste. J'étais hors de moi, indigné jusqu'au tréfonds de mon être. Alors que je partais pour Londres, un ami anglais, Wilfred Holmes-Walker, m'attrapa au dernier moment et m'invita à le rejoindre avec quelques amis à Malvern pour que je puisse y vider mon sac.

Que s'est-il passé à Malvern ? Après plus de cinquante ans, je ne peux m'en souvenir d'une manière détaillée. Je fis un grand ramonage intérieur afin d'éliminer les scories accumulées au cours des cinq années précédentes. Il me fallut prendre conscience de ma vraie nature. Ce fut un exercice périlleux dont je sortis en homme nouveau, prêt à affronter les défis de la vie. Dans le train de nuit qui me ramenait de Paris à Genève, je rencontrai un prêtre

qui partageait le même compartiment. La conversation se prolongea pendant tout le voyage. Au matin, une profonde connivence s'était instaurée entre nous deux. L'abbé François Charrière devait devenir en 1945 évêque de Fribourg, Lausanne et Genève.

Le Groupe d'Oxford préparait une grande manifestation au Comptoir Suisse, à Lausanne. Je rejoignis ceux qui en avaient pris l'initiative. C'est une chose de réunir des milliers de personnes, une autre de savoir quoi leur dire. Dans mon for intérieur, j'avais le sentiment que, malgré les bonnes volontés des uns et des autres, notre équipe était mal préparée à cette entreprise.

Un Français avec lequel je me sentis immédiatement en résonance était venu nous aider. Architecte diplômé de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, Roger Faure avait un sens inné des proportions et de l'équilibre. De dix ans mon aîné, il avait voyagé avec Frank Buchman dans divers pays. Il prêta une oreille attentive aux questions que je me posais quant à mon avenir. Un examen raté de grec classique m'amenait à m'interroger sur la poursuite de mes études de théologie. J'avais entrepris celles-ci à la suite de la mort de mon père, mais sans une réelle vocation personnelle de pasteur. Sacrifier un semestre pour travailler le grec me paraissait disproportionné en regard des graves événements qui ébranlaient la planète; mais je ne voulais pas abandonner des études sur l'échec d'un examen somme toute mineur par rapport à l'essentiel. J'étais perplexé.

Une lettre de Frank Buchman m'invitant à le rejoindre aux Pays-Bas me décida à faire le pas que j'hésitais à franchir. Mon acceptation allait signifier une nouvelle étape, un saut dans l'inconnu.

Ma mère, sans la moindre hésitation, me donna son accord. Il en fut de même du professeur Gampert : « Je suis heureux de voir

un Genevois qui a le courage d'aller jusqu'au bout de ses convictions, » me dit-il. D'autres critiquèrent fortement ma décision. Le conseiller d'Etat Albert Picot, vieil ami de mon père, me déconseilla vivement de quitter mes études. Un camarade de faculté m'écrivit une lettre qualifiant mon choix de trahison à Jésus-Christ.

Je quittai Genève avec un cœur lourd pour rejoindre Utrecht. J'y retrouvai Roger Faure. Son amitié, ses conseils lors de nombreuses conversations – nous sautions de Michel-Ange à Bergson, en passant par Proust, Valéry et Descartes – me permirent de survivre au milieu de la suractivité de mes premières semaines au sein d'une équipe internationale du Groupe d'Oxford. Dans le courant de juin, je partis pour Oxford, où se tenait une house-party présidée par Frank Buchman. Les collègues qui se vidaient pendant les vacances universitaires nous accueillèrent. Ce fut pour moi une expérience inoubliable. La vie à l'intérieur de ces murs chargés d'histoire me nourrissait et le cœur et l'esprit.

Je retrouvais Paul Tournier qui m'a longuement parlé, cet été-là, de ses projets concernant la médecine de la personne. Ceux-ci prirent corps peu après sous forme d'un ouvrage qui fut l'amorce d'une conception nouvelle de sa profession. Je me liais d'amitié avec deux Américains engagés dans la vie industrielle des Etats-Unis, Charles Haines et James Newton. Ils vinrent ensuite en Suisse pour rencontrer des dirigeants du monde économique helvétique.

Un illustré présentant le développement du Groupe d'Oxford dans le monde avait été publié en anglais dans le style de la publication américaine *Life*. Roger Faure était chargé d'en établir la version française. Elle sera imprimée en Suisse sous le titre *Marée montante*, de pair avec l'édition allemande, *Steigende Flut*,

préparée à Zurich par le professeur Théophile Spoerri. Pendant plusieurs semaines, Roger Faure, Morris Martin, secrétaire privé de Frank Buchman, et moi firent la navette entre Zurich et la petite ville de Zofingue où la maison Ringier en assurait la production.

Pendant les fêtes de Noël, nous rejoignîmes de nombreux amis du Groupe d'Oxford à Grindelwald pour quelques jours de ski. Novice dans ce sport, Morris Martin se cassa la jambe. Quinze jours plus tard, nous passions en voiture la frontière allemande, la jambe plâtrée de Morris reposant sur un gros paquet de *Steigende Flut* que nous avons pu ainsi entrer en Allemagne. Nous voulions éviter à tout prix que la publication fût confisquée par les douaniers allemands, le Groupe d'Oxford étant considéré comme suspect dans le Troisième Reich. Frank Buchman, qui se reposait à Garmisch dans un sanatorium des Alpes bavaroises, fut heureux de voir arriver son secrétaire avec les exemplaires de la précieuse publication qu'il destinait à ses amis en Allemagne.

L'atmosphère politique me parut pesante. L'Autriche voisine allait être absorbée par l'Allemagne et certains de mes interlocuteurs semblaient persuadés que la Suisse subirait bientôt le même sort. Quelqu'un me montra une carte géographique qui délimitait en rouge l'aire germanique. Il n'y avait guère d'illusions à se faire sur les intentions du chancelier Adolph Hitler. A la suite de ce voyage, je pris le temps de lire la traduction française de *Mein Kampf*, l'ouvrage qu'Hitler avait écrit en prison en 1923.

Les responsables suisses du Groupe d'Oxford désiraient organiser une rencontre au moment des fêtes de Pâques, une année après celle qui avait eu lieu à Lausanne. On cherchait un endroit. Quelqu'un proposa Caux, au-dessus de Montreux. Le Caux-Palace – qui avait changé son nom en Hôtel Esplanade à la

suite de sa déconfiture financière – fit une offre avantageuse. C'est ainsi qu'une rencontre du Groupe d'Oxford eut déjà lieu à Pâques 1938 dans ce lieu privilégié qui domine le Léman, face aux Dents-du-Midi.

4. Hélène

Au printemps de 1938, je sentis se développer en moi une affection intense pour une jeune femme que j'avais rencontrée tout d'abord à Genève, puis à Zurich. Elle était jolie, sportive, élégante, intelligente, et décidée.

Depuis la mort d'Anne-Marie Souverain en 1935, je m'étais persuadé que je resterais fidèle toute ma vie à sa mémoire. Un barrage s'était ainsi construit au cours des années dans mon inconscient contre tout sentiment naturel d'affection à l'égard de personnes de l'autre sexe. Lors d'un séjour au Tessin, la présence d'Hélène de Trey bouscula ma réserve intérieure et il devint parfaitement évident que j'étais amoureux.

Une nuit, alors que je pensais aux circonstances de la mort d'Anne-Marie en Lituanie, je me suis souvenu de ce qu'elle m'avait dit peu avant de mourir: « Philippe, il faudra te marier.» Elle me paraissait avoir ainsi ouvert la porte vers ce qui est devenu le grand amour de ma vie. Le lendemain, je racontai à un ami mes réflexions nocturnes et je décidai de laisser mûrir en moi cet amour sans lui opposer, de mon propre chef, aucun obstacle.

Bientôt, je quittai la Suisse pour aller à Londres. En Europe, on ne parlait que de réarmement militaire. La Grande-Bretagne et la France d'un côté, l'Allemagne et l'Italie de l'autre, louvoyant d'un compromis à l'autre, tentaient de négocier un modus vivendi pour éviter la guerre. Au début de juin, Frank Buchman adressa un appel solennel aux uns et aux autres proposant un réarmement moral et spirituel des nations. La formule retint l'intérêt de la

presse et fit rapidement le tour de l'Europe. Pour faciliter son travail, Frank Buchman avait reçu de ses amis anglais, l'usage d'une magnifique demeure londonienne située sur Berkeley Square. Lors d'un grand dîner qui y fut donné à l'occasion de son soixantième anniversaire, on me demanda de parler au nom de ses amis suisses. Impressionné par les personnalités qui participaient à cet événement, j'acceptai en tremblant, d'autant plus que mon anglais était assez limité.

Frank Buchman me convoqua quelques jours plus tard au Brown's Hotel, où il avait établi son quartier général. Il me confia la tâche de préparer une assemblée du Réarmement moral qu'il désirait réunir en Suisse. Le chanoine B.H. Streeter, doyen d'un des collèges de l'Université d'Oxford, lui avait suggéré de la tenir à Interlaken. De retour en Suisse, je négociâi les arrangements nécessaires avec l'Hôtel Jungfrau et Victoria qui devint le centre de cette vaste opération d'envergure internationale.

Entre-temps, je dus me rendre à Saint-Moritz pour prendre contact avec un couple anglais qui se trouvait quelque part en Engadine. J'y retrouvai Georges Kernén, un fleuriste avec lequel je m'étais lié d'amitié à Lausanne en 1934. Il m'offrit une chaleureuse hospitalité. Il possédait un très beau magasin en face du Palace, non loin de sa maison.

Or, Hélène de Trey était en séjour depuis deux mois au Grand Hôtel Kulm, où elle secondait Erna Badrutt, la femme du directeur. Hésitante sur ce qu'elle devait faire, elle se posait de nombreuses questions concernant son avenir. Prenant mon courage à deux mains, je décidai de l'inviter, par une belle journée, à faire une balade dans la vallée de Pontresina. Au retour, avant de la ramener au Kulm, j'arrêtai la voiture sur le bas-côté de la route et lui déclarai mon amour. Je lui demandai si elle voulait partager sa vie avec la mienne et m'épouser. Elle m'écouta en

silence. Il était clair que cette perspective n'avait pas effleuré son esprit. Elle demanda à réfléchir avant de me donner sa réponse.

Après l'avoir quittée, j'étais partagé entre l'espoir et la crainte. Son silence me troublait. J'avais cependant la tranquille certitude d'avoir agi de la bonne manière. Ni moi, ni elle d'ailleurs, n'avons beaucoup dormi cette nuit-là. Le lendemain, une journée radieuse d'été nous attendait. Les montagnes brillaient sous le feu du soleil levant. Les trois lacs de l'Engadine s'étaient parés de leurs plus belles couleurs. Assise sous un mélèze, Hélène me donna sa réponse: un *oui* chaleureux, franc, cordial, sans l'ombre d'une hésitation. Nous avons fait ensemble, ce 1^{er} août 1938, le premier pas d'une longue route qui se poursuit encore. Ensemble, nous avons décidé que l'autorité suprême de notre ménage serait la volonté de Dieu, qui nous dépasse infiniment. Par la suite, ce recours se révélera, sans conteste, le secret de notre unité.

Au soir de cette mémorable journée, Georges Kernén nous attendait. Il avait préparé une fondue au fromage, le plat suisse traditionnel, digne de notre fête nationale célébrée dans la joie et la reconnaissance. Au retour de Saint-Moritz, nous avons rendu visite à Théo et Hélène Spoerri qui passaient des vacances au bord du lac de Wallenstadt. Leur joie à l'annonce de la bonne nouvelle nous apporta un grand encouragement.

Hélène tenait à ce que j'écrive à Frank Buchman pour avoir son aval sur nos projets. La réponse ne se fit pas attendre. Un télégramme laconique de cinq mots arriva : « Certainly Love Hélène Philippe, Frank. »

Je tenais, quant à moi, à demander la main d'Hélène à son père selon une tradition bien ancrée dans ma famille. Dans la bonne société zurichoise, Hélène ne manquait pas de prétendants. Pour ma part, n'ayant ni situation, ni argent, je ne pouvais offrir que mon amour et ma volonté d'employer toutes mes énergies pour

faire face aux difficultés de la vie et de l'époque. Emmanuel de Trey m'écouta et demanda à consulter son épouse. Quelques minutes plus tard, il revenait avec un oui aussi franc et chaleureux que celui de sa fille. Nous étions fiancés! Je remis à Hélène une bague comme symbole de ma fidélité. Ma mère était au septième ciel.

A la fin du mois, nous avons participé ensemble à l'assemblée d'Interlaken. A ma grande surprise, je découvris que certaines personnes faisaient pression sur Hélène afin qu'elle remette en question nos fiançailles. Ce fut un cauchemar pour elle. Pour la première fois, j'eus le sentiment que certains, dans le groupe, s'arrogeaient le droit d'exercer un contrôle sur la vie des autres.

5. Découverte de l'Amérique

En Europe, la situation politique se détériorait de jour en jour. Les menaces de guerre devenaient pressantes. Les Etats-Unis désiraient avant tout rester à l'écart des querelles du vieux continent. L'accord de Munich, signé au début de septembre par la Grande-Bretagne et la France, d'une part, par l'Allemagne et l'Italie, de l'autre, fut accueilli avec soulagement par l'opinion publique dans son ensemble. Cependant, rechercher la paix à n'importe quel prix ne pouvait que jouer en faveur de l'Allemagne et certaines voix dénoncèrent en Europe ce nouvel abandon face à une menace expansionniste. Pour ces cerveaux lucides, la lâcheté manifestée depuis que l'armée allemande avait réoccupé la Rhénanie en 1936, ne pouvait conduire qu'à l'affrontement et à la guerre. De fait, en acceptant l'ultimatum de Hitler, on coupa l'herbe sous les pieds des officiers de la Wehrmacht qui préparaient un coup d'état contre lui.

Après l'assemblée d'Interlaken, Frank Buchman vint à Genève pour renouer des contacts parmi les délégués à l'Assemblée générale de la Société des Nations. Jean Martin, directeur du *Journal de Genève*, publia un supplément de son quotidien consacré au Réarmement moral et il invita des délégués de la S.d.N à une réception dans sa charmante maison de campagne le long du Rhône afin de leur permettre de faire la connaissance de quelques-uns des participants à la rencontre d'Interlaken. Un grand déjeuner à l'Hôtel des Bergues offrit à des hommes politiques de différents pays l'occasion d'exprimer en public leur

soutien à la campagne pour le réarmement moral et spirituel des nations. Cependant, si celle-ci rencontrait dans l'ensemble un écho favorable, l'abîme se creusait entre déclarations d'intention et réalité politique.

Frank Buchman et son équipe internationale étant repartis vers les Etats-Unis, la vie reprit son cours. Pour Hélène, l'épisode pénible d'Interlaken s'estompait, mais elle en resta marquée pendant plusieurs années. L'automne et l'hiver s'écoulèrent rapidement alors que nous faisons notre apprentissage de fiancés. Nous apprenions à nous connaître.

Au printemps, Frank Buchman m'invita à le rejoindre en Amérique. Je reçus sa proposition comme un cadeau du ciel car, depuis mon stage dans la banque genevoise, je rêvais de découvrir ce grand pays. De plus, vu la déplorable situation politique de l'Europe, je pensais qu'en fin de compte l'Amérique allait une fois encore déterminer l'avenir de notre continent. Notre mariage devant être célébré à Zurich en juillet, je disposais de deux bons mois pour effectuer ce voyage.

Une place fut réservée sur le Normandie, le paquebot français détenteur du ruban bleu de la traversée la plus courte. En route pour Cherbourg, je m'arrêtai quelques jours à Paris chez Henrik Schaefer, qui travaillait dans la filiale de Bally en France. Je désirais aussi retrouver Roger Faure que je n'avais pas revu depuis un an. Roger me consacra tout son temps pour me montrer Paris. Ses explications donnaient à chaque monument, à chaque palais, à chaque place un éclairage étonnant. Je bénéficiai d'un inoubliable cours d'histoire de l'art. Pourtant, il y avait en lui quelque chose de brisé et de ses yeux bleus émanait une tristesse infinie. La rupture de ses relations avec Frank Buchman l'avait profondément blessé et je n'ai jamais découvert ce qui s'était passé. Un an plus tard, il devait tomber au champ d'honneur en

commandant une batterie d'artillerie face aux chars allemands. Roger fut enterré sur place, en pleine campagne. La photo que porte sa tombe est accompagnée de ce texte de Charles Péguy : « Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles, couchés dessus le sol à la face de Dieu. »

L'Atlantique se traversa sans histoire. Par une belle matinée de mai, le Normandie était en vue de Manhattan, glissant devant la statue de la Liberté pour accoster au port de New York. Pendant trois semaines, j'allais parcourir des kilomètres à pied à la découverte de cette cité envoûtante. Les gratte-ciel, véritables cathédrales laïques montant avec élégance à l'assaut des nues, me fascinaient. Ce premier amour pour New York, né en mai 1939, ne s'est jamais fané au cours de mes visites successives effectuées depuis lors.

Une famille américaine m'avait invité à habiter dans leur hôtel particulier de Park Avenue. Les boiseries françaises du 18^e qui ornaient cette demeure témoignaient de la culture de mes hôtes. Ce premier séjour m'obligea à corriger fondamentalement l'image que j'avais de l'Amérique. Les Etats-Unis sortaient d'une crise économique sans précédent. La structure sociale et politique du pays s'en trouvait profondément modifiée. En parlant avec les uns et les autres, en lisant les journaux, je mesurais les divisions profondes que la crise avait laissées. L'isolationnisme dominait les esprits et il paraissait bien difficile d'intéresser les Américains à autre chose qu'à leurs propres problèmes. Il me fallait donc éviter toute comparaison avec l'Europe et essayer de comprendre et d'apprécier chacune des personnes que je rencontrais.

Après New York, je découvris Washington. Ville surprenante, dessinée par un architecte français, elle me charma par ses perspectives, ses cercles et ses diagonales. Notre ministre me reçut à la légation de Suisse, située alors au 2419 de la

Massachusetts Avenue. La conversation avec lui me permit de saisir l'ampleur du clivage entre partisans et adversaires du *new deal* proposé par le président Franklin Roosevelt.

Frank Buchman et son équipe étaient alors impliqués dans une campagne visant à sensibiliser le pays à leur message de cohésion sociale. Le centre opérationnel se trouvait à New York, dans les locaux de la Calvary Church, dont le recteur était le pasteur Sam Shoemaker. Pendant mon séjour dans la capitale fédérale, mes amis américains me proposèrent de les accompagner en Californie. J'étais déchiré entre le désir de revenir en Suisse, de retrouver Hélène et de nous marier, et l'envie de rester encore aux Etats-Unis. J'acceptai la proposition et ma décision infligea une cruelle épreuve à Hélène. La guerre, qui pointait à l'horizon, aurait pu nous séparer pour longtemps.

Traverser le continent américain en cinq jours par chemin de fer me fit mieux comprendre son incroyable diversité. Ce long voyage permit d'utiles conversations avec mes compagnons. Je retrouvais Charles Haines et Jimmy Newton, que j'avais pilotés en Suisse deux ans auparavant. Je me liai d'amitié avec Ray Purdy, proche collaborateur de Buchman.

A peine arrivés à Los Angeles, nous fûmes plongés dans le milieu du cinéma. Une grande manifestation fut organisée au Hollywood Bowl où quatre projecteurs géants, braquant leurs faisceaux parallèles dans la nuit, symbolisaient les quatre principes proposés par le Réarmement moral. Puis ce fut San Francisco où l'exposition universelle de 1939 battait son plein. Comme tout Européen je me sentis immédiatement à l'aise dans cette ville. Elle est bâtie comme Rome sur des collines et la baie qu'elle domine en fait un port naturel sur le Pacifique.

A fin juillet, je pris le chemin du retour, le cœur reconnaissant et plein d'allégresse à l'idée de retrouver Hélène. Sur le bateau, je

fis plus ample connaissance avec Bunny Austin, le champion de tennis anglais, et son épouse Phyllis Konstam, une actrice, qui avaient eux aussi participé à la campagne américaine. Le 15 août, nous étions en rade de Cherbourg. Hélène m'attendait sur le quai. Phyllis m'a souvent depuis taquiné en me rappelant avec quelle excitation j'attendais de retrouver ma bien-aimée. Il est vrai que j'étais très amoureux. Après deux jours passés ensemble dans un Paris déserté par les fêtes de la mi-août, nous sommes rentrés par la route en Suisse. La date du mariage fut fixée au 11 septembre.

6. La guerre

Comme la situation internationale se détériorait rapidement, Hélène et moi avons décidé d'enregistrer notre mariage civil à Zurich. Bien nous en prit car le pacte entre Staline et Hitler, signé fin août à Moscou, sonna le glas de la paix. Partout les armées mobilisaient. L'Assemblée fédérale nomma Henri Guisan commandant en chef de l'armée suisse et le Conseil fédéral décréta la mobilisation générale.

Au matin du 1^{er} septembre, les journaux annonçaient l'invasion de la Pologne. Ce jour-là, nous devions nous retrouver à l'hôtel Bristol à Berne avec quelques amis. A la hâte, Hélène et moi avons réussi à faire venir nos parents et à improviser la bénédiction de notre mariage par son oncle, le professeur Emil Brunner, dans la petite église anglaise de Berne. L'hôtel Bellevue produisit un dîner froid au milieu du grand désordre causé par le départ des membres du personnel qui devaient, comme chacun, rejoindre leurs unités dans l'armée. Le lendemain, Hélène me conduisait à Genève pour chercher mon uniforme, puis à Payerne, lieu de mobilisation de ma compagnie. C'est là que nous nous sommes séparés le 3 septembre 1939, le cœur serré, ne sachant pas ce que l'avenir nous réserverait.

Sauter de trois mois de visite aux Etats-Unis dans une mobilisation de guerre, quel rude contraste! Aussi étrange que cela paraisse, la vie militaire, faite de discipline, d'entraînement physique et d'obéissance aux ordres reçus, m'apporta un repos de l'esprit après deux années d'intense activité. Ma compagnie prit

ses quartiers dans le charmant village de Penthéréaz, au cœur du Pays de Vaud.

Nous suivions avec anxiété les événements de la guerre de Pologne par la presse et la radio. La rapidité de l'avance des divisions blindées allemandes et l'action foudroyante des forces aériennes donnaient une impression de puissance irrésistible. Fin septembre, le sort de la Pologne était réglé, et une intervention de l'armée soviétique, par un coup de poignard dans le dos, l'acheva en un temps record.

Une propagande insidieuse se développa dès ce moment en Suisse pour briser la volonté de résistance du peuple. Les officines du Dr Goebbels, chef de la propagande nationale-socialiste, déversaient des publications glorifiant l'invincibilité des forces armées allemandes. La Suisse semblait pourtant mieux préparée à l'assaut allemand que d'autres nations européennes. Dès la montée du nazisme en Allemagne, le Conseil fédéral, sous l'impulsion du chef du Département militaire, Rodolphe Minger, avait entrepris un effort important d'armement. Le parti socialiste, après s'être opposé pendant des années aux crédits militaires, s'était rallié à cette politique. Ainsi, dès le début de la guerre, le pays disposait des fameux canons Oerlikon fabriqués dans nos propres usines.

Un système de rationnement des denrées alimentaires fut mis en place afin d'assurer le minimum vital à chacun. Arnold Muggli qui dirigeait ce service était un de mes amis. Homme intègre, chrétien engagé, il trouvait la marche à suivre dans le silence. Il sut ainsi mobiliser la population dans une entreprise de survie sans ménager ceux qui lui semblaient trop complaisants à l'égard du marché noir. Un plan de culture intensive fut développé par Fritz Wahlen, un expert agricole de renommée internationale. Il permit d'alimenter la population tout au long de la guerre. De

nombreux paysans étant mobilisés, ce sont les femmes qui fournirent l'effort principal pour le mettre en oeuvre.

La défense spirituelle de la Suisse face à la menace totalitaire était également d'une nécessité urgente. Théophile Spoerri et moi voulions proposer une série d'émissions à la radio qui seraient retransmises simultanément dans les trois langues nationales. Nous avons pris contact avec diverses personnalités. Le général Guisan, qui nous reçut à son quartier général de Gumligen, comprit immédiatement le sens de notre initiative. Pétri d'un robuste bon sens paysan, fin et habile, il nous assura de son soutien sans faille.

Du côté des autorités politiques, il fallut surmonter quelques réticences, certains craignant que l'on fasse entorse à la stricte neutralité du pays. A mon avis, ces émissions nationales furent une des premières manifestations de la volonté des Suisses de résister aux idéologies totalitaires. La première fut diffusée au début de novembre 1939. Max Huber, président du Comité international de la Croix-Rouge, et Gonzague de Reynold parlèrent ensemble de la nécessaire cohésion entre Suisse allemande et Suisse romande.

Peu après, je reçus l'ordre de rejoindre l'état-major du 1^{er} Corps d'Armée, alors stationné à Fribourg. L'appel émanait du colonel Alfred Carrard que je connaissais depuis des années. Pionnier d'un nouveau style de relations industrielles, il avait joué un rôle important dans les négociations entre patronat et syndicats qui avaient conduit à la signature en 1937 de l'accord historique dit de "la paix du travail". Pour Alfred Carrard, assurer la cohésion sociale et établir un consensus accepté par les différentes composantes de la société civile, c'était ériger le plus sûr bastion face à toute forme de totalitarisme. Il désirait que cet esprit imprégnât le pays tout entier.

Au milieu de cette période agitée, ma mère désira organiser une fête afin de présenter Hélène à toute notre famille. Mon commandant de compagnie m'accorda une permission afin que je puisse participer à la réception organisée à Grange-Bonnet. En entrant dans le salon dans mon uniforme militaire, je fus surpris de trouver devant moi Hélène vêtue de la robe de mariée qu'elle avait commandée chez un grand couturier zurichois pour la cérémonie qui n'avait pas pu avoir lieu comme prévu le 11 septembre. En la voyant, je ressentis d'un seul coup le contraste, l'opposition même qui existaient entre la réalité amère de la guerre et la situation antérieure. Entre Noël et Nouvel-An, je pus déposer l'uniforme et passer une merveilleuse semaine avec Hélène à Wengen, dans l'Oberland bernois. Pour la première fois, nous pouvions apprendre à vivre ensemble et élaborer des projets d'avenir. Mais était-ce possible dans le contexte d'une guerre qui ne faisait que débiter ? Il fallait plutôt profiter du moment présent car celui-ci n'aurait peut-être pas de lendemain. Notre amour l'un pour l'autre grandissait et nous étions tout de même bien décidés à fonder une famille.

Après ces jours d'allégresse, il me fallut retrouver les servitudes et les obligations de la vie militaire. Cette expérience de vie commune nous avait cependant marqués de façon indélébile. Rien ne pourrait jamais nous séparer. La mort elle-même maintiendrait l'unité de nos cœurs et de nos esprits.

De retour à Fribourg, je profitai de me rendre à Cressier pour voir Gonzague de Reynold que je n'avais pas revu depuis mon retour des Etats-Unis. Il m'avait écrit une longue lettre dans laquelle il exprimait son sentiment que le moment était propice pour une grande action politique. Riche d'une vaste culture et doué d'une mémoire prodigieuse, Gonzague de Reynold possédait un esprit de synthèse que reflétait chacun de ses ouvrages.

Nous vivions alors une étrange période, intermédiaire entre un calme relatif qui faisait suite à la capitulation de la Pologne et un avenir difficile à discerner. Malgré les menaces proférées par Hitler, beaucoup de gens croyaient encore qu'il n'oserait pas s'engager directement contre la France et l'Angleterre. Gonzague de Reynold était, lui, sans illusion sur l'efficacité des fortifications bâties le long du Rhin ni sur celle de la fameuse ligne Maginot, espoir insensé des Français. Il voyait avec crainte la menace allemande s'intensifier. Invité à prononcer deux conférences en Belgique, l'une à l'Université de Louvain, l'autre à Bruxelles, il me proposa de l'accompagner. J'acceptai car je désirais profiter de cette occasion pour retrouver en route mes amis français et découvrir quelles mesures étaient prises chez eux pour maintenir et développer le moral des forces armées.

Après cinq mois de mobilisation, cette sortie de Suisse me permit de respirer un peu plus librement. Dès mes premières conversations en France, je compris que ce pays vivait dans un monde irréel, sans juste appréciation de la machine de guerre préparée au-delà du Rhin. On n'avait pas perçu le facteur stratégique que constituaient les divisions cuirassées et l'armée de l'air allemandes et on sous-estimait l'impact idéologique du national-socialisme. On parlait théâtre, cinéma, loisirs pour la troupe, mais pas l'ombre d'une action pour former et informer les esprits.

Gonzague de Reynold me demanda pendant ce voyage si je connaissais l'histoire de la famille de ma jeune femme. Il me raconta qu'au 13^e siècle, les de Trey avaient été mêlés à un différend entre l'évêque de Lausanne et la Maison de Savoie. Les trois petits seigneurs broyards, de Villarzel, de Surpierre et de Trey, ayant refusé allégeance à l'évêque, furent retenus prisonniers au château de Lucens. Puis, à l'automne de 1275, le

château de Trey fut brûlé par les soldats de l'évêque et la famille dut se réfugier à Payerne. Ce récit éveilla ma curiosité. Comment pouvais-je alors imaginer que, quarante ans plus tard, je consacrerai plusieurs années à écrire l'histoire de cette famille?

Je désirais maintenir le contact avec mes amis italiens, comme je l'avais fait avec les Français. Hélène et moi sommes allés passer deux semaines à Rome. Un ami suisse, le chanoine de Bavier, procureur de l'Abbaye de Saint-Maurice auprès du Saint-Siège, me raconta au cours d'une promenade dans les jardins de la Villa Borghese qu'il avait rencontré à Berne un diplomate allemand. Celui-ci avait été en contact aux Etats-Unis avec quelques-uns de nos amis du Réarmement moral. Le chanoine me suggéra de prendre discrètement rendez-vous avec cet homme dès mon retour à Berne. C'est ainsi que je fis la connaissance de Herbert Blankenhorn. Des années plus tard, Charles Haines devait m'apprendre qu'il s'était lié d'amitié avec Blankenhorn alors que celui-ci était en poste à Washington et qu'il l'avait entraîné à assister à un match de football américain à l'Université de Princeton !

7. Printemps tragique

Quand nous sommes rentrés en Suisse au début d'avril, on sentait l'imminence d'événements graves. Après deux mois de congé militaire, je devais regagner ma compagnie. Tragique et intense, le printemps déroula ses malheurs en chaîne. La machine de guerre allemande se mit d'abord en marche en direction du nord. Le Danemark et une partie de la Norvège furent ainsi neutralisés. Puis les Pays-Bas succombèrent à une attaque foudroyante; le centre de la ville de Rotterdam fut détruit par les bombardiers de la Luftwaffe ce qui força les Hollandais à demander un armistice.

Pour pénétrer en France, l'Allemagne cherchait à contourner la ligne Maginot des deux côtés. Des unités blindées se massaient entre Bâle et Constance à l'arrière de nos frontières. Le 10 mai, la foudre éclata. Les chars d'assaut et les chasseurs bombardiers foncèrent sur la France après avoir franchi la Belgique et le Luxembourg. Pendant trois jours, la Suisse retint son souffle. Allait-elle être entraînée corps et biens dans la grande confrontation européenne ?

Ma compagnie, cantonnée alors à Henniez, un village de la vallée de la Broye, avait reçu l'ordre d'établir un barrage sur la route cantonale pour contrôler le flot des véhicules chargés jusqu'au toit qui se déversaient vers la Suisse romande. En cas d'attaque, la situation sur les routes suisses aurait été aussi dramatique qu'elle le fut sur celles de France. Les divisions blindées allemandes atteignirent Sedan en trois jours. La rapidité

et l'efficacité de cette pénétration conduisirent le grand état-major allemand à modifier ses plans et la Suisse échappa aux affres de la guerre d'une manière qui parut alors providentielle à beaucoup de gens.

Des semaines suivantes reste le souvenir d'un cauchemar. Voir sombrer la France comme un navire englouti par la mer déconcertait les Suisses, surtout les Romands. Nos illusions se volatilisaient et nous nous retrouvions confrontés à la réalité des événements. Pourtant, à l'encontre de ce qui s'était passé pendant la première guerre mondiale, la Suisse se trouvait unie dans sa volonté de résistance. L'extrême gauche, par loyauté pour Staline, jouait certes un jeu douteux, mais le réel danger se situait dans les rangs de l'extrême droite, tentée par les idéologies nationale-socialiste et fasciste. Dans sa grande majorité, la Suisse allemande affichait une répulsion quasi viscérale envers les thèses expansionnistes germaniques. Quant à Mussolini, il acheva de perdre toute réputation en déclarant la guerre à la France. Tant de lâcheté et de perfidie lui valurent une condamnation sans appel.

Le peuple suisse risquait par contre de céder à une tentation d'autre nature. Il pouvait s'abandonner au découragement et au sentiment de se trouver face à une force invincible qui allait dominer l'Europe pour longtemps. Le défaitisme s'insinuait dans les esprits et c'est sur ce plan-là qu'il fallait se battre.

Trois événements allaient à cette heure-là profondément marquer notre vie nationale.

Tout d'abord, pour afficher sa volonté de résister à n'importe quel prix à tout envahisseur, le commandant en chef de l'armée réunit tous les officiers supérieurs sur la prairie du Grütli, là même où les trois premiers cantons suisses avaient scellé leur pacte d'indépendance. Chacun comprit le symbole du geste qu'accomplit ainsi le général Guisan dont la stratégie de défense,

qui prévoyait un réduit national barrant le passage des Alpes, trouvait son inspiration dans la tradition ancestrale du pays.

Ensuite, quelques officiers supérieurs, peu attachés aux valeurs démocratiques, furent relevés de leur commandement, sans bruit mais avec fermeté.

Enfin, une association au nom symbolique, *La ligue du Gothard*, lança un *Appel au peuple suisse* qui fut publié dans les principaux journaux du pays au lendemain de la défaite française. Avec Denis de Rougemont, j'avais participé à la rédaction de ce texte, dont voici un extrait:

« La Suisse est réduite à elle-même. Elle n'a pas d'autre garantie humaine que son armée, pas d'autre allié que son terrain, pas d'autre espoir que son travail. Cette situation n'est pas nouvelle dans notre histoire. Nous savons à quelles conditions nos ancêtres ont pu surmonter les crises qui menaçaient d'emporter leur Etat : d'une part en déclarant leur volonté de se défendre par les armes, d'autre part en se montrant capables de créer, eux aussi, un ordre neuf, à leur manière et selon la foi chrétienne.

« Les événements se chargent de nous ouvrir les yeux. Depuis quelques semaines, bien des préjugés tombent. Nous avons découvert l'urgente nécessité de nous unir au-delà des partis, au-delà d'une gauche et d'une droite périmées.

« Partout, chaque jour, des citoyens qui hier encore se croyaient adversaires, découvrent qu'ils sont prêts à travailler ensemble pour défendre la Suisse et pour la rénover. Ils ne croient plus aux plans, aux promesses faciles. Ils veulent une méthode neuve d'action et de pensée, une solidarité pratique. Et ils attendent des hommes nouveaux.

« Bastion naturel de la Suisse, cœur de l'Europe et limite des races, le Gothard est le grand symbole autour duquel tous les

Confédérés peuvent s'unir dans leurs diversités. Nous n'avons qu'un seul but : maintenir la Suisse, dans le présent et pour l'avenir.

« Nous ne vous promettons qu'un grand effort commun. Mais il nous rendra fier d'être hommes, et d'être Suisses. »¹

Une amitié profonde me liait à Théophile Spoerri depuis 1938. Professeur de littérature romane à l'Université de Zurich, spécialiste de Dante, il disposait d'une culture étendue. Sa famille, d'origine méthodiste, lui avait légué un engagement chrétien qu'il avait approfondi par son contact avec le Groupe d'Oxford. Alors que son érudition et ses penchants naturels auraient pu l'enfermer dans une tour d'ivoire, c'est lui qui devint la cheville ouvrière de la Ligue du Gothard. Lors de la première rencontre qui réunit dans notre appartement de la Humboldtstrasse, à Berne, une quinzaine de personnes venues de tous les milieux de notre pays parmi lesquelles Gonzague de Reynold, Denis de Rougemont, Emile Giroud, Gottlieb Duttweiler, Christian Gasser et Charles Ducommun, Spoerri démontra son sens des responsabilités avec humilité et avec fermeté. Dès sa fondation, la Ligue du Gothard eut une double vocation: résistance face à la tentative d'hégémonie allemande, et renouvellement de la vie démocratique.

A la suite de la publication de la charte nationale de la Ligue du Gothard, je proposai à Hermann Hauser, directeur des Editions de la Baconnière, de publier un ouvrage collectif qui dévelop-

1 Dans un Plaidoyer pour la Suisse publié par le *Journal de Genève*, Philippe Mottu rappelle ces faits au moment où "la soi-disant veulerie de la Suisse de l'époque est dénoncée par certains"(19 février 1997). Cf. aussi sur la situation de la Suisse en 1940, *Il faut encore avaler la Suisse – les plans d'invasion d'Hitler*, de Klaus Uerner (Georg Editeur. Genève, 1996).

perait les thèmes principaux de ce document. Petit et mince, le regard curieux et moqueur, une éternelle gitane à la commissure des lèvres, il me reçut dans son petit bureau à Boudry. Il était entré dans l'édition comme on entre en religion, avec dévotion et un don total de sa personne. Véritable artisan, il apportait autant de soin à la présentation de ses livres qu'à leur contenu. Le livre sortit de presse en automne 1942 sous le titre *La Suisse forge son destin* et connut un vif succès non seulement en Suisse, mais aussi en France, où il circula sous le manteau dans les cercles de la résistance.

Au lendemain de la défaite française, j'avais reçu l'ordre de rejoindre l'état-major de l'armée afin d'y assumer une fonction dans la section *Armée et Foyer*. Malgré mon rang subalterne, on me confia une responsabilité en liaison avec l'ensemble des troupes de langue française. Une équipe de conférenciers fut mise sur pied et bientôt, elle se dépensait sans compter afin de faire comprendre à l'ensemble des troupes et à la population en général les raisons et les implications de la politique du réduit national définie par le général Guisan. Les exposés portaient d'une conception globale, incluant la diplomatie, la vie économique et syndicale, l'agriculture, avant d'aborder l'évolution des événements militaires. Il s'agissait d'encourager chacun en Suisse à participer et à développer un sens de responsabilité personnelle.

Un cours de formation d'une semaine fut organisé pour les officiers chargés de l'information. Les exposés des conférenciers recrutés par mes soins furent publiés dans un ouvrage de deux cent soixante pages réservé au corps des officiers sous le titre *Penser suisse*. Il reflète assez exactement l'action entreprise par *Armée et Foyer*.

Pendant ce temps, en France, l'effondrement politique permettait au maréchal Pétain de recevoir tous les pouvoirs de ce qui

restait de l'Assemblée nationale. Hébéété par la défaite, le peuple français confiait ainsi son avenir au vieux maréchal, qui incarnait à ses yeux la continuité de l'Etat.

La France vaincue, les Allemands pouvaient retourner leur machine militaire et attaquer les côtes de l'Angleterre. Par vagues successives, le maréchal Goering lançait sa Luftwaffe sur la blanche Albion. La bataille anglaise se poursuivit tout l'été. Au prix de pertes immenses, la Royal Air Force déjoua les plans d'invasion et, à l'automne, il devint évident que les Allemands avaient échoué et que l'Angleterre de Churchill avait gagné une première bataille. Les douze divisions allemandes massées sur la frontière du Jura au cours de l'été, prêtes à envahir notre pays, se retirèrent.

En Suisse, le réduit national prenait corps. On minait ponts et tunnels, on creusait de nouvelles fortifications à tous les points stratégiques du pays. On identifiait dans les usines les pièces qui devraient être détruites en cas d'attaque. Tous les espaces disponibles commençaient à être cultivés. On plantait des pommes de terre sur les talus des chemins de fer et les Zurichois labouraient la Bellevueplatz pour y semer du blé.

La Suisse se trouvait comme assiégée au cœur de l'Europe, entourée de toutes parts par des forces armées hostiles. Il est vrai que, jusqu'en novembre 1942, il exista une sortie par la partie non occupée de la France, à travers la Vallée du Rhône vers l'Espagne et le Portugal.

L'atmosphère du pays tournait cependant à la mélancolie. Nous avions certes échappé au triste sort de nos voisins et le risque d'une invasion s'était éloigné, mais chacun restait triste et tendu, ne sachant pas ce que réservait l'avenir.

Au cours de cet automne, le hasard me fit rencontrer, devant le Palais fédéral, le ministre des Affaires étrangères, Marcel Pilet-

Golaz. Marchant de long en large, nous avons eu un long entretien. Il avait été assez critiqué à la suite d'une allocution qu'il avait prononcée au lendemain de la défaite française, et je fus surpris de découvrir qu'en l'espace de quelques semaines, son attitude avait beaucoup évolué. Cultivé, d'une intelligence aussi vive que flexible, Pilet-Golaz appartenait à la famille des hommes politiques radicaux proches de la France. On disait volontiers qu'il détestait la familiarité un peu épaisse des Suisses allemands. Il était trop fier et subtil en réalité pour être compris aisément. Derrière sa désinvolture latine se cachait le cœur d'un patriote. Comme sur un fleuve tumultueux charriant des obstacles, il devait manœuvrer au plus près pour préserver l'indépendance du pays. Il m'interrogea sur l'action entreprise par *Armée et Foyer* et par la Ligue du Gothard et m'assura que nous trouverions toujours sa porte ouverte pour nous informer de ce qui concernait la politique étrangère qu'il menait au nom du Conseil fédéral.

C'est à cette époque que je pris contact avec Herbert Blankenhorn à la légation d'Allemagne à Berne, selon la recommandation que m'avait faite à Rome le chanoine de Bavier. Mon chef à l'état-major de l'armée était au courant et m'avait donné son aval. La première rencontre était demeurée protocolaire mais, quelques jours plus tard, Blankenhorn me révéla le fond de sa pensée. Au cours d'une longue promenade dans la campagne bernoise, loin des yeux et des oreilles indiscreètes, il procéda à une analyse détaillée des forces en présence et me fit comprendre que l'Allemagne ne parviendrait pas à gagner la guerre. Selon lui, le ministre allemand des Affaires étrangères, Joachim von Ribbentrop, s'était complètement trompé sur la combativité des Anglais. Ceux-ci allaient résister farouchement. L'accord entre Staline et Hitler n'était qu'un leurre pour gagner du temps mais, à longue ou à courte échéance, l'Allemagne se retournerait contre

l'URSS. Enfin, le président Roosevelt aurait le dernier mot malgré une opposition intérieure féroce et entraînerait les Etats-Unis dans une guerre sans merci contre l'Allemagne nationale-socialiste.

Après cette promenade, la position de la Suisse ne me parut plus désespérée. Il fallait qu'elle se batte de toutes ses forces pour préserver son indépendance et sa conception démocratique de la société.

8. Le Portugal

Après les événements du printemps et de l'été 1940, il me semblait important d'essayer de communiquer avec nos amis en Angleterre et aux Etats-Unis. La seule porte ouverte vers ces deux pays était le Portugal. Serait-il prudent d'entreprendre ce voyage? Je demandai conseil à quelques personnes avisées. Gonzague de Reynold m'encouragea vivement. Il avait écrit un livre sur le Portugal publié à Paris et me donna d'utiles introductions. Théophile Spoerri désirait connaître de première main les principes de gouvernement du président Salazar car sa politique avait été le sujet de vives discussions lors de l'élaboration de la charte nationale de la Ligue du Gothard. Enfin Marcel Pilet-Golaz, ministre des Affaires étrangères, me confia une mission officieuse pour sonder le président du Conseil portugais sur sa position au sujet de la guerre. Le Portugal, de par son alliance historique avec l'Angleterre, se trouvait en effet dans une situation particulière.

Le 21 janvier 1941, je pris le train de Genève pour Port-Bou afin de gagner Lisbonne via Madrid. En route, je rendis visite à un vieil ami de mon père qui habitait Barcelone. Il m'accueillit avec beaucoup de chaleur. Il me décrivit la cruauté et la terreur que les Républicains avaient fait régner dans la capitale catalane pendant qu'ils la tenaient. Il me fit visiter une cave où les communistes torturaient leurs ennemis. L'aménagement moderne de cette chambre de douleurs révélait la perversité de la nature humaine à son pire. Je compris l'horreur des années de la guerre civile.

A Madrid, l'ambassadeur du Portugal, pour lequel Gonzague de Reynold m'avait remis une lettre d'introduction, m'accorda deux longs entretiens. Avant d'être en poste en Espagne, l'ambassadeur Pereira avait été ministre de l'Industrie dans le gouvernement de Lisbonne. Beaucoup considéraient cet homme de haute stature, dans la quarantaine, profondément chrétien, comme le dauphin du président Salazar. Son analyse de la situation politique révélait la profonde différence qui existait entre l'Espagne et le Portugal.

L'Espagne, douloureusement marquée par la guerre civile, souffrait d'une intense crise humaine. Elle manquait dans tous les domaines de personnalités capables de la diriger, car les meilleures avaient été tuées au cours des combats fratricides. L'Espagne du général Franco regardait du côté de l'Allemagne et de l'Italie et elle comprenait mal en ce début de 1941 la raison du pacte entre Hitler et Staline.

L'ambassadeur Pereira me dépeignit un Portugal fidèle à l'alliance traditionnelle et séculaire avec l'Angleterre.

Dès mon arrivée à Lisbonne, le secrétaire d'Etat chargé de l'information, auprès duquel Gonzague de Reynold m'avait également recommandé, fut mon ange gardien. Pendant quatre semaines, il m'ouvrit toutes les portes nécessaires à mon enquête sur l'expérience de Salazar.

Le renouveau qui avait marqué le Portugal depuis 1926, après un quart de siècle de ruines matérielles, de désordres politiques et d'anarchie morale, procédait d'une pensée politique totalement différente de celle des dictatures totalitaires, contrairement à ce que laisse supposer le jugement sévère porté de nos jours sur ce régime. En conversant avec les responsables de la marche de l'Etat, on retirait l'impression d'une volonté affirmée d'appliquer dans tous les détails les enseignements de l'Eglise. Un abîme

séparait l'humilité de l'œuvre de Salazar de l'arrogance des Etats totalitaires. Un régime politique qui accepte une autorité supérieure à celle des hommes se démarque de l'attitude totalitaire, caractérisée par son exclusion de toute autorité extérieure à la sienne.

Salazar désirait transformer son pays par des institutions nouvelles, mais se heurtait à la rugosité humaine. Il en était conscient. « Il ne nous servirait guère de changer de gouvernement ou de régime, disait-il dans un discours. si nous n'essayions pas tout d'abord de changer les hommes. »

Cette enquête au Portugal me fit prendre conscience des deux versants nécessaires à une action politique efficace. L'amélioration des structures de la société civile doit aller de pair avec une action visant à transformer les hommes. La structure des lois peut encourager les citoyens, même malgré eux, à agir d'une manière conforme à une loi morale supérieure.

Le président Salazar m'accorda une audience, privilège d'autant plus significatif qu'il n'avait reçu personne depuis des semaines. Grand, jeune encore – il avait cinquante-deux ans à l'époque – il m'accueillit dans son cabinet de travail. Son français littéraire châtié révélait un homme de grande culture. Sa vie d'ascète avait une austérité digne d'un calviniste. Intellectuel chevronné, ses mains fines et vivantes s'animaient quand il parlait.

Après avoir rapidement répondu à ses questions à propos de notre politique nationale, j'abordai la question de l'avenir de l'Europe. Il m'exposa les conséquences qu'aurait pour l'Europe la victoire de l'Allemagne. Il n'y avait aucun doute pour lui : une hégémonie allemande aurait des répercussions économiques et politiques catastrophiques pour les petits Etats comme la Suisse et le Portugal. Les Anglais, peuple de marchands s'intéressant avant

tout aux affaires, sauvegarderaient par contre la liberté d'action de ces Etats.

A ce stade de la guerre, Salazar espérait encore une paix blanche qui mettrait fin aux hostilités en Europe; si la guerre durait plus longtemps, la supériorité européenne périrait d'une manière irrémédiable. Les valeurs essentielles de la civilisation chrétienne devaient être sauvées du désastre. Il ne fallait les identifier ni avec l'un ni avec l'autre des deux systèmes politiques en présence. Seule l'attitude conquérante des élites chrétiennes pourrait sauver l'Europe de l'effondrement.

L'Allemagne, à ses yeux, portait en elle le virus de sa propre destruction mais il existait pour la jeunesse allemande un danger de se laisser éblouir et de ne plus distinguer le bien du mal. La Russie avait été jusque-là la seule à bénéficier de la guerre car elle avait fait de nombreuses conquêtes à bon marché grâce à l'Allemagne. Cependant, tôt ou tard, l'Allemagne serait obligée de se retourner contre la Russie.

Je demandai au président s'il voyait une possibilité de paix dans un avenir rapproché. « Bon, répondit-il, pour le moment nous sommes en plein tunnel. Il faut prier Dieu qu'une heureuse solution jaillisse d'une situation presque satanique. »

A la fin de mon séjour, malgré tous mes efforts, je n'avais pas réussi à établir un contact direct avec mes amis anglais et américains. Le but premier de mon voyage n'avait donc pas été atteint. J'avais pourtant le sentiment d'avoir été bien renseigné sur la situation portugaise dans le contexte de l'époque. Rentré en Suisse, je rédigeai à l'intention de ceux qui m'avaient mandaté une synthèse des observations et des impressions que j'avais récoltées au cours de ce voyage.

9. Résistance

En avril, je me rendis à Lyon pour quelques jours. La révolution nationale engagée par Vichy marquait le pas. L'effort de rénovation morale et de redressement de l'autorité s'essoufflait, même si la nouvelle organisation économique et sociale portait des fruits.

Sur le coup de la défaite, la politique du maréchal Pétain avait été acceptée par une large majorité du peuple. Après une année, il n'en était plus de même. A mesure que la crédibilité du régime de Vichy déclinait, des noyaux de résistance surgissaient un peu partout.

Pendant mon séjour à Lyon, je fus interpellé par un texte d'un auteur inconnu, que me remit un ami français. Depuis plusieurs années, j'avais pris l'habitude de consacrer au début de la journée du temps à la méditation. Ce texte traduisait mon expérience en termes simples et directs. A mon retour en Suisse, je pris la liberté de le faire imprimer pour le remettre à mes amis. En voici un extrait:

Si tu veux servir Dieu, tu sais bien que tu ne peux le faire de toi-même, qu'il te faut savoir comment Dieu entend être servi, qu'il faut te taire devant Lui, t'ouvrir à Lui, L'écouter, Le laisser entrer en toi.

Tu vois bien qu'il te faut du silence dans ta vie pour ne pas manquer ta vie, du silence au début de ta journée pour ne pas manquer ta journée.

Que ta prière soit une présentation, une présentation silencieuse de ta journée; déroule-la devant Lui, purifie-la, consacre-la

d'avance. Une présentation de ceux que tu rencontreras, afin que Dieu soit entre vous et que la rencontre en soit éclairée. Que ta prière soit une intercession sans demande. Dieu sait ce qu'Il tient en réserve pour eux.

La crainte d'une invasion allemande restait très vive en Suisse. Après l'échec de la tentative d'invasion de l'Angleterre, on se demandait si les Allemands reprendraient leur offensive avec des moyens accrus. L'hypothèque fut levée par Hitler le 23 juin 1941. Après vingt-deux mois d'une alliance paradoxale, l'Allemagne attaquait l'URSS sur un large front. Les communistes européens, loyaux à Staline, pouvaient sortir de leur duplicité et s'engager sans équivoque dans le combat contre les puissances de l'Axe. Le danger s'éloignait de nos frontières et les Suisses pouvaient respirer plus à l'aise.

Je repris l'uniforme pour une nouvelle période de service actif à l'état-major de l'armée. La campagne d'information menée par *Armée et Foyer* s'était révélée efficace dans le cadre de l'armée, mais la population civile avait de la peine à comprendre la politique du gouvernement et à accepter l'option du réduit national. La situation dans laquelle le pays était placé imposait à la presse et à la radio des limites strictes, les empêchant d'informer l'opinion comme elles auraient désiré le faire.

Au cours de l'été, je proposai donc à mon chef de donner aux organes de *Armée et Foyer* la possibilité de transmettre aux responsables de la société civile certaines données confidentielles. Après quelques grincements du côté du Conseil fédéral, *Armée et Foyer* fut autorisé à organiser des rencontres avec les responsables des divers secteurs de la vie nationale: journalistes, syndicats patronaux et ouvriers, organisations féminines, sociétés diverses. *La Nouvelle Société Helvétique*, fondée au cours de la première guerre mondiale pour développer la cohésion nationale,

donna son appui pour les premières séances d'information à Lausanne et à Genève.

Le succès de cette campagne dépassa de beaucoup nos espérances. Dans ces réunions de caractère privé, on pouvait dire ce qu'il aurait été imprudent d'évoquer sur la place publique. Jusqu'à la fin de la guerre, *Armée et Foyer* devint un canal de transmission indispensable à la bonne marche de ce peuple en armes qu'était la Suisse.

Fin août 1941, je reçus une lettre du conseiller fédéral Pilet-Golaz. Il me proposait de rencontrer un de ses collaborateurs pour examiner les modalités de mon entrée dans la carrière diplomatique. Il fut décidé que je compléteraï mes études universitaires et que je préparerais un doctorat à l'Ecole des Sciences politiques de l'Université de Lausanne.

Quatre mois plus tard, l'année 1942 commençait sous un bon augure. Le 1^{er} janvier, Hélène m'offrait le plus beau cadeau qu'une femme peut faire à son mari: elle donna le jour à une adorable petite fille, Jacqueline. Auparavant, Hélène avait engagé à notre service une jeune Bernoise de vingt-deux ans, Gertrude Trüssel. Douée d'un sens étonnant d'observation, animée par une intelligence naturelle, vive et critique, Trudi devait jouer un rôle primordial dans notre famille. Issue d'un milieu modeste, elle avait perdu sa mère à l'âge de cinq ans. Ensuite, une maladie pernicieuse l'avait clouée sur un lit de sanatorium pendant plusieurs années. Elle avait réussi à se remettre et à parfaire son instruction. Entrée jeune au service d'une famille genevoise, elle avait été exploitée d'une manière éhontée. Lorsqu'elle arriva chez nous, elle avait un sentiment de classe prononcé. Ayant été pratiquement abandonnée par son père, elle haïssait à ce point les hommes qu'il me fallut attendre plusieurs semaines avant qu'elle n'osât me regarder en face.

Trois mois après la naissance de Jacqueline, la famille s'installa à Lausanne afin de me permettre de préparer mes examens de doctorat dans les meilleures conditions possibles. Pendant dix-huit mois, je dus travailler avec grande discipline, veillant souvent tard, pour lire, annoter, résumer, absorber les différentes matières exigées. Je subis une première série d'examens en octobre 1942. Tout se passa normalement et sans difficulté majeure.

Depuis ma première rencontre avec Blankenhorn à Berne en 1940, nous nous étions revus plusieurs fois. Au cours de cette période d'études, je fis la connaissance de l'un de ses camarades, Adam von Trott zu Solz, qui vint me voir à Lausanne. Grand et élancé, von Trott avait une tête d'intellectuel dominée par un large front. De sa personne émanait un charme attachant. Aristocrate allemand, il aimait sincèrement son pays. Pour lui, le national-socialisme représentait un mal qui détruisait l'âme de sa patrie. Deux années au Balliol College à Oxford grâce à une bourse Cecil Rhodes avaient laissé en lui une sympathie pour les idées socialistes qui prévalaient alors dans les milieux intellectuels anglais.

Après avoir terminé ses études de droit en Allemagne, il avait fait un long voyage aux Etats-Unis et en Extrême-Orient. Il avait séjourné au Japon et en Chine. Revenu en Allemagne en automne 1938, il était entré au ministère des Affaires étrangères à Berlin, où il occupait une fonction de conseiller scientifique dans le service d'information. Cette position subalterne lui donnait la possibilité de voyager. Ainsi, en été 1939, s'était-il rendu en Angleterre et aux Etats-Unis pour tenter de faire comprendre qu'une résistance au national-socialisme existait en Allemagne et qu'il conviendrait de l'encourager de l'extérieur.

Dès notre première rencontre, il m'informa de ce qui se passait

en Allemagne dans les milieux opposés au chancelier Hitler. Comme j'avais participé pendant les deux années précédentes au sein de la Ligue du Gothard à l'enfantement laborieux de notre Charte nationale, j'étais fasciné d'entendre parler de ces Allemands qui, sous un régime hostile, dans un pays en guerre, trouvaient le moyen de se réunir et de réfléchir aux principes devant constituer les bases d'un Etat démocratique. En écoutant Adam von Trott me parler de l'avenir, je compris que l'enjeu était double. Il s'agissait à la fois de renverser le gouvernement allemand en place et d'épargner à l'Allemagne un régime soviétique. Il me remit aussi des documents, fruit du travail d'un groupe de la résistance allemande, et me demanda de les transmettre à ceux qui pourraient les aider d'une manière directe ou indirecte.

L'entretien avec Adam von Trott se déroulait dans les combles de notre immeuble à Florimont, où j'avais l'habitude de travailler. A un certain moment, Trudi vint me suggérer de nous installer au salon. Avec son sens aigu d'observation, elle avait acquis la conviction qu'un espion allemand habitait au haut de l'immeuble et elle craignait qu'il n'écoute notre conversation. Après la guerre, ses craintes se sont révélées fondées, sauf que le journaliste allemand travaillait en réalité pour les Alliés.

A l'issue de cette première entrevue, von Trott m'avait proposé de me rendre à Berlin afin d'y rencontrer certains de ses camarades. Pour me permettre de répondre à cette invitation, Blankenhorn me fit accorder un visa de transit, en route pour la Finlande, où un ami m'avait invité fort à propos. Le séjour à Berlin eut lieu du 7 au 17 novembre 1942. Jean Heer, correspondant de la *Gazette de Lausanne*, m'offrit l'hospitalité. Toutes les conversations avec Adam von Trott se tinrent dans sa voiture, à l'écart des écoutes indiscretes. Il me fit rencontrer Hans-Bernard

von Haefthen, qui occupait une importante fonction au ministère des Affaires étrangères tout en étant l'un des cerveaux de la résistance allemande. Celui-ci me fixa rendez-vous à dix heures du soir dans sa maison de Dahlem. Ce même jour, Berlin reçut la visite des escadrilles de la Royal Air Force et c'est au milieu de la confusion créée par ce bombardement que j'arrivai sans encombre à son domicile.

Proche ami de Bonhoeffer et de Niemöller, von Haefthen et sa femme Barbara ne cachaient pas leur engagement chrétien. Au ministère des Affaires étrangères, il jouait un subtil double jeu permettant à d'autres d'agir de manière plus directe. Son frère Werner était lié aux cellules d'opposition au sein de l'armée.

La question qui préoccupait von Haefthen se résumait en une phrase : un chrétien a-t-il le droit de tuer Hitler ? Le fait qu'il se posât cette question montrait bien qu'à ses yeux la résistance allemande n'avait plus que cette seule issue pour mettre fin à la guerre. Sur ce point précis, Luther et Calvin ne prônaient pas la même doctrine. Les guerres de religion en France avaient amené Calvin à se pencher sur ce problème et à montrer que le chrétien a le droit, même le devoir, de se rebeller contre un prince qui agit contre l'Eglise.

Je ne me doutais guère alors qu'un jour de juillet 1944, Werner von Haefthen accompagnerait le colonel Klaus von Stauffenberg dans la salle de commandement du chancelier Hitler pour y déposer une bombe.

En novembre 1942, l'armée allemande paraissait bloquée en Russie. Pour elle, Stalingrad avait déjà le goût amer de la défaite. La vérité sur les camps d'extermination de Pologne commençait à filtrer et elle créait un profond malaise parmi les officiers. Quelques-uns d'entre eux, en liaison avec l'ambassadeur von der Schulenburg, fomentaient une conspiration militaire contre le

chancelier. Des conversations que j'eus avec von Trott en circulant dans les rues de Berlin, je retirai l'impression que, pour lui et ses camarades, les conditions d'une action décisive seraient bientôt réunies.

Jean Heer organisa un dîner avec le chef du Service de Presse au ministère des Affaires étrangères. Il avait réservé une table au Club de la Presse, dans une petite salle près du bar. Le rédacteur en chef d'un journal de Hambourg assistait également à ce repas. Jean Heer désirait aborder le cas de trois journalistes suisses qui se trouvaient en difficulté avec les autorités. Je fus surpris de découvrir derrière la façade sévère de ce fonctionnaire de haut rang un homme raffiné, musicologue distingué, qui avait publié une thèse de doctorat sur l'œuvre de Mozart. Quel contraste entre ses opinions politiques et sa culture musicale! Aujourd'hui encore une telle dichotomie de la personnalité reste pour moi une énigme.

Vers minuit, notre interlocuteur fut appelé au téléphone. A son retour, il resta silencieux un instant, ses traits s'étaient tirés et son visage avait pâli. Il écrivit au dos d'un paquet de cigarettes quelques mots qu'il remit au journaliste de Hambourg, puis il s'excusa de devoir se rendre d'urgence au ministère.

Quelques minutes plus tard, il avait troqué son complet civil contre un uniforme noir. En passant dans le hall, il prit congé et me demanda si j'étais en contact avec le chef de la mission diplomatique suisse. Je répondis par la négative. Il me dit : « Je viens d'apprendre que les Américains ont débarqué au Maroc. » Je crois que jamais je n'eus tant de peine à me contenir. J'aurais voulu danser de joie car j'avais compris que la marée avait tourné et que c'était le début de la fin de la guerre.

En route pour la Finlande, je passai quelques jours à Stockholm, où je fus reçu par le ministre de Suisse qui avait été

averti de mon passage par Marcel Pilet-Golaz. A Helsinki, je me suis trouvé dans un pays en guerre. Mon ami Erkki Vuoristo m'attendait au débarcadère en uniforme de l'armée finlandaise. Il m'offrit l'hospitalité chez lui, marque spéciale d'attention étant donné les grandes difficultés qu'il y avait à se nourrir. Les pommes de terre et le poisson formaient la base de maigres repas.

Chaque nuit, Helsinki était survolé par des avions russes qui lâchaient quelques bombes. Le son lugubre des sirènes retentissait au crépuscule. Ce harcèlement quotidien entendait éprouver la résistance nerveuse des Finlandais. Erkki Vuoristo me déclara dès le premier soir qu'il préférerait dormir dans son lit plutôt que de descendre dans l'abri de l'immeuble. C'était sa façon de résister à la pression russe.

Il m'emmena en Carélie pour me montrer les ruines de Viipuri et de Suma, qui avaient été rasés par les bombardements. Sur la ligne de front, je vis dans des jumelles la ville de Leningrad. Avec énergie et courage, les Caréliens travaillaient pour rebâtir ce qui avait été détruit. Une femme rencontrée au milieu des ruines me dit avec un sourire victorieux : « Nous autres Caréliens sommes les plus heureux du monde parce que nous sommes unis et que nous savons pourquoi nous nous battons. »

Après dix jours passés en Finlande, je pris le chemin du retour. Je ne revis plus jamais mon ami Erkki. Râblé, costaud, animé d'une voix grave et profonde caractéristique des gens du nord, il incarnait la volonté farouche d'indépendance de sa patrie. En août 1944, il tomba les armes à la main en défendant sa Carélie natale que nous avions visitée ensemble.

Après quelques jours à Stockholm, je repris l'avion pour Berlin. Une amie allemande m'invita à une brillante réception dans son appartement: milieu cosmopolite, présence d'officiers aux uniformes chamarrés de décorations. L'un d'eux me prit à

l'écart dans l'encoignure d'une fenêtre et me parla à mots couverts de ce qui se passait en Pologne et en Russie. L'élan avait été brisé et le doute s'insinuait dans les esprits.

Je quittai Berlin le 8 décembre pour me rendre par train à Rome, où l'accueil chaleureux de Guy et Connie von Hahn m'attendait.² Représentant de l'agence officielle de presse allemande, le baron von Hahn était un vieil ami de la famille de Trey. Confident sûr, il représentait pour moi une source d'information précieuse. Le 16 décembre, je retrouvai Hélène à Lausanne après un périple de six semaines.

Quelques jours plus tard, le conseiller fédéral Pilet-Golaz me reçut à déjeuner à la maison de Watteville à Berne. Il me questionna longuement sur les observations que j'avais accumulées au cours de ce voyage. Comme je l'avais promis à Adam von Trott, j'allai aussi voir Allen Dulles, qui dirigeait un vaste réseau de renseignement américain depuis Berne. Bon vivant, de forte corpulence, le visage animé par des yeux vifs et inquisiteurs, il connaissait l'art de faire rebondir une conversation afin d'obtenir de ses interlocuteurs les informations dont il avait besoin.

² Le contact avec Guy et Connie von Hahn remontait aux débuts du Groupe d'Oxford à Genève en 1932. Dans son livre, *Vivre à l'écoute*, Paul Tournier raconte l'impression que lui avait fait le changement d'une de ses patientes, une baronne qu'il qualifiait d'*affreusement pénible*. Il s'agissait de Connie von Hahn, dont le mari était un journaliste accrédité auprès de la Société des Nations. (Caux Edition, 1984, p.19)

10. Apprenti diplomate

En mars 43, je repris l'uniforme pour trois mois à l'état-major de l'Armée. La section Armée et Foyer était alors commandée par le major Ziegler. Je menais tant d'activités à cette époque qu'il me parut nécessaire de transmettre à d'autres certaines responsabilités et le major Ziegler accepta ma proposition d'engager René Lalive d'Epinay pour me remplacer.

Sur le plan personnel, je demeurais préoccupé de mon avenir, ne sachant quel cadre donner à ma vie. « Le but est clair, écrivais-je alors à Hélène, servir Jésus-Christ, mais j'hésite quant à la manière. J'ai foi que Dieu me montrera le chemin à suivre, mais à certains moments je voudrais avoir des assurances, des sécurités humaines. »

Fin octobre, le conseiller fédéral Pilet-Golaz me reçut avec beaucoup de bienveillance. Il avait suivi avec intérêt mon travail au cours des dernières années et se demandait si j'aurais la patience de monter un à un les échelons de la carrière diplomatique. Il me faudrait attendre dix à quinze ans avant d'occuper un poste de responsabilité à la mesure des capacités qu'il m'attribuait. Il entrevoyait cependant pour moi une possibilité de travailler pendant deux ou trois ans avec l'un de ses collaborateurs chargés de préparer les négociations d'après-guerre.

Le lendemain, je vis le ministre Daniel Secrétan, qui dirigeait le service des Organisations internationales au Département politique. Ces quelques années qui m'étaient proposées me

permettraient de préparer ma thèse de doctorat et de prendre pied dans la carrière diplomatique. J'entrai donc au Département politique en qualité de stagiaire et je vis avec plaisir que la section genevoise de Zofingue l'avait pratiquement investi et que j'y retrouvais plusieurs de mes camarades.

Daniel Secrétan se révéla un patron aussi exigeant que compétent. Sous sa haute direction, la rédaction des rapports et des lettres connut une amélioration qualitative bienvenue. La conférence de Bretton Woods³ se préparait alors et les commentaires du ministre Walter Stucki sur la prudence nécessaire à un petit pays comme le nôtre me fit mesurer la fragilité de la Suisse face aux grandes puissances.

En février 1944, je fus mobilisé par ma compagnie pour des manœuvres. Vivre au grand air une saine routine militaire était un délassément, une occasion de parler tranquillement avec des camarades que la vie courante m'empêchait de côtoyer. J'écrivis à Hélène : « L'autre nuit, j'ai parlé avec un maçon pendant deux heures de son métier et de sa façon d'envisager la vie. Aujourd'hui, j'étais avec l'un des cuisiniers de l'hôtel de la Paix à Lausanne et hier soir avec trois camarades dont l'un est facteur, l'autre mécanicien et le troisième peintre en bâtiments. »

C'était aussi une occasion de réflexion. J'en retrouve la trace dans ma correspondance. Une conversation avec un journaliste allemand, ami du Dr Hans Schönfeld du Conseil œcuménique des Eglises, m'avait fait sentir la difficulté dans laquelle se trouve un chrétien jugeant la situation internationale. « D'un côté, il peut, en se plaçant du point de vue théorique, apporter son message mais il risque de se satisfaire de pensées purement abstraites ne

2 Réunissant les pays alliés, la conférence de Bretton Woods (New Hampshire) décida la mise en place d'un nouveau système monétaire et la création du Fonds monétaire international et de la Banque mondiale.

s'incarnant pas dans la réalité de la vie. De l'autre, il peut essayer d'avoir une action concrète en tenant compte de tous les facteurs de la situation, mais alors un danger le guette, les compromis humains pouvant l'amener à renier ses principes fondamentaux. Il lui faut donc avancer avec un double objectif en vue : changement du comportement des hommes et réforme de la structure de la société. L'un ne va pas sans l'autre. »

En avril, nous nous sommes réinstallés à Berne dans un appartement situé à la Luisenstrasse, juste en face de la petite église anglaise où nous nous étions mariés à la sauvette le 1^{er} septembre 1939. La préparation de ma thèse de doctorat avançait rapidement. J'avais lu et analysé une cinquantaine de publications et j'espérais pouvoir commencer à rédiger mon étude en automne.

C'est alors qu'un télégramme de Floride allait réorienter notre avenir. Signé de Frank Buchman et de deux de ses collaborateurs, Morris Martin et Kenaston Twitchell, il nous proposait de participer tous deux à des rencontres qui se tiendraient de juin à septembre au centre de formation du Réarmement moral à Mackinac Island, dans le Michigan. Il s'agissait de préparer une action dans l'industrie d'après-guerre pour laquelle, disaient-ils, « vos expériences en Suisse seront de grande valeur ».

Quatre ans plus tôt, nous avions déjà reçu une invitation similaire que nous avons refusée étant donné la situation en Europe. Cette fois-ci, on pouvait raisonnablement penser que la fin de la guerre approchait. De plus, j'estimais que ce programme en Amérique se situait dans le droit fil de mon travail au Département politique et j'en parlai à mon patron, Daniel Secrétan. Depuis l'occupation complète de la France par les Allemands, la Suisse se trouvait dans la position d'une forteresse assiégée et il me rendit attentif au fait que nos relations diplomatiques avec l'Allemagne étaient si tendues qu'il ne voyait

aucune possibilité d'obtenir les autorisations nécessaires pour traverser les territoires contrôlés par elle.

Dans le courant de la semaine, mon tour arriva d'être de garde pour la nuit dans le bureau attenant à celui du conseiller fédéral Pilet-Golaz. Vers minuit, il vint me dire quelques mots et je profitai de l'occasion pour lui montrer le télégramme que je venais de recevoir. Il releva ses lunettes et me dit à ma grande surprise : « Pourquoi pas, Mottu ? »

Hélène et moi restions pourtant quelque peu abasourdis par l'invitation américaine. Sylviane, notre deuxième fille, était née le 27 avril 1943 dans notre appartement de Florimont, à Lausanne, sous le regard expert d'un oncle d'Hélène, le Dr Robert de Trey. Avant de prendre toute décision, nous désirions consulter nos amis. Théo Spoerri, Robert Hahnloser, Eric Peyer et Théo Bovet et leurs épouses, ainsi que Lucie Perrenoud et Claire Zust, vinrent nous rejoindre chez Madeleine et Edouard Burnier à Lausanne. Une montagne de difficultés devait être vaincue, mais la confiance et un sens de liberté intérieure présidèrent au consensus unanime qui nous encouragea à tenter l'aventure.

Voyager en pleine guerre impliquait des risques physiques considérables pour les parents de deux petites filles. Et je n'arrive pas, encore aujourd'hui, à comprendre pourquoi nous n'avons même pas considéré la possibilité que j'aie seul aux Etats-Unis en laissant Hélène avec les enfants.

Comme Daniel Secrétan l'avait prévu, les démarches diplomatiques auprès du gouvernement allemand restèrent sans réponse. Mais en mai, Adam von Trott fit une nouvelle visite en Suisse. Quand il apprit que nous étions invités aux Etats-Unis, il bondit sur cette occasion inespérée de transmettre aux Américains des informations sur l'imminence de l'attentat contre Hitler et sur les conséquences politiques de cet événement pour l'Allemagne.

Adam von Trott promit de rendre notre voyage possible grâce à son réseau et il nous demanda de nous tenir prêts à quitter la Suisse rapidement dès qu'un signal me serait transmis par un attaché au Consulat d'Allemagne à Genève, Gottfried von Nostitz. En attendant, je me mis à préparer avec soin les contacts que je devrais prendre aux Etats-Unis. Allen Dulles me remit des lettres d'introduction qui se révélèrent fort utiles.

11. Mission impossible

Le 6 juin 1944, le débarquement allié commença en Normandie. Les combats faisaient rage sur les plages lorsque le signal arriva par téléphone de Genève. Nous devons prendre l'avion de la Swissair pour Stuttgart et retrouver Adam von Trott à l'aéroport. De là, il nous conduirait au lieu de rencontre avec certaines personnes de la résistance et nous remettrait les documents nécessaires à la suite du voyage.

En quittant la Suisse, nous remettons Jacqueline et Sylviane entre les mains de Trudi, épaulée par Lucie Perrenoud. Les parents d'Hélène et ma mère nous assuraient de leur plein appui.

Au jour et à l'heure fixés, nous arrivons à Stuttgart. Aucun signe de notre ami allemand. Nos passeports diplomatiques indiquent la suite de notre voyage, mais nous avons besoin d'un permis spécial pour quitter le territoire du Reich. Après deux heures d'une attente angoissée et ne voyant rien venir, nous décidons de gagner la ville. Au bureau de la Lufthansa, il n'y a toujours personne. Que faire? On nous indique un hôtel. Là, un visage connu se présente. C'est un cousin d'Hélène, qui avait accompagné le Dr Hans Schönfeld quand il était venu nous voir. Une heure plus tard, Adam von Trott se présente à l'hôtel. Il avait été obligé d'effectuer de savantes manœuvres pour tromper la police secrète lancée à ses trousses.

Le lendemain, dans la villa d'un industriel allemand, plusieurs des amis de von Trott sont réunis pour la session de travail prévue avant notre départ. Hans Schönfeld est là ainsi que Eugen

Gerstenmaier. Adam von Trott nous a apporté de Berlin un laissez-passer signé du général Ludwig Beck, qui nous permettra de quitter Stuttgart sans difficulté ainsi que deux billets pour l'avion de la Lufthansa à destination de Lisbonne.

Le 18 juin, Adam et Clarita von Trott nous accompagneront à l'aéroport pour nous mettre dans l'avion. Nous ne nous doutions pas que ce serait la dernière journée qu'ils passeraient ensemble.

L'avion allemand, un gros Condor à quatre moteurs, traversa la France à basse altitude, jouant à saute-mouton sur les collines. On pouvait voir par le hublot les poules dans les basses-cours, mais aussi des appareils écrasés dans les champs de blé. La bataille de France faisait rage. Après une escale à Lyon sur une piste difficile à négocier pour notre pilote tant elle avait été réparée, le vol se poursuivit sur Madrid, où nous allions passer la nuit.

A Lisbonne, dès notre descente de l'avion, nous fûmes pris en charge par les agents d'Allen Dulles. Il y avait une certaine ironie dans la situation d'un diplomate suisse et de sa femme qui, en pleine guerre, descendaient d'un avion allemand pour être pris en charge par des agents américains! Quelques jours passés à Estoril, à une trentaine de kilomètres de Lisbonne, nous donnèrent l'occasion de nous reposer après les éprouvantes semaines que nous venions de vivre.

La traversée de l'Atlantique s'effectua sans histoire sur un clipper de la Pan American. Après une escale aux Açores et une autre aux Bermudes, l'hydravion amerrit à La Guardia. A notre arrivée, je fus abordé par un groupe de journalistes qui m'interrogèrent sur la situation en Europe. Le ministre de Suisse Bonna me reprocha plus tard cette interview qui avait enfreint la règle de réserve que devait observer un diplomate suisse. Je ne maniais pas encore l'art britannique du *No comment* !

Mon passage à New York me permit de régler quelques

affaires pour le compte de mon beau-père. Quel étonnement d'entendre un banquier me déclarer qu'en fait de dictature, celle de Roosevelt n'avait rien à envier à celle de Hitler! Je n'avais pas la moindre idée de l'amertume que le camp républicain nourrissait à l'encontre du président.

Quelques jours plus tard, Connie et Jack Ely nous accueillirent à bras ouverts à Washington. Ils avaient acheté l'ancienne légation de Suisse, au 2419 Massachusetts Avenue, et en avaient fait une sorte d'ambassade du Réarmement moral, où ils recevaient hommes politiques et diplomates. J'y retrouvais après cinq ans mon ami anglais John Caulfeild, qui était maintenant capitaine dans l'armée américaine, ainsi qu'Archie Mackenzie, un jeune diplomate britannique qui participait aux négociations préparatoires de Bretton Woods.

A Washington, je compris à ma consternation que l'officialité américaine, empêtrée dans les filets de sa propagande, ne pouvait pas imaginer qu'une résistance puisse exister à l'intérieur de l'Allemagne. A ses yeux, tous les Allemands étaient des nazis. Suggérer le contraire ne faisait qu'attirer la réprobation. Tant bien que mal, je réussis cependant à transmettre le message qui m'avait été confié à Stuttgart, mais je voyais bien que l'exigence d'une reddition sans condition dominait les esprits malgré le fait qu'elle risquait de prolonger la guerre en décourageant toute velléité de résistance en Allemagne.

Au début de juillet, nous avons gagné Mackinac, petite île située dans le détroit joignant les lacs Huron et Michigan. Depuis trois ans, l'Etat du Michigan y mettait un ancien hôtel à la disposition du Réarmement moral qui en avait fait un centre de conférences.

L'accueil que Frank Buchman et ses amis nous réservèrent après cinq ans de séparation fut très émouvant. En juillet 1939,

j'avais quitté en Californie un Buchman vif, actif, pétulant, débordant de vie et de projets. Je retrouvais un vieillard invalide, marchant avec peine, la main droite portant le stigmate d'une embolie cérébrale qui avait failli l'emporter. Ce qu'il avait perdu en mouvement, il l'avait cependant retrouvé dans sa vie intérieure qui se concentrait de manière intense sur les autres. La réalité de la mort l'avait effleuré de si près qu'il vivait comme en sursis, avec un sens de mission à accomplir.

Le comportement des compagnons de Buchman avait lui aussi passé par une mutation profonde. Chacun mettait la main à la pâte et travaillait concrètement à la marche de la maison. Island House ressemblait à un phalanstère, véritable ruche où chacun remplissait avec entrain une fonction vitale à l'ensemble. Des talents avaient surgi : on écrivait des chansons, un chœur les interprétait, des pièces de théâtre avaient en partie pris le relais des témoignages personnels. Une vie riche et intense créait une ambiance stimulante propice à la transformation des comportements.

A mi-juillet, nous nous rendîmes à Chicago pour assister à la convention du Parti démocrate. Le président Roosevelt se présentait pour un quatrième mandat à la tête de l'Etat. Sa santé, fortement ébranlée, avait déplacé l'enjeu de la convention sur le choix du vice-président. Harry S. Truman finit par l'emporter et c'est lui qui, à la mort de Roosevelt survenue cinq mois plus tard, dut présider aux destinées des Etats-Unis jusqu'en 1953.

Un matin, à Chicago, les journaux m'apprirent que l'attentat contre Hitler avait échoué. Je fus saisi d'une crainte mortelle pour nos amis de la résistance allemande. Je mesurai aussi ce que cet échec coûterait à l'Europe: le prolongement de la guerre avec son cortège de souffrances humaines et de destructions.

La réaction de la presse et de la radio américaines m'affligea. Au lieu de montrer au peuple américain qu'une résistance

s'organisait en Allemagne contre le régime national-socialiste, on y minimisait l'affaire. Le rouleau compresseur de la propagande officielle passa sur l'événement, qui fut rapidement oublié. Hélène et moi en fûmes scandalisés.⁴

De retour à Mackinac, je fis part à Frank Buchman d'une pensée qui s'était imposée à moi, deux ans auparavant, alors que les armées alliées avaient débarqué en Sicile. Prenant rapidement pied en Calabre, elles remontaient la péninsule vers le nord. Pour la seconde fois depuis l'été 1940, la situation de la Suisse devenait délicate et l'on se demandait si nous allions avoir à nouveau une mobilisation générale. Une soixantaine de nos amis du Réarmement moral et de la Ligue du Gothard s'étaient retrouvés à Macolin pour resserrer les liens et envisager l'avenir. Quelques personnes de France avaient pu se joindre à nous. Au cours d'une méditation matinale, j'avais inscrit dans mon carnet: « Si la Suisse échappe à la guerre, notre tâche sera de mettre à la disposition du Réarmement moral un endroit où les Européens, déchirés par la haine, la souffrance et les ressentiments, pourront se retrouver. Caux est l'endroit. »

Frank Buchman me surprit en me disant qu'il le connaissait cet endroit. Avant la première guerre mondiale, il y avait pris le thé avec un ami qui séjournait au Caux-Palace.

Au moment où nous quittions Mackinac fin septembre, Frank Buchman me dit son espoir de recevoir l'année suivante aux Etats-Unis une forte délégation des différents pays d'Europe. Ceci eut lieu et se révéla être le préambule au projet de Caux.

⁴ Un ouvrage sur Adam von Trott zu Solz se réfère à une intervention faite à Caux par Philippe Mottu le 20 juillet 1986, jour anniversaire de l'attentat contre Hitler: *A Good German*, par Giles MacDonough, Quartet Books, London & New York, 1989, pp. 276-7.

Cf. aussi *Plotting Hitler's Death - The German Resistance to Hitler, 1933-1945*, par Joachim Fest, Weidenfeld & Nicolson, London, 1996.

A mon passage à New York, je rendis visite à John Foster Dulles,⁵ le frère d'Allen Dulles. Il me reçut dans son appartement car il s'était cassé la jambe. Il connaissait bien la situation européenne et comprenait que l'Amérique devrait offrir davantage qu'une aide militaire, aussi importante fût-elle, pour résoudre les problèmes qui se poseraient à la fin de la guerre.

Je retrouvai également Denis de Rougemont, avec lequel j'avais travaillé en 1940, avant son départ de Suisse pour les Etats-Unis. Nous élaborâmes des projets pour l'avenir de l'Europe, nous demandant dans quel état la France et l'Allemagne sortiraient de la guerre. Je défendis l'idée d'une réconciliation franco-allemande comme préliminaire à toute autre action. Denis de Rougemont développa la notion du fédéralisme nécessaire à la survie du vieux continent. Nous étions d'accord sur un point : l'antidote de la doctrine totalitaire de l'Etat se trouvait dans le cœur de la personne humaine.

Charles et Marjory Haines nous invitèrent à passer quelques jours dans leur demeure à Philadelphie. Quel privilège de pénétrer au cœur des traditions les plus anciennes de la république américaine! Charles Haines avait rencontré Blankenhorn avant la guerre et c'est par son intermédiaire que j'avais pu avoir des échanges avec celui-ci quand il était en poste à la légation allemande à Berne. Sans cet enchaînement des événements qui m'avait permis de pénétrer dans les milieux de la résistance allemande, notre voyage aux Etats-Unis n'aurait pas été possible!

Nous passâmes dix jours à Montréal au début de novembre, à l'invitation de Bernard et Alice Hallward. Leur magnifique maison de Mountain Street servait de lieu de rencontres aux diverses communautés – protestants et catholiques, francophones

⁵ John Foster Dulles travaillait en 1944 à la rédaction de la charte des Nations Unies. En 1952, il devint le secrétaire d'Etat du président Eisenhower.

et anglophones, patrons et syndicalistes – ce qui, au Canada, n'était pas courant à cette époque.

Le moment du retour approchait. La route du Portugal et de l'Espagne n'étant plus utilisable, il fut décidé de prendre un bateau dans un convoi pour l'Angleterre. Fin novembre, nous quittâmes le port de New York à destination de Liverpool mais, après quelques heures de navigation, notre navire dut rebrousser chemin à la suite d'une avarie. Il fallut attendre huit jours à New York avant de nous joindre à un large convoi de quarante bâtiments escortés par des bateaux de guerre. Nous avançons sur huit files de cinq bateaux chacune, protégés en permanence par des escorteurs qui tournaient autour de nous comme des chiens bergers autour d'un troupeau de moutons.

Hélène partageait une cabine avec une douzaine de femmes alors que je me trouvais sur la plage arrière, protégé de manière rudimentaire par des bâches. La discipline militaire de la marine ponctuait nos journées. Hélène et moi nous retrouvions aux repas ou sur le pont, admirant la marche majestueuse de notre convoi et les manœuvres de notre escorte.

Quinze jours de navigation nous amenèrent sans encombre en Angleterre. En arrivant à Liverpool, nous apprîmes que le convoi précédent, qui aurait dû être le nôtre, avait été attaqué par les sous-marins de la Kriegsmarine qui avait coulé un tiers de ses navires.

Laisant Hélène à Tirley Garth,⁶ je me rendis sans tarder à Londres pour conférer avec nos amis dont plusieurs étaient

⁶ Consacrée au Réarmement moral par sa propriétaire, Miss Irene Preswich, la demeure de Tirley Garth a servi aux multiples activités qui se sont déployées en Angleterre pendant la guerre. Elle est utilisée encore aujourd'hui pour des séminaires et des rencontres à l'écart des bruits et du stress des villes industrielles.

retenus dans la capitale par leurs obligations militaires. Après les bombes anglaises de Berlin et les bombes russes d'Helsinki, je fis la connaissance des V2 allemands qui tombaient sur Londres avec régularité. Ils provoquaient des dégâts considérables. Je vis un immeuble s'effondrer sous mes yeux et ce n'est qu'après un intervalle que j'entendis le fracas de l'explosion. De retour à Tirley, j'appris que pour la première fois, une bombe V1 avait explosé non loin de l'endroit où se trouvait Hélène.

Peter et Doë Howard nous reçurent fin décembre dans leur ferme de Hill Farm, ancienne et ravissante demeure du Suffolk. Peter débordait de vie et d'entrain. Il s'amusait avec ses enfants en déployant une imagination toujours renouvelée, ce qui me fit grande impression. Doë me parut plus austère malgré son origine méditerranéenne. Enraciné dans les meilleures traditions de son pays, Peter Howard avait une ouverture d'esprit remarquable. Il comprenait immédiatement ceux qui regardaient les événements contemporains d'une façon différente de la sienne. Cette visite cimentait une amitié qui dura jusqu'à sa mort, survenue en 1965.

Alors que nous étions à Hill Farm, la dernière offensive allemande se déployait dans les Ardennes. L'activité aérienne était intense. Chaque jour, on entendait les vagues de bombardiers de la U.S. Air Force s'envoler des aérodromes militaires du Suffolk vers le continent.

Avant de rentrer en Suisse, je fis encore un aller et retour en Suède pour voir nos amis scandinaves comme me l'avait demandé Frank Buchman. Je voulais aussi essayer de renouer des liens avec la résistance allemande. Je pus gagner Stockholm par un vol de nuit de la Royal Air Force depuis un aérodrome militaire situé en Ecosse. Les renseignements que je recueillis en Suède me confirmèrent la mort d'Adam von Trott et de Hans-Bernard von Haefen. Mais il fallut attendre la fin de la guerre pour connaître

dans toute son horreur les circonstances dans lesquelles ils avaient été exécutés avec leurs camarades.

Au début de février, nous avons eu la chance de prendre le premier train qui, depuis l'été 1940, assurât la liaison entre Londres et Paris. De passage pour quatre jours dans la capitale française, nous retrouvions Robert et Diane de Watteville⁷ et bien d'autres de nos amis français. C'est avec une voiture de la légation de Suisse à Paris, grâce à de l'essence fournie par l'armée américaine, que nous fûmes finalement de retour à Berne le 12 février 1945, après une absence de huit mois. Nous nous demandions quel serait l'accueil de Jacqueline et Sylviane et si nos deux filles nous reconnaîtraient. Quelle surprise de découvrir que c'était moi qui ne reconnaissais plus ma cadette, tellement elle avait changé. Jacqueline nous reçut délicieusement et Sylviane, devenue une petite demoiselle de deux ans imitant sa grande sœur, nous accueillit sans trop savoir qui nous étions.

⁷ Deux ans plus tard, Robert et Diane de Watteville, «pour amener un esprit nouveau en France et dans le monde», décidaient d'utiliser leur maison de Boulogne, près de Paris, comme centre de rencontres et de coordination. (cf. Diane de Watteville-Berckheim, *Le Fil conducteur*, 2^e édition, Caux Edition, 1993.)

12. La fin d'une époque

Une semaine plus tard, il me fallut reprendre l'uniforme et rejoindre ma compagnie stationnée à Bâle. Mon capitaine, avec beaucoup de compréhension, me laissa tout le temps nécessaire pour rédiger mon rapport destiné au Département politique. Pendant mon absence, une sérieuse crise politique avait secoué la Suisse. La Russie soviétique avait refusé de renouer les liens diplomatiques qui avaient été rompus bien des années auparavant à la suite d'un attentat commis en Suisse contre une personnalité soviétique. Cette crise avait conduit le conseiller fédéral Pilet-Golaz à démissionner et l'Assemblée fédérale avait élu Max Petitpierre à sa place.

Dès mon retour, j'avais rencontré le nouveau chef du Département politique. Il était venu dîner à la maison avec sa femme. Celle-ci était heureuse d'entendre les nouvelles de son frère, Denis de Rougemont, que j'avais vu longuement à New York.

Rentré à Berne en avril après le service militaire, je m'aperçus bien vite qu'une cabale avait été organisée pour me barrer la route et m'empêcher de poursuivre mon travail auprès du ministre Daniel Secrétan. On m'offrit un poste sur une voie de garage dans le service consulaire. Piqué au vif dans mon orgueil, j'en fus furieux et amer. Je me vois encore sortant du Palais fédéral en ruminant le moyen le plus sûr de me venger des auteurs de ce mauvais coup.

Dans le calme et le silence, je compris que je devais plutôt considérer cet incident comme une occasion de reprendre ma

liberté afin de me consacrer entièrement à l'action qui me tenait le plus à cœur.

La défaite allemande devenait imminente. Hitler, réfugié dans son bunker de la chancellerie, se suicida le 30 avril. Trois jours plus tard, les troupes soviétiques entraient dans la capitale du Troisième Reich. Le 8 mai, l'armistice mettait fin aux derniers combats. A l'explosion de joie se mêlèrent bientôt la haine et la vengeance. Dans plusieurs pays d'Europe, le printemps 1945 laissa un goût amer. La guerre se terminait sur le continent mais elle continuait dans le Pacifique et ce n'est qu'après trois mois que les deux bombes larguées sur Hiroshima et sur Nagasaki cassèrent la résistance farouche des Japonais.

L'idée s'imposa d'organiser une rencontre de nos équipes dans le style de ce que nous avons vécu à Mackinac. Pendant deux mois, un petit hôtel de la Grimmelalp, dans la vallée du Simmenthal, accueillit nos amis des différentes villes suisses, jetant les bases de ce qui allait se passer par la suite. Des amis de France, d'Italie, des Pays-Bas et de Scandinavie vinrent se joindre à nous.

Nous avons aussi entrepris des démarches pour retrouver nos amis allemands. Hans Schönfeld et Gottfried von Nostitz avaient rétabli le contact avec Clarita von Trott et lui avaient proposé de venir en Suisse avec ses deux filles. Eugen Gerstenmaier vint reprendre des forces dans notre pays après avoir été sauvé de la mort dans un camp de concentration par une patrouille blindée de l'armée américaine. Il avait été possible de joindre Guy et Connie von Hahn, qui se trouvaient en Italie, ainsi qu'un de leurs cousins et sa famille. Ceux-ci avaient réussi à fuir la Poméranie devant l'avance soviétique et abouti dans la zone française d'occupation, tout près de la frontière suisse.

Après les longues années d'épreuve, ces retrouvailles étaient bouleversantes. Comment évaluer le coût de six années de folie?

On comptait les pertes humaines par millions. Mais au-delà du nombre, il y avait aussi la valeur de ceux qui étaient tombés. Des villes entières étaient rasées, l'appareil de production anéanti. Il faudrait des années d'efforts pour reconstruire et le traumatisme profond survenu dans les âmes allait avoir des effets dévastateurs pendant des décennies.

II

Moissons que l'on engrange,
moissons couchées par la tempête.
Montées vers l'alpage.
Ciels lumineux semés d'étoiles
et nuages sombres des jours de pluie.
Matin d'huile sur le lac
et soir d'orage où l'esquif cherche un port.

13. L'île enchantée

Au printemps 1945, un télégramme des Etats-Unis annonçait qu'une nouvelle assemblée internationale du Réarmement moral se tiendrait pendant les trois mois d'été dans l'île de Mackinac et proposait qu'une délégation suisse y participe. Au début d'août, un groupe se mit en route. Il comprenait Erich et Emmy Peyer, Charles et Yvonne Ducommun, Robert Hahnloser, Madeleine Burnier, Lucie Perrenoud et moi-même. Hélène et Dorli Hahnloser, qui étaient toutes deux enceintes, restèrent au pays. Les transports à travers l'Atlantique étant embouteillés par les milliers de militaires qui rentraient chez eux, il fallut obtenir des places pour civils qui étaient accordées au compte-gouttes par Washington. On en reçut quatre pour les hommes sur un avion au départ de Londres mais les dames durent attendre un bateau.

Quelques jours après la reddition sans condition des Japonais, nous étions à Londres qui fêtait la victoire. Un service de reconnaissance était célébré en la cathédrale Saint-Paul et, le soir, mêlés à la foule en délire, nous étions devant le Palais de Buckingham, vibrant avec elle et criant : *We want the King !* A onze heures, le roi George VI parut au balcon avec la reine. Toute la nuit, Londres fut en liesse, les gens dansant et chantant dans les rues.

La bombe atomique m'avait profondément perturbé. Après Hiroshima, j'écrivis à Hélène : « La découverte de l'énergie atomique peut avoir des conséquences immenses pour le monde... Allons-nous l'utiliser pour le mal ou pour le bien ? Le supplément

d'âme réclamé par Bergson va être plus nécessaire que jamais, car la volonté de l'homme va devenir toute puissante. Il faudra que Dieu gouverne cette volonté si nous ne voulons pas aboutir au chaos et à la destruction. »

Le voyage en avion vers les Etats-Unis s'effectuait alors en trois étapes: de Londres à Shannon où un autocar emmenait les passagers à travers la campagne irlandaise jusqu'à la base de Foynes. Là, un hydravion partait pour New-York avec une escale à Terre-Neuve. Durée totale: trente-six heures. A Mackinac Charles Ducommun et moi fûmes accueillis à bras ouverts par Frank Buchman et ses amis. Pour moi, ce fut comme si je rentrais à la maison après une absence de plusieurs mois. « Je me sens au cœur d'une famille, écrivais-je à Hélène. C'est une joie et un bonheur. »

Les cinq mois que j'allais passer en Amérique eurent une influence décisive sur le cours de ma vie. La santé de Buchman s'étant nettement améliorée depuis l'année précédente, nous passâmes de nombreuses heures en tête-à-tête. Il se noua entre nous une relation privilégiée. Je découvris une personne en qui je pouvais placer mon entière confiance, un homme providentiel dont notre génération avait besoin. Sa faiblesse physique me semblait le signe visible d'une force intérieure émanant de Dieu plus que de lui.

L'amitié qui liait Robert Hahnloser, Erich Peyer et moi se mua peu à peu en une détermination à œuvrer ensemble afin d'influer sur l'histoire de l'Europe. Après des études d'ingénieur, Robert avait fait un stage aux Etats-Unis pour se spécialiser dans l'organisation des entreprises. A son retour, il était devenu assistant du professeur Alfred Carrard, qui enseignait cette matière au Polytechnicum de Zurich. Depuis son séjour chez nous à Genève en 1938, Erich avait terminé des études de droit à

l'université de Zurich et avait été embauché comme juriste dans le bureau du personnel d'une entreprise de machines à Zurich. Des délégations d'autres pays européens arrivaient à Mackinac. Les expériences vécues par les uns et les autres pendant la guerre étaient bouleversantes. Les ressentiments, voire les haines se dissipaient. Un espoir naissait pour l'avenir.

Frank Buchman se donnait sans compter. Vif, spirituel, dynamique, il offrait le meilleur de lui-même. Avec un don de conteur, il parlait d'histoires vécues pour illustrer des principes fondamentaux valables pour chacun. Son collimateur se fixait sur celui dont il entendait élargir le cœur et l'esprit. Cette expansion s'opérait également en moi, pas toujours facilement. J'apprenais à me donner plus complètement aux autres, l'identification avec Jésus-Christ me permettant de trouver les mots justes qui peuvent aider au bon moment. « La sensibilité aux besoins profonds des autres exige que l'on vive chaque seconde hors de soi-même, » écrivais-je à Hélène.

A Mackinac, les événements les plus simples prenaient un relief extraordinaire. Il faudrait être poète ou écrivain pour faire revivre l'intensité, la vitalité et la puissance de cette vie en commun. On passait du rire à gorge déployée au sérieux le plus grave et même aux larmes. Notre cœur, notre âme se dilataient pour accueillir des sentiments plus intenses et plus variés, comme si, au clavier du piano, on ajoutait de nouveaux octaves et on découvrait un art riche de nuances inconnues. Décrivant une soirée passée autour d'un feu pétillant, j'écrivais : « C'était simple et bouleversant. Dieu travaillait dans les cœurs. Je crois que le plus grand don de Buchman est de rendre Jésus présent pour chacun d'entre nous. »

La guerre des idées qui se manifestait alors dans le monde était aussi au centre de nos préoccupations. Si le national-socialisme et

le fascisme avaient été vaincus par les armes, le communisme sortait de la guerre plus vivant que jamais. La tournure que prenait à Londres la conférence des ministres des Affaires étrangères des quatre puissances alliées annonçait la guerre froide qui diviserait l'Europe pendant quarante-cinq ans. La pierre d'achoppement était dans la définition même de la démocratie. Les pays qui s'étaient unis pour vaincre l'Allemagne appartenaient à deux camps, ennemis dans une guerre des idées. La situation ressemblait à celle de l'époque de Munich sauf que, cette fois, les Etats-Unis et la Grande-Bretagne étaient déterminés à ne pas céder devant la Russie soviétique.

Aux Etats-Unis, l'industrie devait opérer une vaste mutation après son immense effort de guerre. Se reconvertir vers une économie de paix en réintégrant les militaires démobilisés ne se faisait pas sans peine. Un combat virulent se déroulait au sein des syndicats et des entreprises pour décider qui les contrôlerait, en particulier dans les secteurs du charbon, de l'acier et des transports. Les représentants des syndicats des travailleurs et du patronat américains qui participaient aux travaux de la conférence de Mackinac aidaient à comprendre l'ampleur des problèmes que l'après-guerre posait aux Etats-Unis. Nous réalisons que les problèmes du monde sont souvent liés aux faiblesses de la nature humaine. Il en résultait une prise de conscience de la responsabilité et de la participation qui incombaient à chacun de nous.

Buchman comptait sur les Suisses pour apporter aux Français, aux Allemands et aux Italiens une nouvelle philosophie de vie qui leur permettrait de reconstruire l'Europe sur une base nouvelle. Il ne manquait aucune occasion de nous le rappeler. Lorsque le correspondant à Washington de la *Neue Zürcher Zeitung* vint passer une semaine à Mackinac, nous formulâmes pour la

première fois les objectifs que nous donnerions à notre action à notre retour au pays. Pour moi, ce sens de responsabilité à l'égard de l'Europe impliquait *hic et nunc* de commencer par m'intéresser aux Européens présents. « J'ai souvent prié Dieu de me donner un amour vrai pour mes amis. Or je découvre que l'amour grandit dans la mesure où, sortant de moi-même, je me donne aux autres. Plus je me donne, plus Dieu me donne l'amour dont j'ai besoin. »

Charles et Yvonne Ducommun nous quittèrent à la mi-octobre. Il était un ami de longue date. Nous avions milité ensemble dans la Ligue du Gothard. Issu de la gauche syndicale, il avait été nommé directeur du personnel du groupe Nestlé à Vevey. Son expérience lui avait apporté une vaste culture. Il était l'incarnation même du libéralisme de gauche. A son retour en Suisse, Charles décida de suivre son propre chemin, se détournant de ce qu'il avait entrevu avec nous. Il fit même circuler un rapport critiquant l'action que nous menions aux Etats-Unis. Ce fut un chagrin pour moi. Bien des années plus tard, il me demanda pardon avec humilité de son attitude d'alors.

Il est difficile d'évaluer ce qui s'est vraiment passé au cours des semaines passées à Mackinac. Une équipe internationale était en train de se souder par une expérience commune. Ce que l'on avait compris avec sa tête devait se réaliser dans le cœur en touchant jusqu'aux mobiles les plus profonds. Un jour, Peter Howard m'impressionna en s'excusant d'avoir eu une attitude froide et empreinte de supériorité lors de mon passage en Angleterre en décembre 1944. Ce n'est pas ce que j'avais ressenti mais je fus touché par son humilité. Plus tard, il reprit la question en présence de quelques-uns de ses compatriotes britanniques, comme s'il voulait montrer que son attitude était propre à eux tous. Pour travailler en équipe européenne, il fallait aussi reconnaître nos travers nationaux.

A fin octobre, Buchman décida d’emmener quelque deux cents personnes en Californie, afin de visiter en six semaines Detroit, Minneapolis, Seattle, Vancouver et San Francisco et aboutir avant Noël à Los Angeles. Moi, je partis pour New York afin d’accompagner Erich et Emmy Peyer qui retournaient en Suisse. Robert Hahnloser se trouvait à Minneapolis quand je reçus un télégramme de sa femme me priant de le prévenir de la mort subite de son père. Il reçut cette nouvelle avec calme et sérénité. Trois semaines auparavant il lui avait écrit afin de régler un différend qui les avait séparés. Le coeur en paix, il décida de ne pas rentrer et de continuer sa route vers la Californie.

Pour Hélène et pour moi, il n’était pas facile d’être séparés. « Au fond de mon cœur, j’ai un grand désir d’être de retour en Suisse pour Noël, avais-je écrit, afin d’être avec toi pour la naissance de notre enfant, mais je dois accepter que Dieu nous demandera peut-être le sacrifice de ne pas être ensemble à ce moment-là. » Après trois semaines passées entre New York, Boston et Washington, je pris donc le train pour rejoindre le gros de la troupe. De toutes les fibres de mon être, j’aurais désiré prendre la direction inverse. Les nouvelles arrivées de Suisse m’inquiétaient, d’autant plus que les caprices du courrier élargissaient l’attente entre les lettres. La mère d’Hélène avait subi une grave opération. Trudi avait fait une rechute de santé. Hélène, enceinte de huit mois, avait dû être traitée à l’hôpital pour une mauvaise sinusite. Plus la date de la naissance approchait, plus j’étais saisi d’angoisse à la pensée de ne pas être à ses côtés au moment de l’accouchement.

Le dimanche 23 décembre, le téléphone me réveilla à une heure du matin à l’hôtel Biltmore, à Los Angeles, pour m’annoncer la naissance de Jean-Pierre. Quel merveilleux cadeau de Noël! Ce n’est que le 26 que je pus obtenir une connexion

téléphonique avec la clinique de Lausanne où se trouvait Hélène.

Robert et moi nous mîmes en route pour l'Europe au début de janvier. Rien n'avait encore été décidé pour l'avenir. Trois options restaient ouvertes pour 1946 : une assemblée mondiale à Mackinac, un retour éventuel de Buchman en Angleterre, une rencontre en Suisse à la fin de l'été. Pendant une traversée houleuse sur le Queen Elisabeth encore aménagé pour le transport des troupes, nous avons mis au point un document pour préparer notre plan d'action.

A Londres, je retrouvai Clarita von Trott et ses deux filles. Pendant mon absence, elle avait passé plusieurs semaines à Berne avec Hélène. Celle-ci avait cherché à lui montrer que son mari n'était pas mort en vain et qu'un tel sacrifice ne pouvait que porter des fruits. Je rendis visite à Lord Lindsay, recteur du Balliol College où Adam von Trott avait passé deux ans comme boursier Rhodes. Les informations que je lui apportais sur l'action de son ancien étudiant dans la résistance allemande furent pour lui une révélation.⁸

L'Assemblée de l'Organisation des Nations-Unies qui avait vu le jour l'année précédente à San Francisco se tenait alors à Londres et nous eûmes l'occasion de rencontrer des délégués de différents pays. Il y fut décidé de garder à Genève le siège européen de l'Organisation et que New York en deviendrait le siège mondial.

Dans le train qui m'avait emmené de Los Angeles à New York, j'avais écrit à Hélène : « Tu aurais eu le cœur réchauffé par toute l'affection témoignée ces dernières heures par Frank et nos amis. Il a prié pour nous deux et nos enfants comme rarement je l'ai entendu prier. J'ai parlé tranquillement avec lui de la maison

⁸ Aujourd'hui, un nouvel auditorium, consacré à la mémoire de Adam von Trott, a été construit au Collège de Balliol, à Oxford.

de Berne et il a approuvé notre idée d'en faire une légation spirituelle. Jamais, je n'ai senti si profondément à quel point Frank est devenu un vrai père pour moi. C'est une relation filiale qui s'est créée insensiblement au cours de ces derniers mois. Voilà, j'ai le cœur gros en te racontant cela, mais où, au monde, existe-t-il une amitié semblable ? »

14. Mountain House

Après cinq mois d'absence, j'étais de retour à Berne et je faisais la connaissance de mon fils Jean-Pierre, âgé de deux mois, qui faisait la joie de toute la famille. Hélène avait vu s'accumuler des situations difficiles : l'opération de sa mère, une sinusite qui avait été pour elle l'occasion d'inaugurer l'usage de la pénicilline, la maladie de Trudi, la visite de Clarita von Trott... Elle avait surmonté tout cela avec courage, grâce à sa force intérieure.

Elle s'était aussi souciée de chercher une maison qui nous permettrait d'établir à Berne un lieu de rencontres sur le modèle de celui que nos amis Jack et Connie Ely animaient à Washington dans l'ancienne légation suisse. Une occasion nous fut bientôt offerte. Il s'agissait d'une demeure bernoise fin 19^e, pleine de charme. Nous pouvions la louer à un prix raisonnable, avec une option d'achat. L'Egelberg devint ainsi pendant cinq ans non seulement le foyer de notre famille mais une sorte d'ambassade, dont nous partagions la responsabilité avec les Peyer. Le livre d'hôtes de ces années contient près de deux cents signatures d'hommes d'Etat, de membres de gouvernement, d'officiers des forces armées, de patrons et de syndicalistes venus d'Europe et du monde entier.

Les relations entre les pays européens s'étant sensiblement améliorées au printemps 1946, une première rencontre d'après-guerre était prévue pendant les fêtes de Pâques à Interlaken avec un bon nombre de nos amis européens. Entre-temps, Frank Buchman m'avait informé de son intention de venir en Europe. Il

me demandait de trouver un endroit en Suisse où nous pourrions tenir une assemblée mondiale pendant les mois d'août et de septembre. Interlaken et le Bürgenstock, au-dessus du Lac des Quatre-Cantons, offraient de bonnes possibilités hôtelières, mais nous rêvions de créer en Suisse un centre comparable à celui de Mackinac. La mission que me confiait Buchman m'obligeait à agir rapidement et la pensée de 1943 me revenait à l'esprit : Caux est l'endroit.

Je me revois avec Hélène, le 8 avril 1946, arrêtant notre voiture devant le Caux-Palace, séduits par la beauté du site, impressionnés par l'immensité de ce château flanqué de tours, face aux Dents-du-Midi, surplombant le Léman. Il n'y avait pas âme qui vive alentour. Finalement, le vieux concierge se présenta. Il s'appelait Robert Auberson et il nous énuméra les péripéties de la maison au cours de la guerre. Réquisitionnée par l'armée, elle avait servi de camp d'accueil pour les équipages de l'aviation alliée contraints à atterrir en Suisse, puis pour les milliers de civils cherchant refuge dans notre pays. Après bien des vicissitudes financières, le Caux-Palace avait été repris par une banque de Montreux.

Le directeur local de la Banque Populaire Suisse fut intéressé par notre proposition de louer l'hôtel pour l'été mais aucune réponse ne pouvait nous être donnée avant la fin d'avril, car une société française envisageait de l'acquérir pour le démanteler et en récupérer le matériel qui pourrait être revendu. L'offre se montait à un million et quart. Nous étions mis au pied du mur : on ne pouvait pas louer, il faudrait acheter.

Fallait-il maintenir l'idée d'un centre permanent en Suisse? Je posai clairement la question à Frank Buchman dans une lettre datée du 11 avril et j'ajoutai que, si la réponse était positive, nous pourrions probablement trouver en Suisse la somme nécessaire à

cette acquisition. Pâques tombait cette année-là dans la seconde moitié d'avril. Nous étions à quinze jours de la rencontre qui s'organisait à Interlaken.

Ceux qui s'y retrouvèrent venaient surtout de Suisse mais nombreux étaient les Français. Des Allemands et des Italiens côtoyaient pour la première fois leurs ennemis d'hier parmi lesquels plusieurs officiers des forces alliées qui occupaient l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie.

Frank Buchman, qui venait de débarquer en Angleterre, me téléphona. Il me donna son accord sans réserve pour la création d'un centre permanent à Caux. Comme c'était ma conviction depuis plusieurs années, je m'engageai sans hésitation, quoiqu'avec une certaine anxiété, à rassembler les fonds nécessaires. Je me sentais quelque peu abasourdi en reposant le récepteur. J'avais l'impression que le cours de ma vie basculait une fois de plus.

Nous nous lancions dans une grande entreprise sans savoir où elle nous conduirait. Heureusement, les Hahnloser, les Peyer et les Mottu formaient une équipe soudée par des liens d'amitié et par un but commun que nous avons délibérément choisi. Les participants à la rencontre d'Interlaken soutenaient le projet. Il fallait se mettre au travail. Une première équipe se rendit à Caux pour examiner la situation. Le temps était froid et pluvieux. Le passage des réfugiés avait laissé le Palace dans un état lamentable. Le nettoyage et les réparations des lieux paraissaient une tâche insurmontable. Et pourtant, ceux qui participaient à cette visite renouvelèrent leur décision de se lancer dans l'entreprise avec courage.

Au début de mai, nous étions à Montreux pour une première négociation avec le directeur de la Banque Populaire Suisse, M. Brand. Le syndic de la ville, le directeur du chemin de fer des

Rochers-de-Naye, le rédacteur en chef du *Journal de Montreux* nous avaient donné leur appui. Tous désiraient voir revivre cette grande maison, dont la réputation mondiale avait attiré à Caux d'illustres voyageurs au temps de la Belle Epoque.

Nous nous trouvions en compétition avec les Français dont les options arrivaient à échéance le 6. Ce jour-là, Brand nous avisa que sa banque avait décidé de nous donner la priorité, mais que nous devrions verser immédiatement un acompte de cent mille francs avant même de fixer les termes définitifs du contrat d'achat. Hélène, qui avait reçu l'année précédente un certain capital de son père, offrit spontanément de prélever cette somme sur notre compte. Le 8 mai, je remettais le premier chèque à M. Brand. Et déjà, avant que nous ne lancions une campagne financière, six de nos amis avaient promis quatre cent cinquante mille francs.

A la mi-mai, une centaine d'amis venus de différents coins du pays se réunirent pour examiner comment récolter le reste de l'argent nécessaire. Ce fut une expérience inoubliable. Chacun désirait participer à la grande aventure qui commençait. Une famille renonça à construire un chalet, une autre vendit une maison. Il s'ensuivit un feu d'artifice de gestes généreux dont les plus touchants furent certains des dons les plus modestes accompagnés d'un mot d'encouragement.

Le 25 mai eut lieu la mise au point du contrat d'achat avec le directeur général de la Banque Populaire Suisse à Berne, M. Hadorn. Robert Hahnloser et moi avions préparé avec grand soin la présentation de notre dossier. Nous voulions montrer qu'il n'y avait pas de commune mesure entre une offre d'achat pour revendre le matériel en abandonnant l'immeuble comme une coquille vidée de sa substance et notre intention de faire de Caux un instrument de reconstruction morale et spirituelle de l'Europe.

La bonne volonté ne manquait pas, mais il n'est pas facile pour un banquier de renoncer à une partie d'une somme d'argent qu'il pourrait légitimement réclamer. Nous estimions que la banque devait faire un geste et participer ainsi à notre effort.

Après un long silence, Hadorn proposa le prix de un million cinquante mille francs, dont quatre cent cinquante mille payables à trente jours et le reste avant la fin de l'année. Nous devenions acquéreurs de deux hypothèques sur le Caux-Palace et de l'ensemble du capital de la Société immobilière de Caux, propriétaire de plusieurs autres bâtiments et de terrains.

Après cette entrevue, Robert vint déjeuner chez nous. Encore sous le coup des événements de la matinée, nous vîmes Trudi nous tendre son carnet d'épargne qui contenait ses économies accumulées franc par franc au cours des années. Elle aussi voulait contribuer à l'achat de la maison de Caux. Pour Robert et pour moi, ce geste, qui nous avait émus aux larmes, resta le symbole de la générosité sans limites de tous ceux qui avaient répondu à notre initiative.

Au début juin, appuyé par une équipe accourue de Suisse et d'Europe, Robert Hahnloser prit possession des locaux. Il fallait nettoyer, désinfecter, réparer les dégâts causés pendant la période de guerre. Les meubles et le matériel, mis à l'abri pendant la réquisition de l'armée, reprenaient leur place. En six semaines, une maison habitable émergeait des restes d'un passé glorieux. Le Caux-Palace reçut le nom de Mountain House, en parallèle avec Island House sur l'île de Mackinac et en hommage à tout ce que nous y avions appris.

A mi-juillet 1946, Mountain House était prête à offrir ses cinq cents lits pour la première conférence. Frank Buchman arriva de Londres avec une centaine de personnes qui l'avaient accompagné des Etats-Unis. Il fut reçu royalement par tous ceux

qui s'étaient donnés sans compter depuis des semaines pour préparer la maison. Après avoir rencontré les représentants des divers groupes nationaux, il s'enquit de la présence des Allemands. Dès la fin de la guerre, nous avons établi des contacts dans ce pays, nous avons reçu des Allemands à Interlaken et dans nos familles, mais aucun d'entre eux n'était présent ce jour-là. Grâce à l'intervention des autorités françaises d'occupation, les premiers Allemands arrivèrent à Caux en septembre.

Au cours des semaines qui suivirent, il fallut beaucoup improviser pour répondre au fur et à mesure à des besoins qui dépassaient de beaucoup la capacité des locaux et l'expérience fort limitée de notre équipe. A un rythme rapide, les larmes succédaient aux rires, les ombres à la lumière, l'enfer au paradis. Dans une séquence éprouvante pour tous, les journées commençaient très tôt et finissaient fort tard. Nous manquions de sommeil. L'esprit latin se heurtait au pragmatisme anglo-saxon. L'apprentissage était rude mais bénéfique pour chacun.

Quelque deux mille sept cents personnes provenant de trente pays participèrent à cette première conférence de Caux. Hommes politiques, parlementaires, industriels, chefs syndicalistes aux côtés de personnes ordinaires de tous milieux mettaient à l'épreuve une conception inspirée de la démocratie et s'enrôlaient dans la guerre des idées qui faisait suite à celle des armes. A la fin de l'été, fourbus, les nerfs à fleur de peau, nous étions heureux d'avoir vécu ensemble la naissance d'une équipe internationale intégrée, prête à s'investir en Europe et dans le monde.

L'hôtel Maria, situé derrière le Caux-Palace, nous fut proposé à l'automne par son propriétaire. Il n'avait pas été réquisitionné par l'armée pendant la guerre et offrait des facilités de logement qui éviteraient de devoir chauffer l'immense bâtiment pendant l'hiver. J'en parlai à mon beau-père, Emmanuel de Trey, qui

décida de l'acheter et d'en faire don à la Fondation suisse pour le Réarmement moral, nouvellement créée. Robert Hahnloser avait étudié les modifications que nécessitait une utilisation rationnelle des cuisines, des salles à manger et des salles de réunion de la grande maison. Plusieurs architectes se mirent au travail avec lui pour établir les plans des transformations. Le restaurant des glaces fut coupé dans sa hauteur, ce qui permit de créer une nouvelle salle à manger et un salon, tout en ménageant au-dessus une série de bureaux pour l'administration.

Alfred André, syndic de Morges, lui aussi architecte, fit reconstruire le hall d'entrée entièrement à ses frais. La grande cheminée, les dalles, les poutres qu'il y installa firent de cette entrée une somptueuse pièce de réception dans le style montagnard. Willy Brandt, ferronnier à Bulle, exécuta avec ses ouvriers et donna le grand lustre et les appliques qui l'éclairent.

Cependant, ce premier été avait déjà montré que Mountain House serait trop exigü pour recevoir tous ceux qui afflueraient du monde. Le Grand Hôtel de Caux, bâti une vingtaine d'années avant le Caux-Palace, offrait plusieurs centaines de lits supplémentaires. Il avait été racheté au moment de sa faillite par un groupe zurichois, dont l'entrepreneur Göhner était le chef de file. Karl Hochstrasser, directeur de la Migros au Tessin, négocia avec lui le rachat de ce bâtiment par la Société immobilière de Caux. L'hôtel Alpina, avec sa trentaine de chambres, et le Chalet de la Forêt furent acquis à la même époque, ce qui mettait à la disposition de nos conférences l'ensemble des possibilités d'accueil du petit village de Caux.

Le coût des investissements avait pratiquement triplé depuis la décision d'acheter le Caux-Palace. Je ne pouvais contenir une certaine anxiété en me demandant comment nous allions financer toutes ces dépenses d'autant plus qu'un vaste programme se

développait aussi en dehors de Caux. L'Allemagne restait au centre de nos préoccupations. En février 1947, l'aumônier des étudiants de l'université de Tübingen, Hans Stroh, organisa une rencontre de plusieurs jours à Herreweghe, en Allemagne, avec une cinquantaine de personnes. Il désirait les informer de ce qu'il avait trouvé à Caux et les inciter à soutenir l'action que nous avions entreprise avec Frank Buchman. Théo Bovet, médecin et psychologue lausannois, participa à cette rencontre ainsi que Guy von Hahn, récemment libéré d'un camp allié près de Rome.

Eugen Gerstenmaier proposa aux Peyer, aux Hahnloser, à Hélène et moi de venir préparer une délégation allemande pour la conférence prévue à Caux en été 1947. La liste des invitations fut mise au point avec l'aide de Hans Schönfeld, du Conseil œcuménique des églises à Genève. La Fondation suisse pour le Réarmement moral donnait une garantie de prise en charge financière à la police fédérale des étrangers qui octroyait les visas d'entrée. Mais il fallait en plus la permission des autorités d'occupation alliées pour sortir d'Allemagne. Kenaston Twitchell, gendre du sénateur américain Alexander Smith, réussit à débloquer cette situation grâce à ses relations au plus haut niveau à Washington et à Londres.

Au milieu des ces innombrables activités, le déménagement de notre famille à Berne s'est passé sans trop de difficultés. Après l'aménagement de Caux, celui d'une petite famille dans un nouveau logement devait être aisé. Cependant, la vie communautaire que nous voulions développer entre nous posa quelques problèmes. J'étais accaparé par tant de personnes et tant de questions à résoudre que je ne prenais pas suffisamment de temps pour inclure Hélène dans toutes mes décisions. Nous étions dans notre septième année de mariage et, pour la première fois, nous peinions à trouver l'unité nécessaire pour agir en commun.

15. François et Nicolas

La chapelle catholique de Caux, construite à l'initiative des hôtels, appartenait à la Société immobilière que nous avons acquise. Nous nous sommes donc assuré auprès du curé de Montreux que la messe y serait célébrée pendant nos conférences.

Quelques mois auparavant, alors que j'étais aux Etats-Unis, j'avais reçu la nouvelle que l'abbé Charrière avait été appelé à la tête du diocèse de Fribourg, Lausanne et Genève. Cette nomination m'avait rempli de joie et d'un sens de promesse. Je pris donc contact avec lui au cours de l'hiver et une convention fut établie réglant l'utilisation de la chapelle de Caux.

L'amitié personnelle qui me liait à l'évêque depuis plusieurs années me permettait de maintenir des liens confiants avec lui. Il s'intéressait vivement à ce que nous entreprenions et me donnait de judicieux conseils pour le développement de notre travail dans les pays catholiques, particulièrement en France et en Italie. En janvier 1947, il me demanda de venir le voir à Fribourg. Il avait été surpris par une décision de la hiérarchie catholique anglaise qui interdisait aux catholiques de collaborer avec le Réarmement moral. Le secrétaire privé du cardinal Griffin, archevêque de Westminster, avait demandé auparavant quelques renseignements à Fribourg et Mgr Charrière avait transmis une appréciation positive du Réarmement moral, en priant le cardinal d'agir avec prudence et de ne pas prendre de décision prématurée.

A la suite de la déclaration des évêques anglais, Mgr Charrière avait écrit une lettre à Rome relatant ses relations cordiales avec

Caux et insistant sur le fait que le Réarmement moral avait mis à sa disposition la chapelle de Caux selon un contrat favorable à l'Eglise catholique. Pour Mgr Charrière, la décision de la hiérarchie anglaise nuisait aux intérêts à long terme de l'Eglise romaine. En qualité d'évêque du lieu, il espérait que la décision pourrait être renversée.

Il me communiqua la réponse reçue de Mgr Tardini, sous-secrétaire d'Etat. La prise de position anglaise compliquait la situation et le dossier était envoyé pour étude à la Congrégation du Saint-Office. Mgr Charrière pensait qu'on avait voulu mettre le Vatican devant un fait accompli. Sachant que quelques-uns d'entre nous devions aller à Rome, il avait préparé des lettres d'introduction pour les deux sous-secrétaires d'Etat, Mgr Montini et Mgr Tardini, et pour Mgr Ottaviani, préfet de la Congrégation du Saint-Office.

Nous nous mîmes en route quelques jours plus tard, Hélène et moi, Robert Hahnloser et Théo Spoerri, pour rejoindre Frank Buchman qui se trouvait en Italie depuis trois mois. A Rome, je retrouvai le chanoine de Bavier, ainsi que le comte Lovera de Castiglione, que je n'avais pas revus depuis 1940.⁹ Frank Buchman venait à Rome avec le désir de rencontrer Pie XII. Il croyait sincèrement qu'une telle entrevue pourrait dissiper le malentendu qui s'était élevé avec la hiérarchie anglaise. Il me dissuada d'agir selon les directives de Mgr Charrière car il voulait suivre sa propre stratégie pour obtenir une audience avec le pape. Les avenues qu'il désirait suivre se révélèrent cependant sans issue.

Je revins en Suisse avec mes trois lettres d'introduction dans la

⁹ Le chanoine de Bavier était procureur de l'Abbaye de St-Maurice auprès du Saint-Siège.

Le comte Carlo Lovera di Castiglione portait le titre de Chambellan du pape.

poche. Avec une certaine appréhension, je retournai voir Mgr Charrière à Fribourg. Il me dit avoir beaucoup prié pour nous pendant notre visite à Rome. Il avait reçu une excellente lettre d'un père jésuite que nous avons rencontré chez le comte Lovera et qui lui disait son intention de venir à Caux. Mgr Montini lui avait adressé une note aimable disant qu'il se réjouissait de nous recevoir.

Le pape devait présider à la canonisation de Nicolas de Flue et Mgr Charrière m'invita à participer à la cérémonie prévue en mai. Il proposa de me faire rencontrer certaines personnes à ce moment-là. Je lui fis part de l'intention de Frank Buchman d'être lui aussi à Rome avec un groupe de ses amis et il offrit de nous procurer des places à Saint-Pierre. Il semblait ravi de penser que nous assisterions à ce grand événement.

Entre-temps, je partis avec les Peyer et Lucie Perrenoud pour une cure à Montecatini, près de Florence, car la tension des cinq années précédentes avait beaucoup éprouvé ma santé. Nous avons trouvé un hôtel agréable où nous comptons passer quelques semaines de repos complet. Après quelques jours de tranquillité, nous vîmes arriver Frank Buchman avec plusieurs de ses collaborateurs. Le repos fut donc de courte durée, car la présence de cette équipe mettait mon cerveau à contribution avec beaucoup d'intensité.

Je passais des heures en tête à tête avec Frank pour lui tenir compagnie et bavarder avec lui. «Frank a tellement besoin de vraie amitié et non pas seulement d'admiration ou de déférence, écrivais-je à Hélène. Je doute un peu que certains de nos amis lui donnent ce dont il a besoin.» Deux jours plus tard: «Je dois trouver une indépendance et une liberté à l'égard de ce que pense Frank. S'il dispose, sous beaucoup d'aspects, de qualités tout à fait exceptionnelles, il y a certaines choses que je ne dois pas

justifier, ni accepter, car cela n'est bon ni pour lui, ni pour moi, ni pour les autres... Frank a aussi besoin qu'on lui dise la vérité à son sujet. Si nous ne le faisons pas, personne n'osera le faire. Que puis-je faire ou dire, moi qui ai tout à apprendre de lui et qui déçois les autres bien plus qu'il ne le fait? C'est vrai, mais cela ne justifie pas que je cesse de lutter, alors qu'à toute autre personne j'aurais le courage de dire ce que je sens. Sa cour le protège trop de certaines secousses qui seraient salutaires et nécessaires. »

Je retrouve aussi ces phrases : « Si l'on dit toujours oui à ce que Frank propose ou suggère, c'est facile, mais dès que l'on ne dit pas oui, c'est compliqué. J'ai été souvent triste ces dernières semaines en pensant à ceux qui entourent Frank. Peut-être existe-t-il en moi certains points qui m'aveuglent mais j'ai tout de même l'impression que Frank est gâté par son entourage et qu'il n'a plus une vie normale. »

Pendant ces semaines à Montecatini, je me préparais au pèlerinage que nous comptons faire à Assise, en route pour Rome. Je lisais la vie de saint François écrite par saint Bonaventure. Ce qui me bouleversait, c'était la perfection de son imitation de notre Seigneur Jésus-Christ et, en même temps, son humanité et sa simplicité de vie. Dix ans plus tôt, j'avais voulu visiter Assise avec des amis genevois de Zofingue. Ma mère m'avait alors décidé d'aller à Birmingham, ce qui avait orienté ma vie dans une nouvelle direction. Ce pèlerinage procédait d'un esprit bien différent: je venais demander à saint François de m'aider à renouveler mon amour pour Jésus-Christ.

Une lettre écrite à la veille de mon arrivée à Assise montre combien j'étais encore tourmenté par mes relations avec Frank Buchman: « Je passe de l'admiration béate à la critique la plus âpre. Je me demande si il n'est pas de ces hommes dont la personnalité hypnotise ceux qui sont proches de lui. Je l'aime de

tout mon cœur et je voudrais tout faire pour faciliter sa mission et pourtant je vois aussi ses fautes et cela me retient. » Un incident m'avait en fait marqué. La semaine précédente, Buchman avait fait irruption dans ma chambre à neuf heures du soir en exprimant sa colère contre Vittorio Pons¹⁰. Il avait fallu que je signe un télégramme qu'il avait préparé pour lui que je trouvais dur et injuste. Pourquoi n'avais-je pas eu le sens de la mesure et attendu au lendemain pour prendre une décision? Pourquoi n'avais-je pas eu la force de retenir Frank? Est-ce que je me laissais manipuler par lui ou Jésus-Christ avait-il le dernier mot dans ma vie ? Déjà au cours des semaines précédentes, j'avais eu le sentiment que mon esprit d'indépendance faisait souffrir Frank et qu'il aurait voulu m'avoir en quasi-permanence auprès de lui. J'étais pourtant certain que Dieu ne voulait pas que je devienne un *beni-oui-oui*.

Après une journée passée à Pérouse, les Peyer, Lucie Perrenoud et moi traversâmes la plaine du Tibre avec un esprit de pèlerin pour gagner la cité du plus grand des saints. Les mûriers enserrés dans les vignes, les oliviers aux reflets argentés, les blés encore vert tendre en ce début de mai, la paix de ces collines, ce grand jardin qu'on contemple à l'infini pour n'y voir qu'ordre et mesure, tout cela emplissait mes yeux. Mon cœur était lourd d'attente à l'orée de ces jours de retraite que nous allions passer là-bas. Le séjour à Assise fut marqué d'une expérience spirituelle qui s'inscrivait dans la continuité de celle que j'avais éprouvée à Genève dans la cathédrale Saint-Pierre, en 1933.

Le 12 mai, nous étions à Rome pour la canonisation de Nicolas de Flue. Frank Buchman était accompagné d'une trentaine d'amis. Mgr Krieg, aumônier de la Garde suisse, me remit les

¹⁰ Vittorio Pons, que nous avons connu en Suisse pendant la guerre, est devenu par la suite le secrétaire général de l'Union pan-européenne et, à ce titre, proche collaborateur du comte Richard Coudenhove-Kalergi.

billets promis par Mgr Charrière, obtenus par privilège de la Secrétairerie d'Etat. Le commandant de la Garde suisse avait organisé une réception à la veille des cérémonies et je réussis à en arracher Mgr Charrière juste à temps pour l'amener au Grand Hôtel rencontrer Frank Buchman. Ce dernier était entouré du Père Boyer, du Comte Lovera di Castiglione, de Louis Boucquey, de John Caulfield et du baron Eugen von Teuber.

Mgr Charrière exprima son appui sans réserve à l'action entreprise à Caux. Il avait décidé de désigner un aumônier pour desservir la chapelle et de présenter au Saint-Père et à Mgr Montini un rapport sur nos activités. Frank Buchman fut conquis par l'évêque. Chacun avait l'impression que, pour la première fois dans l'histoire, l'Eglise catholique tendait la main à un mouvement qui n'était pas sorti de son sein.¹¹

La cérémonie devait être la plus importante organisée à Saint-Pierre depuis le couronnement du pape en 1939. Six mille Suisses avaient fait le voyage de Rome. Nicolas de Flue incarnait à leurs yeux le meilleur de notre pays. Paysan, père de famille, citoyen responsable, il avait su rétablir la paix à la Diète au moment où une guerre civile menaçait. Les places attribuées à notre groupe ne pouvaient être meilleures. La Secrétairerie d'Etat nous avait placés au centre de Saint-Pierre, dans une tribune juste au-dessus du maître-autel.

La splendeur, la variété et la richesse des couleurs, de la musique et des rites nous prirent le cœur. La basilique s'illumina de centaines de candélabres dès huit heures. D'immenses draperies rouges brodées d'or garnissaient les murs. Au fond de

¹¹ Dix ans plus tard, Mgr Montini, devenu archevêque de Milan, accueillit publiquement Frank Buchman et un groupe de ses amis lors de la messe du Nouvel-An 1956 puis, en privé, dans la cour du palais épiscopal. En juin 1963, il fut élu pape et prit le nom de Paul VI.

l'abside pendait une grande tapisserie ornée des armes de la Suisse, du canton d'Unterwald, de la commune de Sachseln et de la famille de Flue. A droite et à gauche, contre les piliers, d'autres tapisseries illustraient des scènes de la vie de Nicolas.

Précédé du cortège des représentants des cantons catholiques, le pape, porté sur la sedia gestatoria, fit son entrée, passa à quelques mètres de notre tribune, puis monta sur son trône au fond du chœur. La cérémonie dura quatre heures, tout d'abord la proclamation de la canonisation, puis la grand'messe pontificale.

Ce jour-là, la prière de Nicolas de Flue devint mienne:

*Mon Seigneur et mon Dieu,
ôte de moi tout ce qui me sépare de Toi.
Mon Seigneur et mon Dieu,
donne-moi tout ce qui me rapproche de Toi.
Mon Seigneur et mon Dieu,
arrache-moi à moi-même et me donne tout entier à Toi.*

Depuis quelques années, la lecture de la vie des saints avait nourri mon esprit et la chaleur des rites de l'Eglise catholique attirait mon cœur et mes sentiments. L'Imitation de Jésus-Christ, que j'avais reçue des mains de Roger Faure en 1937, donnait un aliment quotidien à ma foi. J'avais également acheté un missel pour me permettre de suivre la lecture des Ecritures avec l'ensemble de l'Eglise.

C'est à cette époque que j'ai sérieusement considéré de rejoindre l'Eglise catholique, sans jamais prendre une décision définitive. Toute ma vie j'ai été un compagnon de route, fidèle à l'Eglise romaine, me sentant plus à l'aise dans sa spiritualité que dans celle que le destin de ma naissance au sein d'une famille protestante genevoise m'avait imposée. Pourquoi n'ai-je pas franchi le pas ? Il y avait en moi l'espoir, peut-être insensé, que

l'Eglise chrétienne pourrait retrouver son unité. La désintégration de l'Eglise au cours des siècles me paraissait en contradiction avec tout l'enseignement de Jésus. Les facteurs humains et politiques me semblaient avoir joué un rôle prépondérant lors de la sécession de l'Eglise d'Orient et lors de la rupture de l'Eglise d'Angleterre et de la Réforme protestante. Un rassemblement des branches éparses de la chrétienté m'apparaissait plus important que la question de mon allégeance à l'une ou l'autre de ces branches.

16. La France et l'Allemagne

A notre retour en Suisse, la première étape des travaux d'aménagement de Mountain House arrivait à son terme. L'inauguration du Grand Hôtel coïncida avec l'ouverture de la session de 1947. Nous disposions maintenant de trois bâtiments et, au cours de l'été, Français, Allemands et Italiens affluèrent. Simplement, humblement, sans bruit, la réconciliation de l'Europe s'amorçait dans le cœur de ceux qui avaient le plus souffert de la guerre.

Clarita von Trott passa une bonne partie de l'été avec nous. Un collègue français, Maurice Nosley, avait invité à Caux la secrétaire des Femmes socialistes de France. Députée de Marseille à l'Assemblée constituante, elle avait milité dans la résistance et son fils avait été torturé par les Allemands. Pour Irène Laure, tous les Allemands étaient assimilés à l'ennemi héréditaire auquel elle vouait sa haine. Sa rencontre avec Clarita l'obligea à revoir sa position. Face à une victime allemande d'Hitler, sa haine n'avait plus de sens. Après une lutte intérieure intense, elle décida d'abandonner son ressentiment. Elle demanda publiquement pardon aux Allemands présents en annonçant qu'elle se consacrerait dorénavant à la réconciliation de l'Europe.¹²

Parmi les quelque cent vingt Allemands qui séjournèrent à Caux cet été-là, plusieurs avaient appartenu à la résistance

¹² Cf. Jacqueline Piguet, *Pour l'amour de demain - l'histoire d'Irène Laure*, Caux Edition, 1985.

allemande. Hans Lukaschek, ancien gouverneur d'une province orientale, avait collaboré avec le comte von Moltke, fondateur du cercle de Kreisau. En 1949, il devint membre du gouvernement Adenauer. Hans Peters, professeur de droit à l'université de Berlin, avait été un homme de liaison entre la résistance et les milieux catholiques. Il participa à la rédaction d'une brochure intitulée *Es muss alles anders werden (Tout doit changer - tout peut changer)* qui présentait le message de Caux. Elle fut diffusée à des millions d'exemplaires dans les quatre zones d'occupation.

L'évêque luthérien Theophil Wurm, de l'Eglise évangélique du Wurtemberg, avait milité au sein du groupe de résistance de Peter Yorck von Wartenburg, lié au cercle de Kreisau. Le diplomate Hans von Herwarth, avait été en poste à Moscou avec l'ambassadeur Fritz Dietlov von der Schulenburg qui fut exécuté à la suite de l'attentat du 20 juillet 1944. Lui-même avait échappé miraculeusement à la purge. Epruvé dans sa santé, il vint se reposer quelques semaines à Pierraz-Portay chez mes beaux-parents. Barbara, la veuve de Hans Berndt von Haefen, le camarade d'Adam von Trott qui fut exécuté avec lui, passa également une partie de l'été à Mountain House.

Le secrétaire général des Syndicats patronaux du nord de la France participa à la conférence de 1947. Avec sa carrure de boxeur poids lourd juchée sur des jambes courtes, il se dégageait de Robert Tilge une impression de force irrésistible. Mais derrière cette puissante façade, se cachait un caractère sensible, un coeur de croyant. Il mobilisa patrons et ouvriers afin de résoudre les conflits qui sévissaient dans l'industrie. A son initiative, une rencontre fut organisée en novembre dans la station balnéaire du Touquet. Elle marqua le départ d'une action en profondeur qui modifia le comportement de certains patrons et contribua à créer un nouvel état d'esprit dans les relations industrielles.

Une commission sénatoriale américaine, qui était venue en Europe pour se rendre compte de la situation et faire des recommandations au président Truman, passa plusieurs jours à Caux. Dans son rapport, le sénateur Bridge fit état de ce que lui et ses collègues y avaient trouvé : un effort parmi les nations européennes en vue de renouer les liens rompus par les hostilités.

De nombreux amis suisses continuaient à soutenir Caux sans relâche, mais les fonds récoltés ne suffisaient pas. Une seconde étape de travaux d'aménagement avait été entreprise sous la direction de Robert Hahnloser. L'ancienne salle de bal de l'hôtel fut transformée en théâtre avec une scène entièrement équipée pour l'éclairage et les changements de décors. Au printemps 1948, nous devions une somme importante à la Banque Populaire Suisse. Un groupe se réunit pour examiner la situation. Hélène eut alors la conviction de donner le reste du capital reçu de son père. Ce pas dans l'inconnu ne fut pas facile pour nous et mon beau-père prit mal notre décision. Il nous retira tout appui financier pendant plusieurs années.

L'Europe traversait à nouveau une période dangereuse. L'automne précédent, Staline avait fait convoquer à Varsovie les chefs des partis communistes français et italien, Maurice Thorez et Palmiro Togliatti, qui furent priés de provoquer des troubles dans leurs deux pays au moment où se réuniraient à Londres les ministres des Affaires étrangères des quatre grandes puissances. En France, la Confédération générale du Travail (CGT), d'obédience communiste, exclut Léon Jouhaux de son sein, provoquant la scission de Force Ouvrière. En Italie, le parti communiste espérait faire basculer le pays en gagnant les élections générales. A Prague, un coup d'Etat fit passer la Tchécoslovaquie dans le camp soviétique. La défenestration du ministre des Affaires étrangères Jan Masaryk suscita une grande

émotion dans le monde. Le blocus de Berlin imposé par les Soviétiques consacra la rupture entre l'URSS et ses partenaires de l'alliance dirigée contre Hitler. La guerre allait-elle éclater à nouveau? Tous les ponts étaient rompus entre l'URSS et les Etats-Unis. Le rideau de fer tomba, coupant le monde en deux. La guerre froide s'installa.

Caux ouvrit ses portes pour un troisième été au moment où le programme d'aide économique à l'Europe préparé par le secrétaire d'Etat George Marshall, était adopté par le président Truman. Des délégations affluèrent non seulement d'Europe, mais d'Amérique, d'Asie et d'Afrique. Caux prenait une dimension mondiale.

Konrad Adenauer, qui devint chancelier de l'Allemagne fédérale l'année suivante, arriva avec plusieurs membres de sa famille. Une amitié durable se noua entre eux et plusieurs de nos amis, notamment Erich et Emmy Peyer.

En automne, les ministres-présidents de Bavière, du Wurtemberg et de Rhénanie invitèrent Frank Buchman à se rendre en Allemagne avec une équipe internationale. Une caravane d'autocars partit de Suisse pour un pays qui était encore ravagé par la guerre. Elle transportait la troupe d'une revue musicale mise en scène aux Etats-Unis *The Good Road (La bonne Route)* dont faisaient partie mon frère Daniel et Pierre Spoerri, le fils de Théo.

A la suite de représentations de la revue dans les principales villes, une action fut entreprise dans l'industrie et les mines de la Ruhr qui allait transformer l'équilibre politique de cette région stratégique de l'Europe. Irène et Victor Laure avec leur fils Louis sillonnèrent les trois zones d'occupation alliées. Ils se rendirent à Berlin pendant le blocus pour rencontrer les responsables du parti socialiste et des syndicats. Avec leur message de réconciliation

entre la France et l'Allemagne, ils encourageaient la renaissance de la démocratie pour remplacer les ruines morales et physiques laissées par la guerre.

Quant à moi, je retrouvai à Düsseldorf Herbert Blankenhorn que je n'avais pas revu depuis 1943. Il avait échappé de manière miraculeuse à la purge de 1944 et travaillait comme conseiller diplomatique de Adenauer.

17. L'histoire d'un fiasco

Depuis des années, Frank Buchman avait la conviction que l'industrie cinématographique pourrait devenir le vecteur d'une renaissance spirituelle et il entretenait des contacts à Hollywood. A Londres, il avait rencontré un producteur de films qui avait été enthousiasmé par *La bonne Route*. Personnalité attachante d'origine hongroise, Gabriel Pascal avait un sens aigu de l'observation. Il portait des jugements à l'emporte-pièce qui révélait une claire conception des choses.

Buchman s'appliqua à obtenir de lui qu'il dirige le tournage de *La bonne Route* pour en faire un film en couleurs. Il proposa à Paul Misraki, qui avait déjà composé la musique du choeur principal de compléter celle des chansons. Gabriel Pascal semblait acquis au projet. Il parlait déjà de produire un chef d'oeuvre qui inspirerait une renaissance du septième art. On envisageait de commencer les prises de vues au printemps, à Rome.

Frank Buchman me proposa de créer en Suisse une société qui assurerait le financement et la distribution du film. Il pensait que mon beau-père pourrait en présider le conseil d'administration. Selon Gabriel Pascal, le film coûterait un à deux millions de francs suisses et sa distribution en rapporterait dix à quinze. Les entretiens que nous avons eus avec lui à Londres m'avaient convaincu que le succès dépendrait entièrement de ses propres contacts dans les milieux du cinéma tant aux Etats-Unis qu'en Angleterre. Cela m'apparaissait la condition sine qua non d'une collaboration avec lui.

Or Frank Buchman invita Gabriel Pascal et sa famille à passer les fêtes de Noël à Caux avec lui et une cinquantaine de ses amis.¹³ Après quelques jours, telle une comète, le producteur disparut à l'horizon. Mais Buchman, sans doute encouragé par quelques amis, décida de poursuivre. On décida de tourner *La bonne Route* à Lausanne. Emmanuel de Trey fit des démarches auprès de Gamma-Films qui suggéra de louer la grande halle du Comptoir Suisse pour y établir un studio de tournage. Une équipe de techniciens fut recrutée à Hollywood et en Angleterre afin de compléter celle de Gamma-Films. Les prises de vues se firent en juin et juillet et l'Orchestre de la Suisse romande enregistra la musique de Paul Misraki au Victoria Hall à Genève.

Malgré les efforts de chacun, ce projet insensé tourna au fiasco. Pourtant, ceux qui avaient participé de près ou de loin à cette entreprise avortée n'ont pas oublié dans quel esprit d'aventure elle avait été engagée. Plus de trente ans après, j'ai rencontré à Los Angeles David Forrest, l'éminent technicien de Hollywood. Il avait gardé des mois passés à Lausanne un souvenir lumineux. A l'époque, il avait habité avec plusieurs autres techniciens dans la campagne de Pierraz-Portay.

Frank Buchman ne se tenait cependant pas pour battu. Il prit contact avec le producteur français Abel Gance et lui proposa de tourner le film sur un nouveau scénario écrit par deux de ses proches collaborateurs, Bunny Austin et John Caulfield. Ce projet fut lui aussi abandonné avant d'avoir connu un début de réalisation. Le film ne vit jamais le jour.¹⁴

¹³ Gabriel Pascal arriva en fait à Caux avec sa jeune concubine et la mère de celle-ci, ce qui ne manqua pas de créer quelque embarras parmi ceux qui étaient chargés de l'attribution des chambres.

¹⁴ Le tournage manqué de *La bonne Route* se révéla par la suite un coup d'essai qui permit la production de plusieurs longs métrages dont *Le Couronnement de ma Vie*, *Hommes du Brésil*, et *Liberté*.

Les dizaines de jeunes de divers pays qui, après avoir formé la troupe du spectacle, avaient participé à la préparation du film se trouvèrent démobilisés. Roger Hicks, l'un des plus anciens compagnons de Buchman, proposa de les garder à Caux et de leur donner une formation plus complète. Ainsi naquit l'idée du "Collège universitaire de la Bonne Route" avec un statut légal en Suisse. Malheureusement, il se créa bientôt autour de Roger Hicks une clique de jeunes qui voulut imposer sa propre loi à Mountain House. Les jeunes furent dispersés dans différents pays et la structure du collège fut abandonnée à la suite d'une intervention énergique de Buchman. Quant à Roger Hicks, il fut envoyé en Inde, un pays qu'il connaissait bien pour y avoir vécu pendant plusieurs années.¹⁵

Le 1^{er} novembre 1949, notre fille Anne-Marie naissait à Lausanne. Quelques jours plus tard, j'écrivais à Hélène alors que j'étais en voyage pour lui exprimer ma reconnaissance infinie pour avoir suggéré que nous donnions à notre troisième fille le nom qui me rappelait mon premier grand amour interrompu par la mort: « Par ta délicatesse et l'intensité de ton amour, tu as su guérir en moi tout ce qu'il y avait de blessures au fond de mon cœur. »

¹⁵ Roger Hicks confia plus tard au rédacteur de cette note qu'une fois arrivé en Inde, il avait été tenté d'abandonner son engagement spirituel et de se rendre à ses penchants. Là, seul avec lui-même, il avait décidé de reprendre le flambeau. Au cours des deux années qui suivirent, il prépara une visite de deux cents personnes sous la conduite de Buchman dans diverses provinces indiennes dont les répercussions se font encore sentir aujourd'hui. (cf. Garth Lean, *Frank Buchman A Life*, Constable, London, 1985, pp. 409-422.)

18. Un dîner avec Robert Schuman

Un soir de mars 1949, Louis et Nanette Boucquey m'invitèrent à dîner dans leur maison de Saint-Cloud, près de Paris. Louis Boucquey exploitait une brasserie à Lille et, au hasard d'un voyage entre cette ville et Paris, il avait rencontré le président Robert Schuman et il l'avait captivé en lui racontant l'influence que les rencontres du Touquet avaient eue sur les relations industrielles dans le nord de la France. Il désirait le recevoir chez lui en compagnie de sa famille et de quelques amis. En plus de ses fils Omer et Denis, de sa fille et de son beau-fils, Boucquey avait convié deux industriels qui étaient eux aussi des pionniers de la concertation sociale, Omer Gourlet, directeur général de Courrières-Kuhlmann, et Robert Carmichael, président de l'industrie française du jute.

Le dîner dura trois heures. Omer Gourlet rentrait d'un voyage d'affaires dans la Ruhr et d'emblée la conversation s'engagea sur la nécessaire collaboration avec l'Allemagne. Très détendu, Schuman parla du Pacte Atlantique qui avait besoin de trouver un contenu positif qui ne pourrait être que le fruit d'un changement dans la manière de vivre du monde occidental. Le plan Marshall permettait la reconstruction économique de l'Europe, le Pacte Atlantique donnait une cohésion à l'Occident dans les domaines politique et militaire. Il fallait aussi toucher les masses de l'Europe et les gagner à une conception démocratique de la vie. L'influence des intellectuels de gauche sur la pensée des Français l'inquiétait car ils soutenaient implicitement le communisme.

Un an auparavant, Frank Buchman avait eu un court entretien avec Schuman au gré d'un passage à Paris. « Trop court! selon Schuman. Il m'a fait une grande impression. » Louis Boucquoy lui fit part de notre désir qu'il préface, pour le public français, le recueil des discours de Buchman *Refaire le monde*. « Je ne sais pas si j'en suis digne, répondit-il. Je n'ai pas encore franchi le rubicon, mais j'accepte. » Ce n'est qu'un an plus tard que Schuman me fit parvenir le texte qui honorait sa promesse. Un coup de froid l'ayant retenu au lit, il avait pu lire le livre et écrire un texte concis qui continue à être cité: « S'il s'agissait d'un nouveau plan de salut public ou d'une doctrine s'ajoutant à d'autres, je demeurerais sceptique. Mais ce que le Réarmement moral nous apporte, c'est un état d'esprit mis en action... Ce qui est nouveau, c'est une école où s'apprend, par une sorte d'initiation réciproque, le comportement pratique envers les hommes... »¹⁶

Nous préparions pour le mois de juin 1949 une conférence à Caux qui devait offrir à des hommes d'Etat européens une occasion de se rencontrer en dehors des contacts officiels. Schuman accepta d'emblée notre invitation à y participer et réserva la première semaine de juin.

Quelques jours plus tard, j'eus l'occasion de m'entretenir pendant une heure avec Konrad Adenauer, venu à Berne pour s'adresser à un groupe de parlementaires. Il présidait alors l'Assemblée constituante allemande. Il désirait revenir à Caux avec toute sa famille comme il l'avait fait l'année précédente. En fin de compte, ni lui, ni Schuman ne purent venir cette année-là. Schuman fut retenu à Paris par la conférence des ministres des

¹⁶ Président du Conseil des ministres de novembre 1947 à juillet 1948, Schuman était alors ministre des Affaires étrangères, poste qu'il conserva jusqu'en janvier 1953.

Affaires étrangères des quatre Grands, et Adenauer en Allemagne par la préparation des élections du Parlement, qui allaient avoir lieu en septembre. La conférence de l'été 1949 connut néanmoins une grande affluence. Caux débordait et certains participants durent descendre chercher des lits à Glion et Montreux. Je crois ne pas me tromper en écrivant qu'au cours de cette année, le nombre des nuitées atteignit le record absolu dans l'histoire du centre de Caux.

En octobre, Louis Boucquey invita Robert Schuman à dîner chez lui avec Frank Buchman et quelques amis de Caux. Fatigué et découragé, Schuman s'épancha. Il désirait se retirer de la vie politique. Il sentait pourtant qu'il avait devant lui la tâche essentielle de sa vie : mettre fin à l'antagonisme séculaire qui séparait la France de l'Allemagne.

Jean Monnet préparait dans le plus grand secret un projet qui prévoyait d'établir une autorité commune sur la production du charbon et de l'acier en Europe. Schuman comprit immédiatement l'aspect créateur de ce plan. Avant de le présenter à ses collègues, les ministres occidentaux des Affaires étrangères, il désirait consulter Konrad Adenauer en dehors de la voie diplomatique habituelle. Dans le plus grand secret, il envoya un de ses collaborateurs à Bonn avec le projet auquel il avait joint une lettre personnelle. Le précieux pli fut remis à un des membres du cabinet de Adenauer qui se trouvait être Herbert Blankenhorn, le diplomate que j'avais bien connu à Berne pendant la guerre et qui m'avait introduit dans le milieu de la résistance à Hitler.

La réponse positive du chancelier fut transmise à Paris alors qu'une séance du gouvernement français allait se terminer. Les ministres se rassirent et Robert Schuman présenta son plan. Dans son préambule, la déclaration française commençait par ces mots : « L'Europe ne se fera pas d'un coup, ni dans une construction

d'ensemble. Elle se fera par des réalisations concrètes créant une solidarité de fait. Le rassemblement des nations européennes exige que l'opposition séculaire de la France et de l'Allemagne soit éliminée : l'action entreprise doit toucher au premier chef la France et l'Allemagne. »¹⁷

Ces événements mirent la France et l'Allemagne sur la voie du retournement historique de leurs relations, et marquèrent d'un sceau indélébile l'histoire de l'Europe.

¹⁷ Robert Schuman vint à Caux les 12 et 13 septembre 1953, après avoir quitté le Quai d'Orsay. (Cf. Garth Lean, op. cit. p. 382.)

19. Tragédie personnelle et menace planétaire

En mars 1950, Frank Buchman, en séjour à Rome, demanda à Robert Hahnloser et à moi de le rejoindre pour parler de nos projets pour Caux. Robert se trouvait à Zurich, moi à Berne, et nous devions nous retrouver à Lugano pour continuer notre route ensemble. Le matin du 22 mars, alors que je m'apprêtais à quitter la maison, un coup de téléphone de Dorli Hahnloser m'annonça que Robert était mort dans son sommeil aux premières heures du jour. Je fus comme assommé par cette nouvelle totalement inattendue. Au cours des semaines précédentes, j'avais remarqué que Robert était fatigué, mais jamais l'idée n'avait effleuré mon esprit qu'il puisse mourir ainsi. Tout juste âgé de quarante-deux ans, il était de cinq ans mon aîné. Dorli devenait veuve avec quatre garçons en bas âge.

Robert et moi avons travaillé la main dans la main depuis 1945. Nous possédions des qualités complémentaires faisant de nous deux une équipe soudée. Il avait une grande bonté naturelle, un soin infini pour les êtres, un don d'écoute de l'autre. Il allait jusqu'au bout dans l'étude des détails avec un sens pratique et une habileté à résoudre des problèmes techniques difficiles. Il savait mettre les gens au travail et les aider à donner le meilleur d'eux-mêmes. Il voyait grand, mais avec un sens des réalités qui le maintenait toujours dans la droite ligne qu'il s'était fixée.

Il savait freiner certaines de mes initiatives mais sans jamais les arrêter. Il m'obligeait à réfléchir à la réalisation concrète des idées que j'avançais au cours de nos discussions. Son grand cœur

et sa générosité avaient rendu possibles de nombreux projets qui, sans lui, n'auraient pas été réalisés. J'étais accablé par la mort de Robert. C'était comme si une partie de moi-même disparaissait. Je ne pouvais envisager l'avenir de Caux sans lui. Un des piliers du pont qui soutenait ma vie et mon action s'était effondré.

Le jour du service funèbre, sur le perron de l'église de Fluntern, qui domine la ville de Zurich, Charles Rudolph me prit à part pour m'annoncer qu'il venait de prendre la décision de poursuivre l'œuvre entreprise à Caux par Robert. Ce fut comme une lumière qui s'allumait et j'eus la certitude qu'en nous serrant les coudes, nous pourrions aller de l'avant. Architecte de profession, Charly Rudolph cachait un cœur d'or derrière un aspect bourru. Il possédait des qualités similaires à celles de Robert et, dès lors, il se donna sans compter, non seulement à Caux, mais aussi dans d'autres parties du monde, en particulier en France et au Japon, où il dirigea de gros chantiers pour le Réarmement moral.

En avril 1950, la propriétaire de l'Egelberg, à Berne, nous proposa d'exercer notre option d'achat pour cette maison où nous étions installés depuis 1946. Erich et Emmy Peyer étaient partis s'installer en Allemagne. Une situation financière personnelle difficile nous poussait à renoncer à un tel investissement et à rechercher un endroit plus proche de Caux pour nous installer avec nos enfants. Les parents d'Hélène nous proposèrent d'emménager provisoirement à La Rocaille, une maison construite après la guerre dans la campagne de Pierraz-Portay, à côté de la vieille demeure où ils vivaient depuis 1943.

Notre provisoire dura plus de vingt ans et fut un don du ciel aussi bien pour nous deux que pour nos enfants. Pendant toutes les années difficiles que nous avons devant nous, ce fut un port d'attache, une retraite loin des activités du dehors et un foyer pour

notre famille. A l'origine, la maison de Pierraz-Portay avait été bâtie pour un vigneron, avec un pressoir et une grande cave voûtée. De par sa situation dominante, elle offrait une large vue sur le Léman. Mon beau-père l'avait achetée pendant la première guerre avec la campagne qui l'entourait et les vignes qui descendaient vers le lac. Il avait fait arracher les vignes, construire un long mur pour établir un plateau, planter des arbres d'agrément et une profusion de rosiers, d'azalées et de rhododendrons.

L'année 1950 fut marquée par le déclenchement de la guerre de Corée qui fixa durablement l'attention des nations occidentales sur l'Asie. Un groupe de Japonais, conduits par Tetsu Katayama, président du Parti socialiste et ancien premier ministre, avait participé aux rencontres de Caux en 1949. Deux de mes collègues américains, Kenaston Twitchell et Basil Entwistle s'étaient rendus au Japon. Ils avaient proposé au général MacArthur et au premier ministre Shigeru Yoshida¹⁸ d'emmener en Occident une délégation qui représenterait les différents milieux de la société nipponne. L'objectif était de contribuer à réintégrer le Japon dans la famille des nations. Ainsi, à la mi-juin, un avion spécial des Philippines Air Lines se posa à Genève avec, à son bord, cinquante-deux Japonais. Parmi eux, les maires des villes atomisées, Nagasaki et Hiroshima, des gouverneurs de province, des députés, des responsables de la vie économique. Ils passèrent trois semaines à Caux, avant de poursuivre leur voyage autour du monde qui les conduisit à Paris, Londres et Washington.

Le 25 juin, alors que les Japonais étaient encore à Caux,

¹⁸ Douglas MacArthur, commandant en chef des troupes américaines d'occupation au Japon, puis des troupes des Nations Unies en Corée, fut démis en 1951 par le président Truman.

Shigeru Yoshida, premier ministre du Japon de 1946 à 47, puis de 1949 à 54.

l'armée de la Corée du Nord lança son attaque surprise en direction du Sud. Les Japonais qui assumaient des responsabilités politiques dans leur pays désiraient rentrer immédiatement mais, après réflexion, ils décidèrent de poursuivre leur périple.¹⁹

A la veille de son départ de Caux, le maire de Hiroshima, Shinjo Hamai, me fit don d'une petite croix qui avait été fabriquée dans le bois d'un camphrier, plusieurs fois séculaire, dont le cœur avait été épargné de l'anéantissement atomique. Ce geste me toucha profondément et j'ai gardé cette simple croix comme mémorial de la tragédie de sa ville.

Malgré l'intervention militaire des Nations-Unies soutenue par les Américains, l'invasion de la Corée du Sud gagnait du terrain et menaçait l'équilibre du monde. Les relations entre les Etats-Unis et l'URSS, qui s'étaient détériorées quand Mao Tsé-Toung avait proclamé la République populaire de Chine après des années de guerre civile, s'envenimèrent davantage. L'équilibre entre les deux grandes puissances ne se rétablit qu'en juillet 1953, lorsque les deux Corées furent reconnues conjointement par elles. Pendant ce même été de 1950, une délégation du gouvernement nationaliste chinois réfugié sur l'île de Formose voyageait en Europe et elle demanda des visas à la Suisse afin de participer à la conférence de Caux. Or les autorités, anxieuses de ne pas renouveler les erreurs commises jadis envers la Russie révolutionnaire, s'étaient empressées de reconnaître le nouveau régime de Pékin et de rompre avec le gouvernement nationaliste. Le Conseil fédéral refusa donc d'accéder à la demande de visas.

Cette attitude nous parut relever d'une vision politique étriquée.

¹⁹ Un film documentaire intitulé *Mission japonaise en Occident* témoigne de l'influence exercée à l'époque par la délégation japonaise, notamment aux Etats Unis, où elle eut l'occasion de s'exprimer devant les sénateurs, à peine cinq ans après Hiroshima.

Théo Spoerri et moi allâmes consulter Max Huber à Tarasp, en Basse-Engadine, où il était en cure.²⁰ Il nous écouta avec grande attention, puis il rédigea une lettre qu'il nous demanda de remettre personnellement à Max Petitpierre, chef du Département politique (Affaires étrangères). La décision fut renversée et la délégation chinoise autorisée à participer à l'assemblée de Caux.

En automne, la situation en Corée du Sud semblait plus désespérée que jamais et personne sur la scène internationale ne savait comment la résoudre. Buchman, qui s'était embarqué en octobre à Gênes pour aller organiser une assemblée à Washington, était très préoccupé par la situation internationale et il me conseilla de réduire au strict nécessaire les travaux d'aménagement de Caux. Quelques mois plus tard, il m'écrivit pour me demander de mettre en lieu sûr, en dehors de Caux, des objets auxquels il tenait particulièrement. Il estimait qu'on ne pouvait pas envisager d'organiser une conférence chez nous tant que l'on ne connaîtrait pas la tournure des événements.

En Suisse, l'armée prenait des mesures préparatoires pour le cas d'une mobilisation générale.

²⁰ Eminent juriste, Max Huber avait été membre de la Cour internationale de La Haye et président du Comité international de la Croix-Rouge.

20. Sans Nobel, on continue !

Fin décembre 1950, une délégation suisse se rendit dans la capitale américaine à l'assemblée pour laquelle Buchman était rentré aux Etats-Unis. Karl Hochstrasser, directeur de la Migros au Tessin, avait décidé Gottlieb Duttweiler d'y participer. Je connaissais le fondateur des coopératives Migros depuis 1937. Nous avons contribué ensemble au lancement de la Ligue du Gothard. Duttweiler était intrigué par la foi qui déterminait le comportement de Karl Hochstrasser. Il voulait examiner le Réarmement moral de plus près.

A Washington, l'idée émergea que Frank Buchman soit proposé pour le Prix Nobel de la Paix. Les candidatures devaient être présentées au comité d'Oslo par des hommes politiques de différents pays avant la fin du mois de mars. Il me semblait qu'une telle reconnaissance publique serait tout à fait légitime à la suite des efforts accomplis à Caux et ailleurs pour réintégrer l'Allemagne et le Japon. J'acceptai de coordonner les démarches auprès de personnalités européennes.

Pendant deux mois, je circule donc d'une capitale à l'autre pour rencontrer des amis engagés dans la politique et encourager cette initiative. A Rome, je retrouve Enrico Celio, le ministre de Suisse en Italie, qui était venu à Caux en 1948 alors qu'il était président de la Confédération. Il me rappelle, comme chaque fois que je le vois, l'extraordinaire changement qu'il a constaté chez le secrétaire général de son département à Berne, Edouard Weber, à la suite de ses contacts avec nos équipes. Celio me propose

d'inviter le premier ministre Alcide de Gasperi pour un tête à tête à la légation de Suisse et de faire de même pour le comte Sforza, alors ministre des Affaires étrangères. Je dus malheureusement quitter Rome avant d'avoir réussi à les rencontrer et Celio voulut parler lui-même au président de la République, Luigi Einaudi.

A Paris, je retrouve mes amis Pierre Dominjon et Joseph Wasmer qui ont récolté cinquante-sept signatures parmi leurs collègues députés pour appuyer la candidature de Buchman. Plusieurs membres du gouvernement français sont venus à Caux. Je profite de ce séjour pour les revoir. Robert Schuman me dit: « Vous pouvez toujours compter sur moi! » A Copenhague, le ministre des Affaires étrangères, Ole-Björn Kraft, invite quatre membres du cabinet à nous rencontrer, mes collègues danois et moi. Le lendemain, nous déjeunons avec la princesse Margaret et son mari le prince Axel. A Bruxelles, nous sommes reçus par Paul-Henri Spaak,²¹ qui a passé à Caux l'année précédente. Le cardinal primat de Belgique, dans sa lettre de Carême, vient de faire appel à un réarmement moral de la Belgique. Eric Bentley, qui provient d'un milieu d'affaires canadien, a ouvert des portes dans ce pays à la suite d'une expérience personnelle qui l'a transformé. La recherche d'une tradition plus enracinée le conduisit plus tard dans l'Eglise catholique

Ces six semaines d'incessants voyages dans les diverses capitales me laissent une inquiétude dont je trouve la trace dans mes notes : « Partout les divisions règnent en maître. La situation politique de l'Europe me semble bien tragique. Comment pourrions-nous résister à une agression extérieure ? » Quoi qu'il

²¹ Premier ministre puis ministre des Affaires étrangères de Belgique jusqu'en 1949, Spaak était à ce moment-là président de l'Assemblée du Conseil de l'Europe. L'année suivante, il devint le président de la Communauté du charbon et de l'acier (Plan Schuman).

en soit, les efforts déployés n'aboutirent pas au but recherché. La candidature de Buchman ne fut pas retenue par le comité d'Oslo.²²

Aux Etats-Unis, Buchman poursuivait sa campagne. Il avait convoqué une nouvelle conférence mondiale pour laquelle de nombreuses délégations nationales convergeaient sur l'île de Mackinac. Les divers pays d'Europe, notamment la France, l'Allemagne et l'Italie, étaient fort bien représentés. Je m'y rendis moi-même sans Hélène.

Buchman tenait tout en mains, dirigeant lui-même chaque session, comme en janvier à Washington. Il semblait à nouveau faire de Mackinac le centre mondial de son action et il espérait obtenir une concession de dix ans pour l'usage de l'hôtel Island House. Le cœur serré, je m'interrogeais avec anxiété sur l'avenir du centre de Caux, dont Buchman ne disait mot. Son financement était pour moi un énorme souci et je prenais conscience que je ne pouvais rien attendre de nos amis américains.

La nouvelle de la défection vers Moscou de plusieurs diplomates britanniques fit l'effet d'une bombe parmi les délégués à la conférence. Pour les Anglais, ce fut un coup terrible. « Le plus grand danger pour les démocraties réside dans l'immoralité généralisée dans laquelle nous vivons, écrivais-je à Hélène. Seul un changement radical peut nous sauver de l'autodestruction. L'Amérique est plus menacée par la confusion morale et le matérialisme pratique qu'elle ne l'est par l'URSS. »

²² L'idée de proposer Buchman pour le prix Nobel était née dans son entourage. Lui-même n'avait pas découragé l'initiative mais il aurait dit : « C'est une chose d'être proposé, une autre d'être choisi. » En quoi il avait raison. Apprenant la décision, il s'est contenté de dire : « Je n'ai pas fait la paix entre des pays. Poursuivons notre tâche. » (cf. Garth Lean, op.cit. p.393.)

A l'issue de l'assemblée, les délégations des différents pays se rendirent à Washington. Avec le député français Pierre Dominjon, je participai à un dîner offert par Sam Rayburn, président du Congrès. Dans une salle du Sénat, nous pûmes ensuite assister à une audition du général MacArthur qui, quelques semaines auparavant, avait été relevé de son commandement en Corée par le président Truman.

Alors que les délégations européennes étaient sur le chemin du retour, Buchman demanda à plusieurs d'entre nous de retourner à Mackinac avec la délégation japonaise. Puis, à fin juin, alors que je m'apprêtais à regagner enfin la Suisse, Ray Purdy m'invita à l'accompagner en Californie afin d'y préparer l'arrivée des Japonais. Ray Purdy avait travaillé avec Buchman depuis près de trente ans. Solide, les deux pieds sur terre, il avait un sens inné de l'organisation et il le secondait à merveille dans maints domaines. Efficace, sans jamais se mettre en avant, il connaissait la dimension de Buchman mais aussi ses faiblesses et n'hésitait pas à exprimer son désaccord lorsqu'il le jugeait nécessaire. J'avais déjà travaillé étroitement avec lui lors de mon premier séjour aux Etats-Unis en 1939. Pendant la guerre, il s'était lié avec Harry Truman, alors sénateur. Il était resté en contact avec lui depuis que celui-ci était devenu président, mais il ne s'en vantait jamais. Il incarnait à mes yeux l'intégrité morale et la discrétion les plus absolues.

Je partis si précipitamment pour Los Angeles que ce n'est qu'en passant par Detroit que je télégraphiai à Hélène pour lui annoncer ce nouveau report de mon retour. En nous arrêtant à Chicago pour la nuit, je mesurai seulement ce qui m'arrivait. Nous étions dans l'hôtel où je résidais en juillet 1944 lorsque je reçus la nouvelle de l'attentat manqué contre Hitler. Que de chemin parcouru depuis lors!

Nos collègues de Caux devaient s'interroger sur le pourquoi de ce mouvement vers la côte Pacifique. Cela leur semblait dur, mais il fallait bien apprendre à évaluer les choses à l'échelle mondiale! Je ne savais presque rien du Pacifique et de l'Asie, toutes mes fibres me liaient à l'Europe, à la Suisse et à Caux. Buchman désirait sans doute me faire sortir de ce cadre trop étroit en élargissant ma connaissance et ma disponibilité. Le Japon émergeait à peine de l'occupation américaine. Qui aurait pu imaginer que l'extraordinaire développement de son industrie allait, au cours des prochaines décennies, entraîner l'essor économique du Pacifique?

Théophile Spoerri écrivait dans son livre consacré à Frank Buchman que l'atmosphère dans son entourage était faite d'un « savant mélange de jugement dernier et de fête de Noël ». En ce qui me concerne, il n'aurait pas pu mieux dire. Avant mon départ de Mackinac, j'avais suggéré à Frank de tenter de réunir à Caux au début d'août Schuman, Adenauer, de Gasperi et divers responsables de la vie politique, militaire et industrielle de l'Europe. J'appris qu'il avait écrit dans ce sens à Schuman, mais à fin juin, on ne savait toujours pas quand Caux ouvrirait ses portes. En gardant les bâtiments inoccupés, on ne diminuait pas les frais généraux et sans une planification à longue échéance, il était difficile de faire venir les gens, en particulier s'il s'agissait de personnalités. Jusqu'ici, les Suisses avaient fourni les deux tiers du financement de Mountain House. Nous avions sur les bras des hypothèques, nous devons rembourser des prêts à la Banque Populaire Suisse avant la fin juillet 1951 et régler des factures importantes. J'aurais voulu payer tout ce que nous devons avant la fin de l'année afin de diminuer les frais courants. Je me sentais pris entre l'enclume et le marteau: responsable des finances de Caux tout en dépendant du bon vouloir de Buchman. Celui-ci

tranchait et décidait de façon souveraine, l'âge accentuant ce despotisme.

Buchman arriva à Los Angeles au début de juillet avec les Japonais et une équipe de plus de deux cents personnes. La date de la signature du traité avec le Japon avait été fixée au début de septembre et il devenait clair que Buchman resterait en Californie jusque-là.

Un ami de longue date de la famille de Trey, Gottfried von Meiss, directeur technique de la Swissair, se trouvait à Los Angeles pour prendre livraison d'un nouveau DC6B auprès de la Société Douglas. Lors d'une réception chez le consul général de Suisse, il invita six d'entre nous à voyager gratuitement jusqu'à New York à bord de cet appareil, qui partait trois jours plus tard. Le lendemain, Buchman me reçut avec les Peyer et donna son accord pour accepter cette offre. Vingt-quatre heures plus tard, nous étions en route pour New York, via San Francisco et Chicago.

L'échange avec Buchman avait aussi permis de fixer l'ouverture de Caux au 4 août, un ami brésilien désirant y venir plutôt qu'à Mackinac avec une quinzaine de personnes. Je rentrais après un séjour aux Etats-Unis qui m'avait apporté de grandes richesses spirituelles. J'avais aussi entrevu certains dangers qui pourraient mettre en péril l'avenir de notre action commune.

21. Le jour le plus sombre

En avril 1952, Henrik Schaefer et moi fîmes un voyage en Egypte pour régler certaines affaires financières. Un prince de la famille royale de ce pays, Ismaïl Hassan, faisait partie de l'équipe permanente de Caux. Né et élevé en Suisse, il parlait couramment nos quatre langues nationales en plus de l'arabe et de quelques autres. Il désirait faire un don substantiel à notre maison et il fallait obtenir l'autorisation de transférer cet argent auprès du Ministère des Finances et de la Banque centrale d'Egypte. Henrik et sa femme Heidi faisaient eux aussi partie de l'équipe de Caux depuis plusieurs années. Homme solide, réfléchi, compétent, il avait travaillé avant la guerre en France pour la maison Bally. A la mort de Hahnloser, il avait pris la présidence de la Société immobilière de Caux, propriétaire de nos bâtiments. Indépendant d'esprit, fin connaisseur des ressorts de la nature humaine, sensible aux autres, lui et sa femme étaient parmi nos meilleurs amis.

Au Caire, nous voulions également profiter d'inviter des personnalités égyptiennes aux conférences d'été. Nous connaissions déjà Abdel Kalek Hassouna,²³ qui ouvrit pour nous non seulement les portes de la maison royale et du cabinet, mais aussi celles de la Ligue Arabe et de la célèbre université El Azar. Pour la première fois, j'étais mis en contact direct avec la spiritualité de l'Islam et je fus marqué par une rencontre avec

²³ Secrétaire général de la Ligue des Etats arabes. 1952-1971.

Chaffay Bey²⁴. Elle approfondit en moi la conviction que les trois religions, qui reconnaissent en Jérusalem un lieu saint et dans les Ecritures une source de vérité éternelle, ont des liens qui les unissent au-delà des affrontements historiques. Des voyages et des lectures au cours des années ont confirmé en moi une attitude d'ouverture et de respect envers les musulmans et envers les Juifs.

Au début de 1952, Buchman était encore retenu aux Etats-Unis. Je le tenais au courant des travaux que notre équipe d'architectes désirait entreprendre à Caux. En réponse, je reçus une lettre de Floride disant: « Je suis en sympathie avec tout ce que tu me dis et je sens que tout doit être fait. » Cependant, à fin mai, Buchman me demanda par télégramme de retarder l'ouverture de la conférence « jusqu'à ce que la situation mondiale soit redevenue normale ». Il ajoutait que je comprendrais la sagesse de cette décision. Les Américains étaient à cette époque obnubilés par la guerre de Corée et ils n'excluaient pas un affrontement direct entre grandes puissances. Une fois encore, nous nous trouvions empêchés de préparer à temps les invitations pour l'été et je dois dire que cette manière de bloquer toute initiative des responsables de Caux me rendait furieux.

C'est alors qu'une personnalité catholique me demanda d'une manière discrète et mystérieuse si je serais disposé à recevoir un émissaire de l'Eglise qui désirait prendre contact avec l'un des animateurs de Caux. La rencontre fut fixée dans l'appartement d'un ami et je me trouvai en face de l'évêque auxiliaire de Malines, Mgr Joseph Suenens, bras droit du cardinal primat de Belgique. Sachant l'intérêt de l'Eglise belge pour notre travail, je ne fus pas surpris et je tins pour acquis que le cardinal avait pris

²⁴ Recteur de l'Université El Azar, au Caire.

contact avec Mgr Charrière, évêque du lieu, avant de prendre cette initiative.

Mgr Suenens s'intéressait particulièrement au rôle des laïcs au sein de l'Eglise. Il était l'aumônier d'un mouvement de femmes et d'une association d'étudiants. Il envisageait une collaboration étroite avec le Réarmement moral et désirait s'informer. Il me demanda si je serais disposé à organiser une rencontre quelque part en Suisse avec quelques-uns de nos responsables et proposa la première quinzaine d'août.

J'écrivis de suite à Buchman qui se trouvait à Mackinac. A la demande instante d'Hélène, je lui proposai de venir le voir pour lui exposer la situation à quoi il répondit par télégramme de venir et d'apporter les souvenirs qu'il conservait à Caux. Je me retrouvai donc, pour la quatrième fois depuis 1944, dans cette île de Mackinac, chargée pour moi de chers souvenirs liés à Robert Hahnloser et à tant d'amis.

Dès mon arrivée, je fus reçu par Buchman. Après le dîner, il présenta à mon intention une évaluation du travail fait aux Etats-Unis depuis six mois. Malgré la beauté retrouvée de Mackinac, la savoureuse cuisine de Sylvia Zweifel, qui présidait aux fourneaux pour la table à laquelle Buchman recevait quotidiennement ses invités, je peinais à garder un cœur ouvert et sans défense, à continuer à me donner généreusement à mes interlocuteurs. Sylvia, infirmière en même temps que cuisinière, était venue chez nous à la naissance de Jean-Pierre. Son grand cœur l'avait liée à nous. Elle joua un rôle majeur dans notre famille et, plus tard, elle prit soin des parents d'Hélène à Pierraz-Portay jusqu'à leur mort. J'écrivis à Hélène:

« Le lac d'un bleu profond, le son des cloches dans la passe, au large; le trafic des bateaux qui entrent et sortent du port; les canots ancrés devant le Yacht-Club; les fleurs d'été, les voitures à

chevaux qui trimballent les touristes autour de l'île; les drugstores et l'odeur prenante des magasins de *fudges*... Tout cela c'est Mackinac, sans oublier le laquais en livrée rouge qui conduit la voiture du Grand Hôtel, le maire dans son état d'ébriété perpétuelle, Marie Mativie avec son large sourire chez qui je vais acheter chaque jour le *New York Times*. J'aime cette île. Parce que nous avons été ensemble ici, je puis vivre près de toi et je sens que tu vis proche de moi. »

Les hôtes de la conférence de juin étaient repartis et Buchman n'avait gardé autour de lui que les responsables, ceux que j'appelais "la vieille garde". Un noyau de quelques hommes donnaient le ton de chaque rencontre, amenant chacun à reconsidérer ce qu'il croyait avoir compris. J'étais saisi par l'atmosphère. J'avais découvert une nouvelle perspective qui allait transformer ma vie et permettre à Caux d'opérer de manière plus efficace. Dans la lettre de quatorze pages citée plus haut, j'expliquais à Hélène ce qui se passait en moi et je terminais par ces mots : « Je vois que tout a été construit sur des choses à faire, de l'argent à trouver, des tâches à remplir, au lieu que tout soit centré sur des hommes et des femmes. »

Frank Buchman était persuadé que la clarté dans les idées résultait de la rectitude morale et que des hommes transformés moralement modifieraient la pensée du monde. Cependant, sous la pression de la guerre froide, il se développait aussi dans son entourage une nouvelle orientation. Les fruits du réveil religieux qui avait été la base du Groupe d'Oxford étaient de plus en plus écartés au profit d'une idéologie qui proclamait le changement total de la société. On prônait une révolution qui conduirait à la renaissance mondiale. Dans cette conception, un étai totalitaire semblait se resserrer, chaque être devant se conformer à un modèle défini. L'individualité était brisée au profit d'un

programme commun, ce qui excluait tout espace de liberté personnelle.

Vivre au service des autres et du monde exige le sacrifice de soi-même. Conscient de mes limites et de mes erreurs, je fus entraîné dans ce tourbillon et crus sincèrement que nous étions au seuil d'une étape nouvelle. Il est vrai qu'aveuglé par mon ambition personnelle, je désirais aussi maintenir ma place au cœur de cette équipe. Je me suis alors beaucoup rapproché de John Caulfield. Fils d'un général anglais ayant servi en Inde, il avait hérité de sa mère une affection particulière pour la culture française. John avait terminé la guerre comme capitaine dans l'armée américaine, puis il avait épousé une amie de ma femme, Elisabeth de Mestral, qui lui avait donné une fille Catherine. Nous partagions un goût pour l'écriture et une inclination pour la France. Bien souvent, au sein d'une équipe dominée par des Anglo-Saxons, on nous reprochait notre esprit latin.

Morris Martin, secrétaire privé de Buchman, travaillait depuis plusieurs semaines à une lettre qu'une personnalité irlandaise désirait faire parvenir au pape Pie XII. Il m'en parla et ce fut l'occasion de lui rappeler que Mgr Suenens proposait une rencontre en Suisse au début d'août. Cela me paraissait important en complément de nos contacts avec le cardinal Achille Liénard, évêque de Lille, et les échanges que Mgr Charrière maintenait avec le Saint-Office à Rome à notre sujet.

Buchman m'invita avec Morris et un collaborateur français, Armand de Malherbe et, pour la première fois depuis mon arrivée, je pus lui parler de la proposition de Mgr Suenens. Il lui paraissait bien de l'accepter et demanda si mes beaux-parents mettraient Pierraz-Portay à disposition. Lui-même viendrait à Caux au début d'août. Il m'avait aussi prié d'écrire au conseiller fédéral Max Petitpierre pour l'inviter à rencontrer à Caux une délégation du

Sénat américain conduite par le président de la commission des Affaires étrangères, le sénateur Alexandre Wiley, qui était attendue pour le week-end des 8 et 9 août. Il me suggéra de rentrer pour préparer ces événements.

Avec beaucoup de grâce, les de Trey accédèrent à la requête de Buchman et mirent à disposition leur maison de famille. J'eus moins de succès avec Max Petitpierre. Selon le protocole, c'est la délégation étrangère qui doit se déplacer à Berne, de plus le Conseil fédéral, qui interrompt ses activités de mi-juillet à mi-août, ne pouvait être représenté à Caux les 8 et 9 août. Ces excuses ne furent pas convaincantes pour mes amis car Américains et Anglais faisaient alors grief à la Suisse d'avoir reconnu si précipitamment le gouvernement de la Chine communiste. Dès l'arrivée de Frank Buchman, je sentis un esprit mordant chez ceux qui l'accompagnaient, ce qui faisait prévoir des journées difficiles pour ceux qui étaient restés en Europe. La croisade idéologique de Mackinac se poursuivrait à Caux.

Mgr Suenens arriva à Pierraz-Portay accompagné de la présidente d'un grand mouvement laïc catholique. Tout fut arrangé pour qu'il puisse dire sa messe chaque matin. Hélène et moi, aidés de Trudi Trussel et d'une femme de chambre de mes beaux-parents, étions les hôtes.

L'équipe choisie par Buchman pour cette rencontre délicate venait chaque matin de Caux et repartait le soir. La discussion ne s'engagea jamais réellement. Les récits des succès du Réarmement moral dans le monde, excellente propagande, passaient à côté des préoccupations du prélat belge. Celui-ci en était comme abasourdi. Le soir du deuxième jour, il reçut longuement le Cardinal Siri, archevêque de Gênes. C'est sans doute alors qu'il décida d'utiliser des moyens propres à l'Eglise catholique pour discerner la sincérité de ses interlocuteurs. Il

procéda à une cérémonie d'exorcisme. Consternée, l'équipe retourna à Caux. La rencontre tourna court.²⁵

Ce qui m'était apparu comme une occasion historique se terminait en un total fiasco qui allait avoir de fâcheuses répercussions sur l'avenir de nos activités, notamment en Belgique. Nos relations avec l'Eglise se sont détériorées jusqu'à une mise en garde émise en 1957 par le Saint-Office²⁶ sous l'autorité du cardinal Ottaviani. Celui-ci, cependant, devait dire à deux de mes camarades qui lui rendaient visite dix ans plus tard que l'attitude à Rome avait changé, ajoutant même: « Tout est oublié! » Quant au jeune évêque auxiliaire de Malines, grâce aux liens qui se développèrent entre lui et Paul VI, il deviendra l'un des princes éminents de l'Eglise. Il joua un rôle important au concile Vatican II avant d'être nommé cardinal primat de Belgique.

A mon retour à Caux, l'accueil tourna au jugement dernier. Je fus accusé d'avoir conduit notre équipe dans une souricière, de ne pas avoir été clairvoyant sur les intentions de l'évêque, de ne rien comprendre à l'Eglise catholique et d'avoir mis en danger notre travail mondial. Buchman, âgé et malade, dépendait des rapports de son entourage et celui-ci exagéra sans doute la réalité. Le lendemain, la situation s'aggrava encore. La position financière difficile de la Fondation, au sujet de laquelle j'avais tenté depuis deux ans de sonner l'alarme, fit surface avec force. Je devins le bouc émissaire. On m'accusa d'avoir décidé seul des dépenses depuis la mort de Robert Hahnloser, sans consulter personne.

Mes plus proches collaborateurs – René Thoney, caissier de

25 Il n'est pas clair de quel esprit malin Mgr Suenens espérait pouvoir délivrer les gens de Caux. Toujours est-il que, déçu de la tournure de la rencontre, il fit paraître un étude, *Que penser du Réarmement moral?* afin de mettre en garde les catholiques des "ambiguïtés doctrinales" du mouvement.

26 Devenu dès 1968 la Congrégation pour la Doctrine de la foi.

Caux, Gertrude Hablützel, notre comptable, et ma secrétaire Christiane Martin qui avait eu accès à toutes mes lettres – ne comprenaient pas ce qui m’arrivait.

Buchman me demanda d’écrire une lettre tranchante à Mgr Charrière. J’en étais incapable car je réprouvais l’intransigeance de mes amis. Il demanda alors à Peter Howard d’en rédiger une en anglais et à moi de la traduire en français. Je fis de mon mieux pour en arrondir les angles. Puis il exigea que je la signe. Il fallait me soumettre ou me démettre. J’eus la faiblesse de caractère de céder. Je savais que j’avais tort et il se trouve que jamais je ne pus revoir Mgr Charrière malgré notre longue amitié.

Exposé à la vindicte publique, écœuré par l’injustice des propos de Buchman, j’étais blessé dans mon orgueil et désespéré de moi. Dans l’heure qui suivit, je m’effondrai en larmes à genoux au chevet de mon lit. Je n’en pouvais plus. Je fis ma valise, sortis furtivement de Mountain House par la porte de derrière, pris ma voiture et quittai Caux.

10 août 1952 : une date affreuse du calendrier de ma vie!

III

Grappe que l'on coupe et foule,
vin qui fermente.
Soleils horizontaux
qui allongent l'ombre des souvenirs
entre des coulées de lumière.
Quand les feuilles sont tombées,
l'arbre apparaît immense dans sa nudité.
Dieu qu'il est grand !

22. Retrait du monde

Notre chalet de famille, situé à Gstaad, fut le havre où j'allai me réfugier à la suite d'une rupture qui m'avait séparé de Buchman. Nos enfants s'y trouvaient en vacances. Ce fut sans doute mon salut. Atteint d'une dépression nerveuse, une tentation de suicide me hantait. Seul l'amour d'Hélène et de nos enfants me retint de cet acte désespéré. Mes forces physiques et nerveuses avaient lâché d'un coup. Je partis pour Tarasp consulter le Dr Wetter, qui m'avait si bien soigné depuis 1940.

La superstructure de ma vie s'était en fait effondrée. Mais dans ce cadre, je commençais à retrouver la réalité profonde de ma vie, ancrée en Jésus depuis l'expérience religieuse que j'avais faite à la cathédrale Saint-Pierre en 1932. Dans une lettre que j'écrivis le 6 septembre à Hélène, je retrouve un passage qui éclaire mon état d'âme :

« Ce qui s'est passé le 10 août à Caux est beaucoup plus important que je ne le pensais à première vue. Je me suis dit que mes nerfs n'avaient plus tenu, mais en fait c'est un choc tout différent qui s'est préparé en moi depuis des mois, peut-être des années, sans que je le sache.

« J'ai accepté le Réarmement moral tel qu'il m'était donné par Buchman et mes amis. Les sentiments, les impressions, les décisions étaient extérieurs à ma vie, tels des médicaments sur un malade. Une croûte, solide et dure, s'est faite en surface sous laquelle mes sentiments ne trouvaient pas moyen de s'exprimer.

Le 10 août a déclenché une explosion et ma vraie nature s'est montrée comme elle est.

« Les quatre semaines écoulées depuis n'ont pas été faciles. J'ai rejeté de ma vie toute autorité extérieure pour être libre de choisir de mon propre gré. Je dois nettement et résolument me séparer de Caux, me libérer des attaches humaines, du succès ou des faillites qui y sont liés et me retrouver moi-même. Ne plus dépendre des autres, de Buchman, de mes amis mais seulement de Dieu. Vivre la vie que Dieu veut pour moi, non pas celle imposée par mon entourage.

« Pour cette raison, j'ai senti au plus profond de mon être que je devais refuser cette sorte de reddition sans conditions à des hommes et retrouver – ou plutôt trouver – ma liberté et ce que Dieu veut pour moi.

« Plus tard peut-être, quand j'aurai découvert comment m'exprimer d'une manière personnelle, je pourrai renouer les liens avec cette équipe qui fut la mienne. Pour le moment, je dois travailler, articuler ce qui habite mon cœur et mon cerveau, sans avoir à passer par d'autres. Peut-être dois-je renoncer à cette vie de cadre permanent pour vivre autrement dans une profession, beaucoup plus humblement? Ce qui importe n'est pas ce que je fais, mais ce que je suis.

« Si, avec ton aide et celle des enfants et de nos amis, je puis redevenir simple, respirer normalement sans me sentir sous une éternelle pression, sans croire que chacun de mes gestes, chacune de mes pensées décident de l'avenir du monde, alors je retrouverai ma simplicité et mon naturel. »

Du fond du trou où m'avait précipité la dépression, je devais réfléchir aux traits de mon caractère qui m'y avaient conduit. Il existe au plus profond de mon hérité un côté "grand seigneur"

qui s'est heurté à la parcimonie naturelle d'Hélène. Je ne suis pas très exact dans la relation des faits, ayant tendance à exagérer et à mettre de côté tout ce qui me dérange. Hélène, elle, donne à chaque détail sa place légitime avec une rigueur et une intégrité exemplaires.

Dans les années 30, Hélène, comme beaucoup de jeunes de l'époque, avait été attirée par les idées qui se développaient alors en Allemagne et qui prônaient l'ordre et la discipline. Puis, c'est dans un système de pensée totalement intégré à la vie, tel que le proposait Buchman, qu'elle a trouvé une tranquillité d'esprit. Par discipline, elle est prête à sacrifier ce qui lui tient le plus à cœur pour une cause qui lui apparaît vitale non seulement pour l'avenir du monde, mais aussi pour celui de ses enfants. De mon côté, j'ai au contraire une aversion viscérale contre tout embrigadement.

La seule joie que j'eus au cours des semaines moroses passées à Tarasp fut une nouvelle d'ordre politique : Robert Schuman, Konrad Adenauer et Alcide de Gasperi s'étaient rencontrés au Luxembourg pour envisager le principe d'une fédération européenne.

Les analyses médicales révélèrent un surmenage physique et nerveux. Le Dr Wetter m'encouragea à préparer la thèse de doctorat dont je lui avais parlé. Elle me tiendrait éloigné de Caux pendant deux ou trois ans. Dans l'immédiat, il me conseilla d'entreprendre un voyage avec Hélène pour renouveler mes horizons et détourner mon esprit de mes soucis habituels. Mes beaux-parents nous invitèrent à les accompagner dans la péninsule ibérique. Cette détente était bienvenue après les tensions de l'été. Ce périple, parmi les merveilles de l'Espagne et du Portugal, reste un souvenir lumineux.

Installé pour l'hiver à la maison, j'allais pour la première fois vivre au jour le jour avec mes enfants. Anne-Marie, qui avait alors

trois ans, fut pour moi un rayon de soleil. Le retour à Pierraz-Portay fut cependant difficile. L'idée que je puisse abandonner ce que j'avais entrepris paraissait impensable à Hélène. La thèse de doctorat ne ferait que m'éloigner de Caux. Je crus devoir choisir entre ma conviction la plus intime et l'amour de ma famille et cela me paraissait au-dessus de mes forces. Je savais qu'Hélène ne m'abandonnerait pas, mais je ne pouvais pas lui imposer mes décisions.

J'écrivis à Frank Buchman pour m'excuser de toutes les fautes que j'avais commises au cours des années mais ma lettre, aussi sincère fût-elle, n'allait pas au fond des choses car elle taisait les doutes accumulés qui avaient provoqué la crise dans laquelle je me trouvais. Lorsqu'un de mes amis, proche collaborateur de Buchman, vint me demander de donner ma démission de la présidence du Conseil de la Fondation pour le Réarmement moral, que j'avais assumée depuis 1946, je fus d'un côté soulagé. De l'autre, je me rebellais car le centre de Caux était né d'une idée qui s'était imposée à moi pendant la guerre.

Le cordon ombilical qui me tenait lié à Caux fut donc finalement tranché par Frank Buchman.

Par un geste de sollicitude qui me surprit, Frank m'envoya un chèque pour me permettre d'emmener Hélène et les enfants au bord de la mer pendant un mois. Pour la première fois depuis dix ans, je pouvais participer aux vacances d'été des miens. Les semaines passées à Anglet près de Biarritz, dans un petit hôtel situé entre la plage et le golf, furent remplies de bonheur et de tranquillité.

Une phase nouvelle s'ouvrait devant moi. Après avoir vécu proche de Buchman depuis 1944, participant à l'élaboration de la politique d'ensemble du Réarmement moral, je constatais que ses plus proches collaborateurs me témoignaient une certaine réserve.

Ils sentaient avec raison que je n'étais plus le même et que ma foi dans notre entreprise commune avait été ébranlée. Un incident, somme toute mineur, réveilla mes doutes sur la signification de l'action que nous menions. J'étais en France quand Hélène m'informa que Buchman demandait à utiliser la campagne de Pierraz-Portay pour une rencontre privée. Je n'avais pas été consulté et j'en fus troublé et blessé. J'écrivis à Hélène: « J'ai l'impression que c'est uniquement à cause de toi et des enfants, par fidélité à Frank et à tout ce que nous avons fait dans le passé pour Caux, que je continue. »

En réalité, je commençais à mesurer l'abîme qui séparait mes bonnes intentions et leur application dans ma vie. Je choisis alors d'ouvrir mon cœur aux gens que je côtoyais, sans me soucier de ce qui se passait en moi ni trop chercher à résoudre mes problèmes existentiels.

Au printemps suivant, je réapparus à Caux pour la préparation de la conférence d'été. Mes amis se donnèrent beaucoup de peine pour me maintenir dans l'orthodoxie mais mon état de santé n'était pas brillant. Je partis consulter le Dr Wetter en Engadine. Il trouva ma pression trop basse et me proposa une cure. Elle mobilisa toutes mes forces: le docteur insistait pour que je fasse chaque jour dix-huit trous de golf!

Un ouvrage sur la vie de sainte Catherine de Sienne nourrissait ma réflexion. Comment briser l'amour de soi-même, le retranchement suprême de son ego, l'amour-propre, comme l'appelle sainte Catherine. Elle a mis vingt ans pour y parvenir. Combien de temps me faudra-t-il ? Je retrouve dans mes notes : « Demande à Dieu un amour brûlant pour les autres, une hypersensibilité pour les besoins de ceux qui sont autour de toi, d'abord de ceux qui sont les plus proches. Demande à Dieu un amour passionné pour Lui et pour les hommes. Sois simple, réel

et concret. Sois sans illusions sur toi-même afin de n'en avoir aucune sur les autres. » J'inscrivis dans mon livre de prières un poème de sainte Catherine, lu et relu des centaines de fois tout au long de ma vie:

*O Esprit saint, viens en mon cœur
Dieu vrai, attire-moi à Toi par ta puissance,
Accorde-moi l'amour en même temps que la crainte,
Préserve-moi de toute pensée mauvaise
Réchauffe-moi et embrase-moi de ton amour
Afin que tout fardeau me paraisse léger.
Mon très saint Père et mon doux Seigneur,
Viens-moi en aide dans toutes mes œuvres.*

23. Sur les planches

Le théâtre a été utilisé par nos équipes comme un excellent moyen de communication. Encore fallait-il, pour atteindre un large public, accéder à une certaine qualité, autant dans le jeu que dans le scénario. Les troupes étaient en partie composées d'amateurs choisis en fonction de leur ressemblance avec le personnage qu'ils représentaient, en partie par des professionnels en général bénévoles. Peter Howard avait écrit plusieurs comédies dont *Le Patron* qu'une troupe française s'apprêtait à mettre en scène. On me proposa de prendre le rôle principal, celui du patron. Pour moi, qui n'avais ni compétence ni formation, cela correspondait à jouer au saltimbanque mais j'acceptai.

Les répétitions eurent lieu à Londres sous la direction d'une actrice renommée, Elisabeth Bergner. Etre mis sur la sellette soir après soir était très exigeant et j'avais de la peine à vivre de l'intérieur le caractère d'un chef d'entreprise. Grâce à notre metteur en scène, je fus initié au b.a.-ba de l'art théâtral.

Le spectacle s'adressait aux milieux de l'industrie. Il visait à élargir le cœur et l'esprit des gens par delà les hiérarchies professionnelles et les antagonismes d'intérêts. Nous avons donné en France une cinquantaine de représentations au cours de l'hiver 53. Elles déclenchèrent ici et là des initiatives nouvelles qui débloquent des situations locales en résolvant des problèmes concrets.²⁷

²⁷ *Le Républicain lorrain* du 11 avril 1954 se faisait l'écho d'une représentation du

L'été suivant, on me demanda de prendre le rôle d'un diplomate français dans une troupe allemande qui montait *L'Homme à la Clef*, autre pièce de Howard. Ce rôle me convenait mieux, même si je dus consulter souvent le dictionnaire afin de vérifier le sens exact de mon texte. L'allemand prononcé avec l'accent français faisait partie du scénario et déclenchait l'hilarité du public.

Rien ne pouvait mieux me faire comprendre les problèmes politiques et économiques qu'affrontait l'Allemagne de 1955 qu'une tournée dans plusieurs de ses régions. Je pus également renouer des liens avec certains des amis que je m'étais faits au sein de la résistance allemande. Je retrouvai Herbert Blankenhorn, conseiller diplomatique du chancelier Adenauer, dans son bureau de la chancellerie, au Palais Schaumburg. Eugen Gerstenmaier, qui avait échappé de façon miraculeuse à la rafle de 1944, présidait le Parlement allemand. Les débats qu'il arbitrait alors sur la ratification du traité de Paris et les entretiens qu'il m'accorda me firent comprendre les hésitations du peuple allemand, profondément traumatisé par la séparation des deux Allemagne.²⁸ Je revis Gerstenmaier lors du Congrès de la CDU, le parti du chancelier. Il m'invita avec Ernst Reinecke, à Bad Orb, charmant coin du Taunus, à cinquante kilomètres de Francfort, et ce fut l'occasion d'une conversation détendue et personnelle.

L'Homme à la Clef connut un grand succès théâtral mais je

Patron à Thionville dans le cadre d'un congrès du Réarmement moral placé sous la présidence de Robert Schuman. Selon le chroniqueur, l'objectif était « de mettre en face de leurs responsabilités patrons et ouvriers à une époque où, semble-t-il, les formules capitalistes et communistes ont abouti à la même impasse ».

²⁸ Les traités de Londres et de Paris (23 octobre 1954), conclus entre les Etats-Unis, le Canada, le Grande Bretagne et les autres pays membres de l'OTAN reconnaissaient l'entière souveraineté de la République fédérale au détriment d'une possible réunification de l'Allemagne.

n'étais pas certain qu'il suscît chez les spectateurs la prise de conscience que nous souhaitions. Le côté superficiel de notre tournée me préoccupait. On parlait certes beaucoup de nous, mais ce travail semblait manquer de racines profondes. Combien il est difficile de dépasser le stade des paroles et des affirmations pour atteindre chez un être humain le niveau qui détermine la nature de ses activités!

Cette même année, un groupe international d'hommes politiques, conduits par l'ancien ministre danois des Affaires étrangères Ole-Björn Kraft, visita un certain nombre de capitales asiatiques et africaines. Ils étaient accompagnés d'un spectacle musical, *L'Île qui disparaît*, œuvre presque surréaliste sortie de la verve inépuisable de Howard. A l'automne cette "mission mondiale", comme on l'appelait, se poursuivit en Finlande, Suède et Norvège, puis en Italie, en France et en Allemagne. Hélène et moi avons participé à quelques-unes des étapes européennes.

A Noël, nous étions de retour pour les fêtes. Un cri de désespoir de Sylviane avait convaincu Hélène de passer les prochains mois avec les enfants. Il m'en coûtait de les quitter si souvent et je leur avais promis de leur écrire chaque semaine. Quand je relis cette correspondance, je suis ému de l'intimité de nos relations, malgré les longues séparations. Une fois, cédant aux pressions de certaines de ses amies, Hélène partit avec moi en Italie mais un coup de téléphone de Gstaad lui annonçant que Jacqueline s'était cassé la jambe la fit rentrer en catastrophe. Je sentis s'installer un certain dérapage: les impératifs de l'action commune tendaient à primer les convictions personnelles.

De Gstaad, Hélène me rejoignit cependant à Paris d'où nous partîmes ensemble pour rejoindre la tournée en Allemagne. Puis Hélène continua sa route aux Pays-Bas et en Angleterre tandis que moi j'allais vivre encore cinq mois aux côtés d'Ernst

Reinecke qui se sentait responsable du travail du Réarmement moral en Allemagne. Râblé et costaud, Ernst portait sur son visage les marques des durs conflits qu'il avait endurés pendant la guerre. Il cultivait l'humour caractéristique des citoyens de Cologne. Comme beaucoup de gens de la vallée du Rhin, il avait un sens aigu de la politique, ce qui lui permettait de maintenir des contacts étroits avec les hommes du gouvernement de Bonn. « J'ai une grande joie de vivre au côté d'Ernst, écrivais-je à Hélène. Ce n'est pas toujours facile de le servir en toute simplicité. C'est un compagnon plein d'humour et nous rions beaucoup. Nous faisons tout ensemble et sommes inséparables. C'est quelque chose de vraiment nouveau pour moi. »

Une grande confusion régnait alors dans l'esprit des Européens. Le maréchal Tito, à la suite de la première conférence des pays non-alignés à Bandung, orchestrait une vaste campagne en faveur d'une neutralisation de l'Europe. Ceux qui désiraient battre Adenauer aux élections de 1957 y faisaient écho. Churchill, qui venait de recevoir le prix Charlemagne à Aix-la-Chapelle, apporta de l'eau au moulin des pacifistes en proposant d'inviter l'URSS à rejoindre l'OTAN.

Au moment où Buchman accueillait à Caux les hommes politiques de retour de leur mission en Asie et la troupe de *L'Ile qui disparaît*, je fus appelé d'urgence par la police de Morges. Une de nos voitures transportant quatre passagers avait percuté un mur à Saint-Sulpice. L'un d'entre eux se trouvait à l'hôpital dans un état critique. Il s'agissait d'un jeune Bernois, Oscar Streun, qui était responsable du son pour le spectacle. Tout à fait conscient, il me sourit et dit avec peine : « C'est difficile de mourir. » Je pris sa main et récitai à haute voix le Notre Père. Il expira en disant : Amen. J'avais fermé les yeux d'un jeune Suisse qui se réjouissait de revoir ses parents et son pays.

24. Nouvelle impasse

Au printemps de 1956, de sérieuses questions se posèrent à nouveau à mon esprit à propos de l'avenir de Caux. Aux Etats-Unis, l'hôtel *Island House*, utilisé jusque-là sur l'île de Mackinac, avait été repris par les autorités qui en avaient la tutelle et il avait fallu se réorganiser. Un centre de conférences aussi grand que celui de Caux avait été mis en chantier. Etait-il concevable de mener de front deux centres de conférences internationales? L'été arrivait et nous ne savions toujours pas si une conférence se tiendrait à Caux. Frank, qui se trouvait à Londres, n'avait toujours pas pris de décision car il espérait que les nouveaux bâtiments permettraient de tenir une conférence aux Etats-Unis.

La visite inopinée de Devadas Gandhi, directeur du *Hindustan Times*, me rappela d'Allemagne à Caux. Fils du Mahatma Gandhi, il voyageait avec son épouse et ses trois enfants. Je fis ainsi la connaissance de Rajmohan, petit-fils de Gandhi, alors âgé de 22 ans, qui se rendait en Angleterre pour y commencer une formation de journaliste. Grand, mince, doué d'une intelligence pénétrante, réservé, à l'écoute des autres, Rajmohan Gandhi allait jouer un rôle important dans nos rangs et dans son pays pendant les années à venir. Devadas Gandhi captiva nos enfants par sa simplicité et son humour et Jean-Pierre donna une leçon de natation à ses deux fils dans la piscine de Pierraz-Portay.

Le 29 juin, un telex de Londres annonça que la conférence de Caux s'ouvrirait le 8 juillet. Cette manière de repousser à la dernière minute une décision qui aurait dû être prise depuis

longtemps ne manquait jamais d'exaspérer mon sens pratique. Les événements d'Afrique du Nord furent au cœur des rencontres cet été-là. En mars, la France avait accordé l'autonomie à la Tunisie, sans qu'il y ait eu d'effusion de sang. Il en avait été de même pour le Maroc. Dans les deux situations, des hommes, inspirés par les principes de conciliation appris du Réarmement moral, avaient joué un rôle important au cours de négociations délicates. Quant à l'Algérie, elle se trouvait en état d'insurrection depuis deux ans. Pourquoi ce qui avait été possible en Tunisie et au Maroc ne pouvait-il pas se passer en Algérie? Les enjeux semblaient bien plus importants que dans les deux autres pays. Certains contacts en vue de trouver une issue eurent lieu, mais en vain.

La nationalisation du canal de Suez par Nasser envenima la situation du Moyen-Orient et créa un conflit avec Israël. La France et l'Angleterre décidèrent d'intervenir. Je me souviens avoir eu le sentiment d'être spectateur d'un tournant de l'histoire quand leur initiative fut arrêtée net par les Etats-Unis et l'URSS, qui imposèrent un cessez-le-feu. L'équilibre du monde changeait : l'Europe se trouvait désormais sous la tutelle des deux grandes puissances mondiales et ne pouvait plus se permettre de faire cavalier seul. Conséquence directe de la guerre : les pompes à essence ne fonctionnaient que trois jours par semaine, distribuant le carburant avec parcimonie.

Je passai cet hiver-là à Paris, vivant très proche de Robert Carmichael, grand patron de l'industrie textile. Sa famille, originaire d'Ecosse, s'était installée sur la Somme pour y établir un tissage de jute. De haute stature, Robert Carmichael avait été atteint jeune de la poliomyélite, dont il avait gardé une légère claudication. Elu par ses pairs à la présidence de la Fédération des industries européennes du jute, il négocia avec l'Inde et le Pakistan des accords exemplaires. Jouissant d'une grande

réputation d'intégrité, il avait le don d'amener les hommes qui travaillaient avec lui à investir le meilleur d'eux-mêmes. Sa position et son autorité morale lui donnaient un accès direct auprès des gouvernants et des responsables de l'industrie en France, comme dans d'autres pays. Je voyais aussi des députés à la Chambre, en particulier Joseph Wasmer, de Mulhouse, avec lequel j'étais lié d'amitié.

La guerre d'Algérie tenait en haleine tous les Français. On pouvait constater un raidissement nationaliste qui s'exprimait contre les Etats-Unis, les Nations-Unies, le monde arabe et les Africains. L'ingérence étrangère dans ce que les Français considéraient comme une affaire intérieure blessait profondément leur amour propre. Il me fallait simplement écouter et comprendre. J'écrivis à Hélène : « Je me sens accablé par l'immensité de la tâche, incapable d'apporter à tous ces gens, non pas des correctifs ou des diagnostics, mais la vie, l'amour et la paix. »

Des acteurs, en grande majorité Africains, avaient tourné un film, *Freedom*, qui abordait les problèmes de la décolonisation. J'assistai à la première projection privée qui eut lieu à Londres en février. On décida immédiatement d'en produire une version en langue française. Le travail fut réalisé à Paris sous la direction de Gérard Rey avec des bénévoles de divers pays africains. Fin avril, nous disposions du film *Liberté*, qui sera utilisé pendant des années dans les pays francophones.

Après six mois pendant lesquels je m'étais donné corps et âme pour mes amis français, je reçus une lettre sévère de Peter Howard qui me perturba profondément. Rédigée dans son style imagé, parfaitement claire sur le fond, elle critiquait l'esprit latin et celui du monde catholique. Je ne comprenais pas ce jugement sur le travail qui se faisait alors en France. Notre ami anglais

semblait refuser d'accepter que les Français fussent différents, comme s'il voulait imposer à tous un comportement uniforme.

Nous retrouvâmes, Hélène et moi, une attitude similaire à notre arrivée en juin à Mackinac, où Frank avait convoqué une assemblée mondiale. La guerre d'Algérie suscitait des jugements sévères aux Etats-Unis. Frank, qui avait séjourné à Marrakech au cours de l'hiver 1954 et avait reçu à Caux des personnalités tunisiennes et marocaines, ne pouvait pas comprendre la situation particulière de l'Algérie. Il aurait voulu que les Français donnent la priorité au doublage arabe du film *Liberté*. On avait perdu du temps car les médias n'avaient pas encore uniformisé la langue et il avait fallu sélectionner le dialecte qui serait compris en Afrique du Nord et trouver les interprètes capables de le parler.

Derrière ces difficultés techniques, il y avait une question plus profonde. Pour Buchman, résoudre des problèmes signifiait changer des hommes, refaire le monde signifiait refaire des hommes. Cette manière de penser conduisait à juger les régimes politiques en fonction de leur attitude face aux seules réalités morales et à évaluer de la même manière les événements de la vie courante. Le rôle de l'organisation était minimisé par cette priorité donnée aux hommes. Malgré tous les efforts que je faisais pour adhérer aux modes de pensée dominants parmi ceux qui étaient mes plus proches amis, une force intérieure semblait m'éloigner d'eux, ou du moins me pousser à mieux analyser les critiques qui se formulaient en moi.

Peter Howard venait de rédiger un ouvrage destiné aux Etats-Unis qui avait repris en titre une formule de Buchman : *L'Amérique a besoin d'une idéologie*. Le mot idéologie ne me plaisait guère. Créé par les philosophes issus de la Révolution française, ce terme désigne un système cohérent d'idées propres à une classe ou à une nation. Il suggère un système clos qui

enchâsse la vérité. Les idéologies d'Adolphe Hitler et de Benito Mussolini s'étaient effondrées. Les révélations consécutives à la mort de Staline avaient creusé de larges fissures dans le système communiste. Alors que nous étions au crépuscule des idéologies, même si beaucoup de gens n'en avaient pas encore conscience, le mot avait un relent de totalitarisme. Sans doute, Buchman voulait-il se démarquer d'un courant évangélique dominant dans les Eglises américaines, uniquement axé sur le personnel. Il se sentait aussi investi d'une mission dans le monde, pour laquelle il cherchait une nouvelle formulation.

Des lettres venues de la maison nous rappelèrent après quelques semaines. Nos enfants avaient besoin de nous. Frank Buchman nous laissa partir après une rencontre émouvante et sans heurt.

Juin 1958 me ramena à Mackinac alors que la tournure dramatique des événements en Algérie reconduisait le général de Gaulle au pouvoir. Ce séjour m'a laissé un goût amer. Certains proches collaborateurs de Buchman refusaient de me laisser partir tant que mon attitude n'aurait pas à leurs yeux profondément changé. J'y voyais une violation de cet espace de liberté dans lequel j'avais pu vivre depuis la crise de 1952. Ils m'enfermaient dans un tunnel sombre et froid dont je ne voyais pas l'issue. Ce changement dont on me parlait se dérobaît, hors de ma portée.

Le rythme annuel des rencontres de Mackinac me fit à nouveau traverser l'Atlantique en 1959. Cette rencontre était dominée par un thème qui stimulait plus mon esprit qu'il ne satisfaisait mon impulsion naturelle : Réarmement moral ou communisme. Tout semblait se ramener à un engagement total au service d'une idéologie, à un regard unique sur le monde, ceci au prix du sacrifice de sa vie personnelle. Le communisme était identifié au mal, le Réarmement moral au bien. Cette façon de penser était

entachée d'une perversité qui allait avoir de néfastes conséquences.

Les propos d'un ami éveillèrent en moi une profonde méfiance : pour lui, le fait de graviter normalement et sans complexe dans l'orbite de Buchman était le test de son engagement. Moi, je ne me sentais jamais tout à fait à l'aise auprès de lui. Tout en l'admirant de loin, je préférais garder une certaine distance. Une atmosphère pesante semblait se développer dans nos relations, causée par certaines tendances : ingérence dans la vie des autres, méconnaissance de la diversité des êtres, manière rude et tranchante d'apporter des correctifs. Ma belle-mère avait déjà attiré mon attention sur une forme d'antagonisme que Buchman manifestait à l'encontre des femmes qu'il n'avait jamais pleinement associées sur un pied d'égalité. Comme tout être humain, Buchman avait ses travers, dont je ne pris intuitivement conscience que plus tard. J'aurais dû avoir le courage de dire non, prêt à subir toutes les conséquences, non seulement pour moi-même mais aussi pour ma famille.

Une centaine de personnalités d'Europe et d'Afrique étaient arrivées en juin par avion spécial. Le philosophe français Gabriel Marcel était du nombre. La situation en Algérie lui tenait à cœur. Il me demanda un rapport sur l'action discrète menée par le Réarmement moral pour faciliter le passage de Chypre à l'indépendance. Il voulait le faire remettre au général de Gaulle.

Je me liai aussi d'amitié avec Louis Ignacio-Pinto, qui avait représenté le Dahomey – aujourd'hui Bénin – au Sénat français, avant de devenir ministre de la Justice dans le premier gouvernement indépendant de son pays. Il siégea plus tard à la Cour internationale de La Haye et joua un rôle important dans les relations entre la France et l'Afrique noire.

Je quittai Mackinac heureux de ces contacts. Mais le mirage ne

tarda pas à se dissiper. La propagande pour relayer les concepts développés à Mackinac s'amplifia: pièces de théâtre, films, pages entières dans les quotidiens, émissions de radio et de télévision. Un observateur lucide aurait constaté qu'il y avait là une voie d'impasse, mais pouvions-nous l'être ? Nous étions pris dans un tourbillon, soumis à un traitement de choc qui rendait la réflexion personnelle difficile.

25. Séparation et écriture

Après plusieurs années passées aux Etats-Unis, Frank Buchman revint en Europe au printemps 1960. Il arriva à Caux fin mai avec une cohorte de collaborateurs. Il avait beaucoup vieilli et ne quittait sa chambre que rarement. Il se tenait informé grâce à ce que son entourage entendait, observait et lui rapportait. Je me retrouvai vite dans son collimateur car, à ses yeux, j'étais responsable de l'ensemble de ce qui se passait à Mountain House. Le 4 juin, il célébra son quatre-vingt-deuxième anniversaire dans la grande salle, au milieu de personnalités, de journalistes et de nombreux amis. Au moment où je lui présentais un cadeau offert par les Scandinaves, je reçus une réprimande cinglante qui me laissa abasourdi. Ce fut horriblement pénible, non seulement pour moi, mais pour mes enfants et ceux qui assistaient à la scène.

Un autre incident survint peu après. Frank Buchman tenait à être reconnu publiquement pas les autorités. La réception officielle que nous avions arrangée avec le gouvernement du Canton de Vaud s'étant fort bien passée, il me demanda de faire le nécessaire pour qu'il soit accueilli par le Conseil fédéral à Berne. Je pris contact avec Max Petitpierre, qui promit d'étudier la question. Quand une réponse négative me parvint, Frank se fâcha. J'eus beau lui expliquer la réserve proverbiale de notre gouvernement, rien n'y fit. Il me demanda d'écrire une lettre réfutant les arguments mis en avant par Berne. Devant mon embarras, il demanda à Peter Howard d'écrire un projet que je traduirais. Je fis de mon mieux pour arrondir les angles de cette missive qu'à mon

corps défendant je fus à nouveau contraint de signer. La réception par le Conseil fédéral fut remplacée par une brève rencontre avec Max Petitpierre, dont Frank ne fut pas satisfait.

Quelques mois plus tard, surgit un incident pénible avec les autorités de Montreux. Il avait été question de présenter pour les écoles de la ville un film produit par le Réarmement moral, *Le Couronnement de ma vie. Le Alexandre Nevski* d'Eisenstein lui fut préféré. D'aucuns dans nos rangs y virent une machination. Pressé par un ami américain, je fis une déclaration malheureuse qui déclencha les autorités scolaires puis municipales. L'incident fit le tour de la presse, en Suisse et à l'étranger.

Quand Frank, alors en Italie, revint à Caux pour y passer Noël, je découvris qu'il avait très mal pris ce qu'il appelait le fiasco de Berne, puis celui de Montreux. Nous eûmes un entretien en tête-à-tête quelques jours plus tard. Dans son emportement, il m'accusa à tort d'actes contraires à la morale, ce que je ne pus accepter. Ce fut la goutte qui fit déborder le vase. Je sortis de sa chambre accablé et comme aveuglé par une seule pensée : quitter cette maison pour ne plus y revenir.²⁹

J'allai me réfugier pour réfléchir dans la solitude de notre chalet de Gstaad. Henrik Schaefer vint m'y rejoindre pour m'aviser que j'étais devenu persona non grata à Caux. Frank me confirma par lettre ses intentions à mon sujet : tant que ma vanité, mon arrogance et ma confiance en moi ne seraient pas coupées à la racine, il valait mieux que je me tienne éloigné de Caux. Ma présence induirait les autres en erreur si j'étais considéré comme le représentant du Réarmement moral. Il me reprochait d'être imprévisible, de me croire indispensable et de rendre difficile la

²⁹ Selon Garth Lean, la santé de Buchman s'était sérieusement détériorée à partir de 1957 : l'artériosclérose le rendait parfois « extrêmement irritable envers son entourage » et affectait sa capacité de jugement. (Op.cit. p.503)

collaboration avec mes collègues. La consigne leur était donnée de m'isoler de Caux. Une sorte de rideau de fer s'était abaissé. Plus tard, Morris Martin avisa Hélène que ceci ne s'appliquait pas à elle et qu'elle était toujours la bienvenue à Caux.

En vacances de Pâques en Italie avec Jean-Pierre, je veillais un soir, hanté par mes soucis, écoutant de la musique pendant que mon fils dormait du profond sommeil de ses quinze ans. Des paroles de la Passion selon saint Matthieu de J.-S. Bach m'envahirent d'une profonde émotion :

*Mache dich, mein Herze, rein,
Ich will Jesum selbst begraben.
Denn er soll nunmehr in mir
Für und für
Seine süsse Ruhe haben.
Welt, geh aus, lass Jesum ein !³⁰*

(Pare-toi, mon cœur, pour lui,
Je veux être le sépulcre où Jésus repose,
Car c'est en moi désormais
Qu'il fera sa demeure.
Monde, adieu, ô Jésus descends en moi.)

Cette strophe s'imprima dans mon cœur, y laissant une marque indélébile.

A mon retour de ce voyage qui nous avait amenés, Jean-Pierre et moi, à visiter la vallée du Rhône, la Riviera italienne et la Toscane, je trouvai une lettre du Conseil de la Fondation du Réarmement moral, dont j'étais l'un des fondateurs, me deman-

³⁰ Aria 75.

dant de me retirer. Ma lettre de démission consacra la rupture des liens étroits qui m'avaient uni à Caux.

De la même manière que dix ans auparavant, cette séparation m'aida à retrouver les racines profondes de ma foi en Dieu. En juillet 1961, Frank Buchman quitta Caux pour Freudensstadt. Il devait y mourir au début d'août. J'appris la triste nouvelle par la radio, car personne n'avait eu le courage de prendre contact avec Hélène et moi. Je voulus participer à ses funérailles mais Hélène m'en dissuada.

Auparavant, après des batailles intérieures pénibles, je lui avais écrit une lettre: « La coupure avec Caux m'a montré combien mon cœur était faussement attaché à ma position. J'ai eu énormément de peine à couper ces liens, en particulier à offrir ma démission du Conseil de la Fondation auquel j'étais bien plus profondément lié que je ne l'imaginais. »

Quelques jours après sa mort, je reçus sa réponse datée du 3 août 1961, soit la veille de son attaque. Il me donnait l'entière liberté d'agir selon mes convictions.

En automne, j'entrepris plusieurs démarches pour me trouver du travail. Elles me conduisirent au département des Affaires étrangères. Le conseiller fédéral Wahlen invoqua une règle qui ne pouvait souffrir d'exception selon laquelle ceux qui avaient quitté le département ne pouvaient y être réengagés. D'autres portes se fermèrent et je décidai d'écrire un livre auquel je réfléchissais depuis quelques mois.

Pendant cette sorte d'exil intérieur qui me faisait vivre au ban de l'équipe de Caux, Peter Howard continuait à m'écrire. Ayant passé lui-même par une épreuve similaire à la mienne, il comprenait mieux que personne ce que j'éprouvais.³¹ Nous nous

³¹ Cf. Peter Howard, *Le Secret de Frank Buchman*, pp. 101 & ss., Caux Edition.

connaissions depuis qu'Hélène et moi lui avions rendu visite dans sa ferme du Suffolk en 1944. Les excuses qu'il m'avait faites à l'époque pour son attitude britannique froide et supérieure m'avaient touché mais je sentais une dualité dans son comportement qui me déconcertait. Deux personnages semblaient vivre en lui, l'un entier, tranchant et mordant, l'autre plein de compassion et de compréhension. Absolu dans ses déclarations et dans ce qu'il m'écrivit parfois, il me témoignait en tête-à-tête qu'il comprenait mes réserves. Je lui écrivis : « Le moment me semble venu de mettre noir sur blanc les convictions que j'ai pour la Suisse. Je rédige un ouvrage sans grandes prétentions qui voudrait aider les hommes avec lesquels je suis en contact à voir la réalité de notre situation nationale et leur ouvrir des perspectives de solutions. Mon titre provisoire est *La Suisse au défi*. »

En cours d'écriture, mes idées s'élargirent à la dimension du monde démocratique. L'ouvrage fut publié à La Baconnière sous le titre *L'Occident au défi*. René Lucien, un Français qui présidait une société liée à l'aéronautique, m'en demanda un exemplaire qu'il désirait remettre au président de la République. Le général de Gaulle ne tarda pas à m'écrire : « Votre livre témoigne à la fois d'une vue lucide de la conjoncture présente et d'une grande foi en la force de l'esprit. » Abdel Khalek Hassouna, secrétaire général de la Ligue des Etats arabes, m'adressa lui aussi une lettre qui me fit grand plaisir : « Vous faites un exposé objectif et judicieux des facteurs qui ont contribué à donner sa structure au monde et qui invitent spécialement l'Europe à un choix auquel elle ne saurait se soustraire. »

26. Périple en Asie

En automne 1961, Peter Howard vint nous voir à Pierraz-Portay pour nous faire comprendre qu'il était temps de tourner la page et de repartir de l'avant sur une base nouvelle.

L'inauguration d'un centre du Réarmement moral à Odawara fut pour Hélène et moi l'occasion d'un premier voyage au Japon. Mon beau-père nous accompagna. Charlie Rudolf, qui s'était porté volontaire pour devenir l'architecte de Caux, avait participé à la mise au point de ce bâtiment, merveilleusement placé en haut d'une colline, mais complexe dans sa réalisation. Cette première prise de contact avec la réalité nipponne éveilla en moi un immense intérêt. La conjugaison de la technique moderne et des traditions ancestrales me parut porteuse d'avenir.

Après avoir survolé le Pôle Nord à l'aller, nous sommes rentrés via Hawaï en nous arrêtant quelques jours à Honolulu, puis à Tucson en Arizona, où nous fûmes reçus dans la maison où Buchman avait passé les dernières années de sa vie, enfin à Mackinac, où nous avons retrouvé nos filles Jacqueline et Sylviane. En famille, nous avons été enrôlés comme figurants dans le film *Ouragan* qu'on tournait dans le studio du nouveau centre.

Quelques mois plus tard, je repartis au Japon avec mon beau-père et notre ami Eric Junod pour participer à une rencontre à Odawara. Ce fut le début d'un périple de deux mois en Asie.

A l'aller, pendant le survol de l'Asie, je mesurais combien tous ces pays s'enveloppaient pour moi de mystères. Nous nous

sommes arrêtés à Saigon pour préparer une visite sur le chemin du retour.

A Odawara, je retrouvai un banquier chinois de Hongkong, S.K. Yee, que j'avais connu à mon précédent voyage. Grand et massif, il avait servi dans l'armée chinoise. Général à trente ans, il avait terminé la guerre de 1945 avec quatre étoiles, assurant la liaison entre l'armée chinoise et ses alliés. Ensuite, il s'était installé à Hongkong pour y fonder une banque devenue très prospère. Tout en conservant un lien personnel avec Chou En-laï et avec Tchang Kai-chek,³² il maintint des liens tant avec Pékin qu'avec Taipei. Il répondit inlassablement à mes questions et exprima des vues qui me permirent de mieux comprendre l'ensemble de la situation chinoise.

A Tokyo, je me mis à la recherche de documents sur la révolution Meiji, dont tout le monde parlait mais dont on ne savait pas grand'chose.³³ En effet, depuis de nombreuses années, mes réflexions tournaient autour du concept de révolution, un mot qui a été galvaudé au cours des siècles. Il m'apparut que pour comprendre le Japon, il fallait percevoir, derrière l'étonnante vitalité industrielle et technologique, la force des traditions ancestrales.

Le gouvernement de Saigon nous invita pour une visite officielle d'une semaine. Sir Raphael Cilento, médecin australien qui avait été haut-commissaire des Nations-Unies pour les Réfugiés, se joignit à nous pour cette visite. Le président Ngô

³² Chou En-laï, premier ministre dès la proclamation de la République populaire de Chine (communiste) en 1949, jusqu'à sa mort, en 1976. Tchang Kai-chek, président de la Chine nationaliste jusqu'à sa mort à Taiwan, en 1975.

³³ La révolution Meiji apporta une transformation administrative, politique et économique du Japon à partir de 1868, ouvrit le pays aux nouvelles donnes du monde moderne et amorça son développement.

Dinh Diêm nous retint pour un long entretien. Petit, les yeux pétillants d'intelligence, profondément croyant, il incarnait le courage des catholiques vietnamiens qui avaient fui le communisme au nom de leur foi. Homme de grande culture, disciple de don Luigi Sturzo, inspirateur de la démocratie chrétienne en Europe, il tentait de proposer au Vietnam du Sud un contrepoids au projet révolutionnaire des communistes du Nord.

Il se méfiait des Américains, qui importaient une manière de vivre incompatible avec les traditions bouddhistes de son peuple. Le Vietnam était coupé en deux depuis la conférence de Genève de 1954, mais rien n'avait été réglé sur le fond. Avec grande habileté, le gouvernement du Nord soutenait l'opposition des bouddhistes, identifiant le christianisme avec le colonialisme occidental. Le président menait une guerre sur deux fronts, l'un militaire, l'autre idéologique par une formation des cadres civils et militaires. En 1963, on pouvait encore espérer une solution semblable à celle des deux Corées. Cependant, en appuyant un coup d'Etat militaire qui coûta la vie au président Diêm, les Etats-Unis s'engagèrent dans une voie sans issue. En quelques années, toute la péninsule indochinoise bascula dans le camp communiste au prix de souffrances infinies.

Notre voyage nous conduisit encore à Bangkok, Singapour et Colombo. Une gestion catastrophique avait mis Ceylan dans une situation économique difficile. Surya Sena et sa femme Nelun qui nous avait invités étaient de vieux amis. Ils formaient un couple de musiciens qui avaient fait connaître les traditions de leur île natale dans de nombreux pays. Nelun accompagnait Surya sur un instrument à cordes alors qu'il chantait et mimait avec une grâce et un charme infinis des chants et des danses séculaires. Leur répertoire incluait aussi des negro-spirituals et j'ai toujours été ému par leur interprétation de *There is a Balm in Gilead*.

J'étais invité à donner une conférence à Téhéran. L'Iran, qui traversait une grave crise politique, était en effervescence. La réforme agraire entreprise par le gouvernement se révélait un échec. L'économie était affaiblie par l'incompétence et la corruption des fonctionnaires. Des émeutes, qui éclatèrent dans le quartier des ministères, amenèrent le gouvernement à proclamer la loi martiale. Je me trouvais à pied d'œuvre pour étudier *de visu* le déclenchement d'une révolution qui allait bouleverser ce royaume. Une visite au président de la société nationale de pétrole, Amir-Abbas Hoveyda, me permit de rencontrer un homme remarquable, jovial et ouvert, qui désirait sortir son peuple de l'ornière millénaire pour en faire une nation moderne.

Mon beau-père et Eric Junod rentrèrent directement en Suisse après une étape à Beyrouth, dans un Liban encore en paix et prospère, pendant que j'allais passer quelques jours à Chypre à l'invitation de mon ami Marcel Grandy. Depuis plusieurs années, lui et sa femme y accomplissaient un travail remarquable, enracinés dans une foi et une persévérance sans faille, animés d'un humour toujours renouvelé. Ils connaissaient tous ceux qui comptaient dans l'île, aussi bien du côté grec que du côté turc. Je m'entretins avec le président, Mgr Makarios, comme avec le Dr Kutchuk, chef charismatique de la communauté turque. Je compris que les accords de Zurich et de Londres, qui avaient prévu dès 1959 une indépendance de Chypre garantie par la Grèce, la Turquie et le Royaume-Uni, étaient un compromis imposé de l'extérieur qui n'avait jamais été accepté par les Chypriotes eux-mêmes, grecs ou turcs. L'avenir était donc menacé.

Le poids immense de l'Asie dans l'équilibre du monde s'était révélé tout au long des multiples étapes de ce périple.

27. Encore l'Amérique

En rentrant d'Asie, j'avais espéré me consacrer à mon nouveau livre. Hélas, j'acceptai de repartir pour le Canada afin d'y accompagner un groupe brésilien invité au Québec par le père Henri Roy, prêtre proche du cardinal Maurice Roy. Hélène et moi aurions ainsi l'occasion de retrouver nos deux filles qui se trouvaient en Amérique. Pour moi, ce serait l'occasion de renouer des liens créés au Québec depuis 1939.

Nous avons trouvé la Belle Province en pleine crise morale et politique. Une vive contestation secouait tous les niveaux de la société. Les Canadiens français commençaient à rêver de se séparer du reste du Canada. Quant à l'Eglise catholique, qui avait été l'âme de la province depuis des siècles, elle perdait rapidement de son influence. L'université de Montréal bouillonnait d'idées nouvelles et révolutionnaires : on y rejetait avec véhémence la tutelle de l'Eglise sur l'université et sur la vie en général, ainsi que l'emprise économique anglaise et américaine. Nos amis, notamment Gérard Pelletier qui dirigeait *La Presse*, le grand journal français de Montréal, nous aidèrent à comprendre le bouleversement qui se préparait.

Le 22 novembre 1963, je me trouvais dans un grand hôtel de Toronto en train de parler à l'issue d'un déjeuner. Pour illustrer l'accélération des communications, je citai l'exemple de l'assassinat du président Lincoln, qui n'avait été connu en Europe que onze jours après l'événement. A peine avais-je terminé mon exposé qu'éclata la nouvelle de l'assassinat du président

Kennedy. Les heures qui suivirent se passèrent devant un écran de télévision à vivre minute après minute le long déroulement de cette tragique journée. Quel choc terrible pour les Etats-Unis, humiliés et honteux qu'un tel événement se soit produit chez eux! L'assassinat, perpétré quelques jours plus tard à l'intérieur du bâtiment de la police de Dallas et sous les yeux de millions de téléspectateurs sur la personne de l'assassin présumé, augmenta encore le malaise. C'est pénétrés du climat éruptif de la situation américaine que nous sommes rentrés en Europe.

Pour mon ouvrage sur le phénomène révolutionnaire, j'étais tombé sur un livre publié en 1938 aux Etats-Unis, *The Anatomy of Revolution*, de Crane Brinton.³⁴ Sur le bateau, je pris le temps de le lire et y trouvai la confirmation de mon intuition : les grandes révolutions politiques passent par des phases similaires, dont le repérage permet d'en mieux comprendre l'évolution dans le temps. Une série d'une vingtaine de conférences en Suisse, en France, en Italie et en Allemagne me permirent de confronter ma réflexion avec le public et d'affiner ma pensée. Ainsi commença à mûrir un ouvrage qui ne parut que quelques années plus tard.

En octobre 1964, Robert de Trey, alors vice-président de la Dentist Supply Co. à York (Pennsylvanie), vint rendre visite à son oncle Emmanuel, mon beau-père. Dans les premières années du siècle, Emmanuel avait inventé le premier ciment dentaire synthétique, qu'une société du Delaware fabriquait et distribuait en Amérique. Cette entreprise venait d'être absorbée par la société dont Robert était directeur et il désirait établir avec son oncle un contrat de collaboration. Emmanuel souleva des objections et Robert nous demanda d'accompagner les parents d'Hélène aux Etats-Unis pour négocier l'accord final.

³⁴ Prentice Hall Inc. USA

Nos deux ménages s'embarquèrent à Gênes en janvier 1965. Après quelques jours passés à New York pour consulter mon cousin Bernard Reverdin, avocat d'affaires et spécialiste du droit américain, nous partîmes en voiture pour la Pennsylvanie. Le nouveau contrat, conclu pour cinq ans, mit fin à une collaboration de près de soixante ans entre Emmanuel et ses partenaires américains. Le dernier règlement arriva finalement à Pierraz-Portay en décembre 1969, soit juste un mois avant la mort de mon beau-père.

Nous quittâmes les Etats-Unis pour passer le mois de février à Montego Bay, en Jamaïque. Sur la fin de notre séjour, je me rendis à Kingston pour y voir quelques amis. C'est là que Blanton Belk me rejoignit par téléphone pour m'annoncer la mort subite de Peter Howard à Lima. Je n'arrivais pas à y croire et je réagis comme s'il s'agissait d'un mauvais rêve. Une immense tristesse m'envahit en pensant à sa famille. Je pleurai à chaudes larmes un ami cher qui avait su me remettre en route par ses encouragements après les événements de 1961. Nous travaillions ensemble depuis plusieurs années en concertation permanente. Sans lui, l'avenir de notre action commune à l'échelle du monde me paraissait bien sombre.

L'avion, qui ramenait en Angleterre sa dépouille mortelle avec son épouse et un petit groupe d'amis, fit escale à Montago Bay, ce qui nous permit de témoigner notre affection à Doë Howard. Le 5 mars, nous étions dans sa ferme du Suffolk, aux côtés de personnes venues du monde entier, pour lui faire notre dernier adieu.

La mort de Howard ne tarda pas à entraîner des remous importants parmi ceux qui se réclamaient du Réarmement moral et une certaine tension commençait à se manifester entre Anglais et Américains.

Quelques mois plus tard, Hélène et moi participions à une rencontre au centre de Mackinac à l'invitation de Blanton Belk. Nous y retrouvions deux de nos filles, qui travaillaient avec le Réarmement moral aux Etats-Unis depuis quelques années. La rencontre gravitait autour de la jeune génération et j'y fis un exposé qui fut publié dans un ouvrage collectif.³⁵

Les frères Colwell, de Californie, épaulés par le metteur en scène Henry Cass, de Londres, mirent sur pied une revue musicale, *Sing-Out 65*. Présentée aux Etats-Unis, puis au Japon et en Corée, elle allait faire le tour du monde, portant un dynamique message d'espoir. L'accueil enthousiaste du public montrait le pouvoir d'entraînement de la jeune génération.

Notre séjour à Mackinac suscita cependant en nous un certain malaise. Un fossé se creusait entre générations. Des conciliabules plus ou moins secrets se tenaient, dont on se sentait exclu. En quittant les Etats-Unis, nous étions perplexes : qu'allait-il advenir de la cohésion de notre travail mondial ? Peter Howard avait quitté ce monde au moment où celui-ci entrait dans une phase délicate. Des lézardes se dessinaient. Ceux qui s'accrochaient à l'intégrité du message et le liaient à une certaine façon d'opérer ne voulaient pas entendre parler d'une évolution nécessaire. Ils oubliaient que Buchman avait modifié ses méthodes au cours de sa vie. L'individualisme des uns, le nationalisme des autres, une propension à la sécularisation qui se développait chez les jeunes, menaçaient l'unité de nos rangs.

La revue musicale *Sing-Out* parcourut l'Europe en 1966. Mais il s'avéra que les membres de la troupe avaient reçu la consigne de réduire au strict nécessaire les contacts avec les responsables locaux du Réarmement moral. Cette tournée fut le révélateur

³⁵ *Modernizing America*, Pacc Publications, Los Angeles. 1965.

d'une divergence de méthodes de part et d'autre de l'Atlantique.

En s'efforçant de se dégager d'un formalisme devenu paralysant, les responsables de Sing-Out n'avaient-ils pas tendance à mettre en sourdine certains principes qui dérangent les jeunes ? J'espérais certes depuis des années qu'une évolution de notre comportement collectif permettrait à chacun de mieux préserver un certain espace de liberté personnelle, mais je n'étais pas disposé pour autant à passer par-dessus bord les principes qui me paraissaient essentiels.

Le clivage entre générations que j'avais déjà remarqué l'été précédent à Mackinac devenait un fossé entre les défenseurs de l'héritage de Buchman et ceux qui militaient en faveur d'une nouvelle approche pour les jeunes. Chacun voulait rallier les autres à son point de vue. Des accusations, des malentendus, amplifiés dans des conversations et des lettres, nous acheminaient vers une confrontation qui infirmerait la crédibilité de tous.

Cette querelle des anciens et des modernes allait au cours des années suivantes accumuler des blessures et des traumatismes si sérieux que certains y perdirent la foi et d'autres la santé. Pris entre deux feux, ne pouvant comprendre l'enjeu de cette confrontation, certains choisirent de se retirer. Jacqueline revint des Etats-Unis en automne 1966, Sylviane quelques mois plus tard. Après ces années passées en Amérique, elles y laissaient leurs meilleures amies.

28. Afrique

En mai et juin 1965, je fis une tournée en Afrique occidentale avec Eric Junod pour consulter des personnalités africaines sur la formation de la jeune génération de ce continent et le développement des relations entre l'Europe et l'Afrique. Lié à notre famille, Eric avait déjà accompagné mon beau-père pendant notre voyage en Asie et lors d'un séjour au Kenya. Il avait longuement séjourné au Congo en témoin des luttes âpres engagées autour du pouvoir au moment de l'indépendance et il maintenait des liens de confiance avec de nombreux Africains. Commencé à Conakry, notre périple nous conduisit à Abidjan, Lagos, Bamako, Dakar et Nouakchott.

J'avais rencontré certaines personnalités politiques lors de nos assemblées en Europe ou aux Etats-Unis, mais ce séjour sur place m'ouvrit les yeux sur une réalité que je n'avais pas encore perçue. Je mesurai quelle patience et quelle persévérance il fallait acquérir pour rencontrer ces hommes dans un climat de confiance. Au cours de ce périple africain, il nous fut possible de nous entretenir avec les huit chefs d'Etat d'Afrique occidentale qui se réunirent fin mai à Abidjan. Sir Abubaka Tafawa Malewa, premier ministre du Nigeria, nous reçut à Lagos. Il sera renversé plus tard par un coup d'Etat militaire. Le président Modibo Keita nous accueillit chaleureusement à Bamako. Pour lui, les négociations et la fraternité naturelle entre peuples africains permettraient de surmonter les conflits. Le président Léopold Senghor du Sénégal nous impressionna par sa grande intelligence. Son programme

consistait à sortir l'Afrique des ornières ancestrales et à la mettre sur la voie du développement économique tout en s'appuyant sur les traditions propres à la négritude.

Des raisons familiales et certaines initiatives d'amis me permirent de connaître plus tard la partie orientale du continent. A cette époque, le Kenya représentait un espoir pour l'Afrique par la qualité de son développement économique et politique. Mes beaux-parents avaient fait plusieurs séjours au Kenya et s'y étaient beaucoup plu. Entouré de la nature sauvage, Emmanuel de Trey se sentait à l'aise et il avait décidé d'acheter une maison à Nairobi pour y passer les mois d'hiver avec sa femme. Les responsables du Réarmement moral au Kenya souhaitaient disposer d'un centre d'où pourrait rayonner leur action. Il nous sembla en famille qu'une même maison pourrait remplir les deux fonctions. Mon beau-père me chargea d'aller remettre à Vere James, l'animateur sur place, la somme permettant l'achat d'une propriété à la limite de la ville.

Un collègue anglais me proposa de faire escale en Ethiopie sur le chemin du retour et de rencontrer l'empereur Hailé Sélassié auprès duquel il avait préparé une audience. Un avion privé nous emmena à trois cents kilomètres d'Addis Abeba jusqu'au palais de Harar, un donjon de pierre au milieu des sables du désert. Un strict protocole régla l'audience. Petit, avec un regard pénétrant, l'empereur rayonnait de sa personne la dignité et une grande noblesse. Ses remarques révélèrent un homme d'Etat bien informé sur le monde et il m'interrogea sur le développement de notre action.

D'Ethiopie, je me rendis à Khartoum à l'invitation de Peter Everington, qui était professeur à l'université. Pendant les quelques jours que j'y passai, je fus reçu par le Mahdi, chef spirituel de la grande tribu musulmane qui tint tête aux

Britanniques au siècle dernier. Homme d'une grande bonté, il nous reçut en compagnie de son fils Ahmed, qui lui succéda à sa mort.

Deux ans plus tard, j'eus une nouvelle occasion de me rendre en Ethiopie, ou plutôt en Erythrée qui était encore une province éthiopienne à l'époque. Je fus à nouveau reçu par l'empereur en compagnie de Pierre Spoerri. L'empereur se préoccupait de l'avenir de ses petits-enfants qui étaient aux études en Europe.

Tout au long de ces pérégrinations africaines, il y avait parfois des moments creux et il fallait savoir attendre. J'en profitais pour avancer l'écriture du livre que je préparais sur les révolutions. Mon étude cherchait à reconnaître les étapes de chacune des cinq grandes révolutions ayant marqué le monde moderne, en Angleterre au 17^e siècle, en Amérique du Nord et en France au 18^e, en Russie et en Chine au 20^e, puis à dégager les différentes facettes du défi que doit relever le monde actuel. Je voulais aussi définir les changements de comportement qui s'imposent à l'homme moderne, confronté à la survie du genre humain.

Afin de donner un certain retentissement à ce livre, j'espérais le publier en France et le soumis aux Editions Gallimard pour leur collection des sciences humaines. Le manuscrit ne fut finalement pas retenu et c'est Hermann Hauser de La Baconnière qui fit paraître *Révolutions politiques et Révolution de l'Homme*. L'abondante correspondance que je reçus au cours des mois suivants montra que l'ouvrage avait trouvé un écho favorable dans les milieux politiques et universitaires d'Europe et d'Afrique. Les lettres d'appréciation de mes anciens collègues du Département fédéral des Affaires étrangères me touchèrent particulièrement.

Depuis près d'un an, je constatais avec une immense tristesse que les premières lézardes dans l'unité de notre équipe

internationale avaient conduit à une rupture consommée. La plupart des Allemands et des Japonais avaient rejoint les Américains dans un camp, alors que le reste de l'Europe faisait corps avec les Anglais, entraînant dans leur sillage les nations auxquelles ils étaient traditionnellement attachés. Profondément troublé et tourmenté, je me gardais de tout commentaire, car toute parole devenait une munition qui alimentait une bataille opposant les deux côtés de l'Atlantique. Cette situation mit longtemps à se résorber. Je me retirai de plus en plus à Pierraz-Portay, désirant rester en dehors de ces confrontations.

Je me trouvai cependant mêlé à une situation conflictuelle qui ébranla fortement ma santé. Un chef d'Etat africain, qui avait lu avec enthousiasme mon ouvrage sur les révolutions et en avait acheté un millier d'exemplaires pour les remettre à ses cadres politiques, me reçut lors de l'un de ses passages à Lausanne. Il m'invita à faire un exposé au Congrès de son parti unique. Malgré mes réserves sur le comportement de cet homme, il me semblait justifié de tenter d'infléchir sa politique dans un sens plus démocratique. J'y étais fortement encouragé par un ami américain qui vivait dans ce pays.

En Suisse, mes collègues semblaient se réjouir de cette ouverture. Mais d'autres, en Angleterre, firent de nombreuses objections à ce projet et me convoquèrent à Londres. La tension entre Américains et Anglais au sein du Réarmement moral me prit entre deux feux. Hélène m'encouragea à suivre ma conviction initiale mais je n'eus pas le courage d'aller contre le jugement de gens pour lesquels j'avais de l'amitié. J'envoyai un télégramme en Afrique annulant ma visite. Mon ami américain me supplia au téléphone de revenir sur ma décision.³⁶ J'en perdis le sommeil.

³⁶ Le Dr William Close, resté seize ans au Congo/Zaïre à partir de 1960 comme médecin du président Mobutu, dirigeait le principal hôpital de Kinshasa.

Un volcan que je croyais éteint entra soudain en activité. Contenus depuis des années, des sentiments violents sortaient de moi-même contre ceux qui m'avaient barré le chemin.

Je réalisais cependant que moi aussi j'avais voulu imposer mes idées à Hélène et aux enfants. Le dialogue avait été difficile avec moi en raison de l'élément dominateur de mon caractère. Dans les semaines qui suivirent, ma santé céda. Je dus entrer en clinique. C'est ainsi qu'avorta mon dernier projet de conférences en Afrique.

Le médecin qui me traitait et qui m'avait beaucoup écouté me dit un jour : « Ne retournez pas à Caux pour le moment. Ayez le courage d'être totalement vous-même. Vous retrouverez le sommeil quand vous aurez surmonté la division de votre esprit. Obéissez à ce que vous sentez au plus profond de vous. Il y va de votre santé et de votre âme. » J'en retrouve l'écho dans une lettre écrite à Hélène: « Je me sens encore divisé intérieurement. Haine et amour sont si proches l'un de l'autre. De leur vivant, j'ai placé Frank Buchman et Peter Howard sur des piédestaux. Tant de choses refoulées en moi depuis si longtemps m'empêchent encore d'être vrai. Je ne sais si je m'en sortirai mais un fait est certain: je ne pourrai plus jamais être le même après les semaines passées ici. »

Le Dr Paul Tournier, avec lequel je renouai une profonde amitié interrompue pendant vingt-cinq ans, m'accompagna après mon retour de clinique. L'ébranlement de mon système nerveux me rendait fragile. Je ne pouvais plus donner de conférences, ni participer à de larges réunions, mais j'étais à l'aise dans la solitude de mon cabinet de travail pour écrire et poursuivre mes recherches.

29. Réconcilié

Le centenaire de la naissance de Frank Buchman fut célébré en 1978 par un service commémoratif dans l'église de Freudenstadt, en Forêt Noire, où s'était déroulé son service funèbre dix-sept ans auparavant. Je décidai d'y participer et je m'y rendis avec Hélène.

Alors que nous étions dans cette superbe église aux deux nefs convergentes, une pensée s'imposa à moi avec force. Elle effaçait littéralement tout ce qui se passait à l'extérieur : "Assume l'entière responsabilité de toutes les décisions que tu as prises dans ta vie." Ce fut comme une illumination. Je mesurai combien j'avais accumulé de ressentiments, de frustrations, voire même de haine, contre ceux qui m'avaient obligé à prendre certaines décisions à l'encontre de mon jugement. Mais je devais reconnaître que c'était moi qui avais succombé à la pression, cédé au chantage, c'était moi qui n'avais pas eu la volonté de défendre ma propre liberté de choix.

Les étapes de ma vie où ma volonté s'était heurtée à celle des autres défilèrent dans mon esprit pendant cette cérémonie : mon enfance avec mon père, le département des Affaires étrangères, Buchman et même Hélène... Je ressortis de cette église de Freudenstadt libéré du poids de mon amertume et réconcilié avec moi-même.

Cette expérience de libération m'a marqué pour toujours et je la partage maintes fois avec ceux que je suis amené à côtoyer. Dans l'immeuble où nous étions installés à Genève, nous avons un voisin, un peu étrange pour moi par son aspect et son

habillement. Nous l'invitons un jour pour prendre un verre. « Je suis un athée militant, qu'êtes-vous, monsieur Mottu? » me demande-t-il. Déterminé à ne pas cacher mes convictions chrétiennes, je lui raconte mon expérience de Freudenstadt. Il est touché et il me parle des souffrances qu'il a endurées d'être né illégitime. Dès lors, nos conversations scellent une amitié qui dura jusqu'à sa mort. Typographe de métier, il corrigea les épreuves de deux de mes livres sans jamais accepter d'être payé.

Hélène et moi n'étions plus retournés aux Etats-Unis depuis 1965. Les tensions qui s'étaient développées de part et d'autre de l'Atlantique entre les héritiers de Buchman avaient réduit nos contacts au minimum. C'est donc avec joie que nous acceptons, en 1980, une invitation de mon vieil ami James Newton à nous reposer dans un de ses appartements à Fort Myers Beach, en Floride. Nous partons avec de nombreuses questions à l'esprit, mais sommes heureux à l'idée de retrouver ceux que nous n'avons pas revus depuis quinze ans. Dès le lendemain de notre arrivée, nous participons à une fête qui réunit tout un groupe d'entre eux. Leur cœur et leur esprit sont aussi ouverts que les nôtres et tous les sujets peuvent être abordés librement, sans retenue aucune.

Certains ont été profondément blessés par les critiques d'amis anglais. Il faut rétablir une base de confiance. Les entretiens avec Morris Martin, Ken et Min Twitchell, Charles et Marjorie Haines, les Newton et bien d'autres éclaircissent beaucoup de questions. Leurs affirmations, parfois difficiles à encaisser, rouvrent des cicatrices que je croyais fermées, mais les échanges permettent de considérer la controverse dans une nouvelle perspective.

Les divers centres du Réarmement moral aux Etats-Unis, y compris Mackinac, ont été vendus. L'accent est entièrement porté sur la formation des jeunes. Dans le sillage de la production *Sing-*

Out, il s'en est créé une autre, *Up with People*, engendrant une organisation implantée non seulement aux Etats-Unis, mais dans d'autres pays. Chaque année, les responsables choisissent six cents garçons et filles parmi plusieurs milliers de candidatures pour participer à un entraînement d'une année. Une production musicale pleine de vie, toujours renouvelée, fournit l'encadrement et canalise l'enthousiasme et l'élan qui animent ces jeunes. Voyageant aux Etats-Unis ou dans le monde, habitant dans des familles, chacun parmi eux voit son horizon s'élargir et se développer son sens des responsabilités.

Le dialogue se poursuit en 1982 avec Blanton Belk, le responsable de ce programme, qui nous invita à passer quelques jours avec lui à Tucson et qui nous rejoignit plus tard en Floride. Peu à peu, les malentendus transatlantiques s'estompèrent pour faire place à une approche plus sereine et plus constructive.

La situation en Europe avait, elle aussi, beaucoup évolué. Non seulement le centre de Caux a survécu à de nombreuses épreuves, mais il s'est développé d'une manière étonnante, animé par une équipe qui conduit les opérations collégialement, sans personnalité dominante. Lieu de rencontres, lieu d'espoir, lieu de décisions et de réconciliation, le nom de CAUX est aujourd'hui connu, respecté, admiré dans les parties les plus reculées du monde.

IV

La nature se repose.
Elle reprend des forces
pour une nouvelle étape.
Les arbres se dépouillent de leurs feuilles
et révèlent au regard le dessin délicat
des branches et des rameaux.
C'est le temps de la tendresse,
des amis et de la famille
soutenant les forces qui déclinent.

30. Saga familiale

En prenant de l'âge, les parents d'Hélène avaient davantage besoin de nous dans leur vie quotidienne. Ils avaient une grande joie à avoir leurs enfants et petits-enfants autour d'eux. Déjà au printemps 1958, à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire et de ses noces d'or, Emmanuel de Trey avait offert à tous ses descendants – exception faite des cadettes de trois familles – un voyage en Méditerranée. Les joies de cette réunion de famille, la beauté des sites visités en Egypte, en Turquie et en Grèce, les émotions des aventures partagées en commun avaient formé un bouquet de souvenirs inoubliables.

Dix ans plus tard, en février 1968, nous célébrâmes ses quatre-vingt-dix ans. Avec sa joie de vivre contagieuse, il répétait à qui voulait l'entendre qu'il désirait devenir centenaire. Par contre, la santé de sa femme se détériorait visiblement. Elle mourut paisiblement après quelques semaines de maladie. Issue d'une famille modeste mais cultivée, Lydie Brunner s'était jointe dans les années vingt au cercle zurichois de psychologie, y nouant de solides amitiés entre autres avec Théophile Spoerri et Alphonse Mäder. Douée d'une intelligence remarquable, elle avait travaillé avec C.G. Jung, l'éminent psychiatre. Elle était proche de son frère, Emil Brunner, qui occupait si magistralement la chaire de théologie de l'Université de Zurich.

Répondant à une suggestion de Frank Buchman, elle avait organisé avec Théo Spoerri une rencontre du Groupe d'Oxford à Ermatingen, sur le lac de Constance. Ce fut le point de départ de

la vie spirituelle d'Hélène. Après sa mort, j'ai regretté de ne pas l'avoir consultée plus souvent car ses conseils m'auraient été sans doute précieux. C'est en lisant plus tard les ouvrages de Jung que je mesurai la complexité et les méandres de la psychologie.

Après la mort de sa femme, mon beau-père nous proposa de quitter la villa que nous habitons sur le terrain de la campagne pour nous installer dans la vieille maison de Pierraz-Portay. Il aimait beaucoup se promener et je lui tenais compagnie. Une profonde et tendre affection se noua entre nous au cours des dernières années de sa vie. Ayant perdu mon père à l'âge de vingt ans, je reportais sur lui mes sentiments filiaux. Il aimait raconter les faits et gestes de son enfance à Vevey. Il affectionnait les contacts avec la jeune génération et Anne-Marie, notre dernière fille qui vivait encore avec nous, avait une relation étonnante avec lui.

Pour lui éviter les rigueurs du froid, nous avons loué au début de 1969 une maison de vacances dans le midi de la France. Janvier et février se passèrent donc à la Roquette-sur-Siagne, entre Cannes et Grasse, au milieu des mimosas en fleurs. J'avais alors un nouveau livre en chantier, une histoire de Caux remontant aux fastes de la Belle Epoque. Je travaillais chaque matin et, le soir, je lisais à haute voix à Emmanuel ce que j'avais rédigé. Le plaisir qu'il prenait à écouter mon récit fut pour moi un constant encouragement. *Caux, de la Belle Epoque au Réarmement moral* sortit de presse cette année-là. Il se révéla un instrument durable pour faire connaître l'origine de notre initiative et fut publié également en allemand et en anglais.

L'année suivante, Emmanuel fit une chute dans sa chambre et dut s'aliter. Son état empira rapidement et il mourut le 11 janvier 1970, ayant gardé jusqu'au bout son humour et sa bonne humeur. Son dernier mot fut : Merci. Il s'éteignit comme un patriarche,

veillé par sa nombreuse famille. Avec lui prenait fin une époque de l'histoire de sa famille.

Un jour, à Pierraz-Portay, j'avais découvert dans un vieux bahut des documents accumulés par plusieurs générations de la famille de Trey. J'en avais parlé à une tante qui me remit deux gros manuscrits écrits vers 1820 par les frères Isaac et Daniel de Trey et j'avais promis à Hélène que, en temps voulu, j'étudierais l'histoire de sa famille. A la suite de la publication du cartulaire de l'abbaye cistercienne d'Hauterive, dans le canton de Fribourg, je pus retrouver des documents sur la famille, remontant au 12^e siècle. Quatre ans de recherches dans les archives de Payerne, Estavayer, Lausanne, Turin, Fribourg, Berne et Genève me permirent de reconstituer l'histoire de plusieurs membres de cette ancienne famille vaudoise. Le livre fut présenté au public lors d'une réception au château de Payerne par l'historien Jean-Pierre Chuard, qui en avait écrit la préface. A ma grande surprise, la *Gazette de Lausanne* publia une excellente critique sur quatre colonnes de première page et cinq de deuxième sous le titre : *Les de Trey à travers les siècles – Saga d'une famille vaudoise*.

L'histoire d'Emmanuel de Trey constitue le dernier chapitre de l'ouvrage. De son vivant, il avait exprimé plusieurs fois le désir que la campagne de Pierraz-Portay restât aux mains de ses enfants. Mais il fallut se rendre à l'évidence que l'entretien d'une telle propriété ne pouvait être supporté par aucun de ses héritiers. L'exécuteur testamentaire proposa à Hélène et à ses deux frères de vendre la campagne. Cette décision me peinait énormément, car je m'étais attaché à ce lieu privilégié. Au milieu des aléas de la vie, il avait représenté un port d'attache, un havre de paix, un garant d'indépendance. Je m'y étais enraciné. J'avais grand-peine à imaginer notre vie en dehors de lui. De tout cœur, je désirais y rester jusqu'à la fin de mes jours.

Hélène, bien plus détachée que moi, proposa d'aller nous installer à Genève et de tenter de retrouver mes racines dans ma ville natale. En attendant, notre dernière année passée à Pierraz-Portay fut marquée par le mariage de nos trois filles. En janvier, juin et septembre 1972, nous avons pu organiser dans ce site merveilleux trois réceptions successives. Ces festivités mirent un point final à une époque. Nous déménageâmes à Genève pour y commencer une phase nouvelle, qui dura jusqu'en 1989.

C'est pendant cette période, en automne 1987, que ma mère nous quitta à l'âge respectable de quatre-vingt-dix-sept ans. Elle n'en avait que quarante-quatre à la mort de mon père. Elle avait fait face à la vie d'une manière exemplaire, prenant l'entière charge d'élever sept enfants. Elle dut supporter les conséquences de la maladie qui accabla ma sœur Valentine dès l'âge de vingt ans. Elle avait connu le Groupe d'Oxford avant d'être veuve et cela me paraît aujourd'hui providentiel. Elle y avait acquis une indépendance spirituelle qui l'a soutenue tout au long de sa vie.

Autoritaire, avec des principes stricts, elle s'adapta d'une manière étonnante à l'évolution de la société. Elle m'entoura de son affection et de sa tendresse au travers des hauts et des bas. Son robuste bon sens savait tempérer les ardeurs des uns et des autres. Sa longue vie fut habitée de deux passions : sa famille naturelle et sa famille spirituelle. Sa famille naturelle devint une large cohorte. Lors de son quatre-vingt-dixième anniversaire, elle était entourée de sept enfants, dix-huit petits-enfants, vingt-cinq arrière-petits-enfants, et des alliés, en tout plus de soixante-dix personnes.

Sa famille spirituelle s'était développée depuis Caux, où elle s'était donnée sans compter pendant de nombreuses années. Sa grande bonté, son écoute des autres et sa fermeté lui avaient gagné de nombreux amis dans le monde entier.

31. Double Jubilé

1989, noces d'or. Cinquante années écoulées depuis ce mariage célébré à la sauvette sous les noirs nuages d'une guerre mondiale menaçante! Hauts et bas, rires et pleurs, joies et souffrances, mariages et divorces ont jalonné l'itinéraire de notre cellule familiale. Pendant la période la plus formative de nos enfants, j'ai été souvent absent. Il en a été de même pour Hélène, parfois. Nous avons essayé d'éveiller leur curiosité aux problèmes du monde, mais nous n'étions pas toujours présents au moment où ils avaient besoin de nous. Ils en ont souffert, mais ils savent combien nous le regrettons.

Quand notre fils Jean-Pierre traversa une crise de solitude, je partis avec lui pour Israël. Après avoir visité les lieux saints, nous sommes allés séjourner à Akaba, sur la Mer Rouge. Nous fîmes ensemble un voyage en Amérique latine, parcourant Colombie, Equateur, Pérou, Bolivie, Argentine, Paraguay, Brésil... ! J'ai aussi entraîné Anne-Marie, avant son mariage, dans un merveilleux voyage en Extrême-Orient, qui nous conduisit en Thaïlande, à Singapour, à Bali, aux Philippines, au Japon et à Hongkong.

Depuis 1973, la famille s'est trouvée peu à peu enrichie par la venue de nos neuf petits-enfants, cinq garçons et quatre filles. Si Dieu me prête vie, j'espère les voir grandir et apporter leur contribution positive à notre société qui en a tant besoin. Chacun a sa personnalité propre qui me fascine. Je me demande ce que l'avenir leur réserve.

Le chalet de la famille de Trey à Gstaad ayant été repris par le frère d'Hélène, nous avons trouvé dans un grand ensemble de chalets modernes un appartement à Château-d'Oex. Anne-Marie acheta l'appartement voisin du nôtre tandis que nos autres enfants se trouvaient d'autres lieux de vacances peu éloignés. Nous sommes ainsi très proches les uns des autres, chacun gardant sa liberté de vie. Ainsi Château-d'Oex est devenu le lieu des grandes retrouvailles familiales.

Pour nous qui avons toujours vécu dans des maisons individuelles, l'installation au seizième étage d'un immeuble de Thônex, dans un parc de la banlieue genevoise fut une expérience intéressante. Tous les milieux sociaux se trouvaient représentés parmi nos nombreux voisins: diplomates, fonctionnaires internationaux, médecins, hommes d'affaires, boucher, chauffeur de taxi, cuisinier... Dans le parking souterrain, la petite Suzuki voisinait avec la Jaguar.

Nous connaissons presque tout le monde. Une de nos amies disait : « Vous vivez dans un village à la verticale ! » De fait, les rapports avec les habitants de notre maison nous ont permis de participer à toutes les émotions d'une communauté villageoise : naissances, mariages, décès. Nous avons vu grandir des enfants, et suivi leurs progrès scolaires. Nous avons vu s'ourdir des intrigues et jaillir une solidarité à toute épreuve face aux accidents et à la maladie. La solitude dans les grands ensembles ne se ramène-t-elle pas simplement à un problème humain ? On refuse de sortir de soi-même pour nouer des relations naturelles avec ses voisins. Etablir le contact avec les autres n'est pas toujours facile mais, à force de patience, les cœurs les plus fermés finissent par s'ouvrir.

Au printemps 1988, une page entière de publicité dans le *Journal de Genève* allait ouvrir une nouvelle étape. Une résidence pour personnes âgées, conçue selon des principes nouveaux, était

en construction à Lonay, près de Morges. Aux Etats-Unis, nous avons vu plusieurs maisons de ce genre et nous nous étions demandé pourquoi cette conception était inconnue en Suisse.

Sans tarder, nous avons été visiter le chantier dont l'initiative revenait à une société hôtelière suédoise. Nous avons réservé sur plan un appartement avec vue sur le lac et sur les Alpes de Savoie et quelle surprise d'apprendre que le frère d'Hélène, André de Trey, avait fait la même démarche que nous!

Après seize années passées à Genève, nous sommes arrivés au Domaine de la Gracieuse à fin octobre 1989. Quelques semaines après notre installation, le Mont-Blanc est apparu, majestueux, dans l'échancrure de la Vallée de l'Abondance. Dès le début, dans un environnement fait d'indépendance et de convivialité, nous nous sommes sentis à l'aise aussi bien avec les autres résidents qu'avec ceux qui les servent avec autant de soin que de cœur.

Au printemps 1990, lors d'une promenade dans la campagne, je fus touché par un problème de circulation à la base du cerveau. Après m'avoir prescrit médicaments, régime et exercices physiques, mon médecin et ami Claude Bernheim, soucieux de me faire exercer aussi mes méninges, m'a déclaré: « Et puis tu écris un nouveau bouquin! » Au cours de l'été, en accomplissant en long et en large devant notre chalet à Château-d'Oex mes deux heures de marche quotidiennes, une le matin et une l'après-midi - la croix et la bannière! - afin de réapprendre à marcher convenablement, s'élabora peu à peu dans ma tête le plan d'un ouvrage qui porterait un regard sur les événements et les mouvements d'idées de notre siècle tels que j'ai pu en être le témoin. J'ai travaillé à ce livre pendant cinq ans et les éditions L'Age d'Homme l'ont publié en septembre 1996 sous le titre *Regard sur le siècle*. Depuis plus de vingt ans, je connaissais Edouard Balladur, l'homme d'Etat français. Je lui ai écrit pour lui

demander s'il écrirait une préface à ce livre. A ma grande surprise, il me fit parvenir deux mois plus tard un excellent texte.

Mon étude s'articule autour de la constatation que notre siècle marque la fin d'une phase de l'histoire. La prééminence de la civilisation occidentale et de la race blanche qui s'est imposée dans le monde depuis le 16^e siècle a atteint son apogée au début du 20^e et décline d'une manière régulière. Dans ces pages, j'ai souligné l'ambivalence d'un siècle étonnant qui, d'une part, a vu la science et la technique produire des progrès riches en espérance et, de l'autre, nourrir craintes et inquiétudes pour l'avenir de l'humanité.

En automne 1995, le comité chargé de préparer le cinquantième anniversaire du Centre de conférences à Caux prit contact avec moi. Il me proposait de prononcer la première conférence de ce jubilé. Après les événements traumatisants de 1953 et 1961, cette ouverture me toucha profondément et, non sans quelques craintes intérieures, j'acceptai de bon cœur de faire un récit des événements qui avaient conduit à l'achat du Caux-Palace au printemps de 1946. Au cours de l'hiver, j'écrivis avec soin ce texte auquel j'ajoutai, à la suggestion d'un ami, quelques pensées qui s'adressaient à la jeune génération.

Le 30 juin 1996, près de six cents personnes se pressaient dans le grand hall de Mountain House. On avait installé sur l'estrade un pupitre et un fauteuil pour que je puisse lire mon texte assis. La réponse des auditeurs créa en moi une grande émotion. Ce fut comme une réhabilitation après tant d'années difficiles.

La conférence, publiée sous le titre *Caux est l'endroit*, fut diffusée en français et en anglais. Elle fut même publiée à Taiwan dans la revue trimestrielle de la *Chinese Culture University*.

32. Le petit frère âne

Au printemps 1995, Hélène constata des troubles dans son équilibre. Après consultation du Dr Lefort, à Genève, et un examen avec un I.R.M., on découvrit un méningiome dans la moelle épinière. Hélène subit une sérieuse opération et passa plusieurs mois à l'hôpital Beau-Séjour à Genève, dans la section des paraplégiques, pour réapprendre à marcher. A l'automne 1996, ce fut mon tour d'avoir des difficultés de santé. C'est alors qu'un ami me raconta que saint François, en parlant de son corps, lui donnait le nom de petit frère âne.

Mon livre *Regard sur le siècle* était sorti de presse et je me trouvais dans l'incapacité de participer à des séances de signatures organisées par mon éditeur à Genève et à Lausanne. Alors que je me reposais sur mon lit, une pensée s'imposa à moi : « Le petit frère âne a été trop chargé, il doit retourner aux verts pâturages pour retrouver des forces. »

En novembre commença une terrible crise de hoquet. J'avais mis au point une technique de contrôle volontaire du diaphragme mais, malgré tous mes efforts, j'étais impuissant. Lors d'une crise précédente, j'avais été tiré d'affaire par l'hypnose. Cette fois-ci, le hoquet ne s'arrêta pas et continua pendant douze longues journées et douze nuits. Je n'ai aucun souvenir de cette période, sinon celui de perdre mes forces peu à peu et d'être conduit au seuil de la mort. Au cours de la dernière nuit, je passai par une expérience extraordinaire. Etait-ce un rêve ou une vision? Je n'en sais rien. Je voyais un long mur d'un blanc étincelant surmonté d'une

couleur sombre inconnue à mes yeux et j'entendais une musique inconnue à mes oreilles qui ne ressemblait ni à du Bach ni à du Mozart. Une grande paix intérieure m'envahit avec le sentiment que je quittais la vie en invoquant intérieurement Jésus, Marie, Joseph.

Le lendemain matin, le hoquet avait cessé. En racontant ce qui s'était passé à l'infirmier qui faisait ma toilette, j'étais ému aux larmes. Je réalisais qu'il y avait eu une coupure, un *avant* et un *après*, et que si Dieu avait voulu que je survive, c'était à moi de découvrir jour après jour ce qui m'était destiné.

Bientôt une conversation s'engagea avec mon petit frère âne. Je lui ai demandé pardon d'avoir été si lourd pour lui et de l'avoir presque écrasé sous mon poids. Je lui ai demandé s'il était disposé à me porter encore quelques années. Il me promit de me servir, avec l'engagement de ma part de couper de ma vie tout ce qui n'était pas essentiel. C'est alors que j'ai cessé de poursuivre mes travaux économiques, abandonnant la gestion de quelques portefeuilles dont j'avais assumé la responsabilité.

Depuis, la mort reste présente, mais je vis jour après jour avec la conviction que le destin m'a accordé un supplément de vie.

33. L'art de mourir

J'ai atteint l'âge où l'on voit s'éclaircir les rangs de la famille comme ceux des amis. Les uns après les autres, ils passent dans cet autre monde qui demeure un mystère complet pour ceux qui ne les ont pas encore rejoints.

Ce récit personnel apporte le témoignage de ce que j'ai vécu au cours de ce siècle difficile. Je suis reconnaissant d'avoir pu mettre noir sur blanc l'essentiel de mon itinéraire. Sans les encouragements et les conseils d'Hélène, je n'aurais jamais pu écrire ce récit. Il m'a libéré d'un passé à la fois riche et pesant.

L'âge rend humble, car l'expérience de la vie élargit les plages de l'ignorance. Il faut apprendre à pardonner, non seulement aux autres, mais surtout à soi-même pour toutes les erreurs, toutes les fautes commises et toutes les occasions manquées.

Je ne sais ni l'heure, ni le jour où je vais quitter cette vie, demain ou dans quelques années.

Il y a un jour connu du Seigneur, où la paix viendra; où il n'y aura plus de jour ni de nuit comme sur la terre, mais une lumière perpétuelle, une splendeur infinie, un repos assuré.³⁷

³⁷ L'Imitation de Jésus-Christ, livre III, chap. 47.

Postface

La première version de ce récit a été écrite d'une traite au cours de l'hiver 1988-1989. C'est la correspondance intense avec Hélène, les notes de voyage et les lettres échangées avec Frank Buchman et Peter Howard qui ont servi de documentation de base. Ce manuscrit est resté dormant dans un tiroir pendant plusieurs années.

En 1992, mon ami Michel Sentis a estimé qu'il valait la peine de le reprendre pour en faire un texte qui serait utile à d'éventuels lecteurs.

Ce manuscrit, lui aussi, a attendu dans mes papiers pendant six ans. Je ne pouvais pas me résoudre à le publier.

Entre-temps, Hélène et moi avons été tous les deux proches de la mort, ce qui donne un relief particulier à la vie.

A l'automne 1998, j'ai relu ce texte et j'ai écrit une quatrième partie pour l'actualiser. C'est ce texte que Charles Piguet a désiré éclairer par des notes qu'il a rédigées en bas de page.

Les poèmes qui introduisent les trois premières parties sont de Michel Sentis.

Mes remerciements vont à chacun, et également à Claire Richard, écrivain public à Chigny, qui a dactylographié le texte soumis à Charles Piguet.

Table des matières

Publications de l'auteur	
Liminaire	7

I

1. Une enfance heureuse à Genève	11
2. Une rencontre décisive	13
3. Engagement	18
4. Hélène	27
5. Découverte de l'Amérique	31
6. La guerre	36
7. Printemps tragique	42
8. Le Portugal	50
9. Résistance	54
10. Apprenti diplomate	63
11. Mission impossible	68
12. La fin d'une époque	77

II

13. L'île enchantée	83
14. Mountain House	91
15. François et Nicolas	99
16. La France et l'Allemagne	107
17. L'histoire d'un fiasco	112
18. Un dîner avec Robert Schuman	115
19. Tragédie personnelle et menace planétaire	119
20. Sans Nobel, on continue !	124
21. Le jour le plus sombre	130

III

22. Retrait du monde	141
23. Sur les planches	147
24. Nouvelle impasse	151
25. Séparation et écriture	158
26. Périple en Asie	163
27. Encore l'Amérique	167
28. Afrique	172
29. Réconcilié	177

IV

30. Saga familiale	183
31. Double jubilé	187
32. Le petit frère âne	191
33. L'art de mourir	193
Postface	194

